

7.4. Questions spéciales de philosophie culturelle
Troisième année : Questions spéciales en philosophie culturelle
Partie 7.4.1 p. 1 à 200

Contenu : voir p. 351

Avant-propos I. -- Bilan de la première et de la deuxième année. -- Ce que nous verrons la troisième année est une application des deux années précédentes.

I.1. -- Ontologie (théorie de la réalité). -- L'“ontologie”, c'est-à-dire l'analyse de l'“être” et des “êtres”, dissèque le concept de “réalité”. Quelles hypothèses et quels facteurs doivent être avancés pour comprendre “tout ce qui est” ? L'ontologue nous apprend à identifier. Plus précisément, “ identifier “ la réalité (s'interroger sur son identité ou sa singularité), c'est-à-dire vérifier si elle existe (existence, existence effective) et ce qu'elle est (essence, être). -

On distingue strictement le quotidien de l'ontologique : l'“ être “, tout ce qui est, est tout ce qui n'est pas rien, c'est-à-dire “ quelque chose “. Ce qui était (l'être passé), ce qui est (l'être présent) et ce qui sera (l'être futur), -- Tout ce qui est “quelque chose”. Mais le simplement possible (imaginable) est aussi “quelque chose”, un non-rien. Même nos rêves nocturnes et diurnes, le contenu d'un livre de science-fiction, l'absurde (que les mathématiciens utilisent pour prouver la non-existence), -- tout cela est “quelque chose”, non-rien. Nos idéaux, nos souhaits, sont “l'être”. Cela montre à quel point le terme “être” est extrêmement varié et diversifié. Pourtant, nous résumons tout cela dans le terme “être” qui est “transcendantal” (englobant).

Le langage de l'ontologie, comme celui de la tropologie (métaphore, métonymie, synecdoque), est identitaire. Dans la phrase “l'univers existe” ou dans la phrase “la nouvelle gauche (économie radicale) rejette l'économie de marché et la bureaucratie étatique”, j'identifie l'existence, la factualité (existence), de l'univers et le rejet de l'économie de marché et de la bureaucratie étatique.

Après tout, je dis que c'est comme je le dis. Dans des phrases telles que “a est a” ou “a est rouge”, j'identifie l'être (essence, forme, être) du sujet “a”.

La première fois, je le fais de manière tautologique : je dis que “ a “ est totalement identique à “ a “ (“ a est lui-même “) (identité réflexive ou en boucle).

La deuxième fois, je le fais de manière analogique : je dis que “a” est partiel à “rouge”, de sorte que “rouge” peut être un modèle de “a” original. -- Comparez des expressions telles que “voici le lion de l'éducation scolaire” (métaphore), “la barbe a dit “je ne veux pas”“ (métonymie), “une pomme ne tombe pas loin de l'arbre” (synecdoque : toutes les pommes ne tombent pas loin de leur arbre). Parler “identitairement”, c'est établir et exprimer une identité totale ou partielle.

I.2. -- Harmologie (théorie de l'ordre). -- L'harmologue nous apprend, lorsque nous identifions des choses, à procéder de manière ordonnée. Et ce, selon la méthode comparative ou de comparaison. Le comparatif voit les relations,

liens, unité dans la multitude. -- Le lien que voit le comparatif peut être soit la similitude (base de l'ensemble, fondée sur une caractéristique commune), soit la cohérence (base du système, fondée sur au moins une caractéristique commune, c'est-à-dire l'appartenance à la même totalité).

L'équation interne ou réflexive (en boucle) voit quelque chose de l'intérieur : "a est a" est basé sur une telle "relation" interne (terme utilisé ici métaphoriquement). L'équation externe voit la même chose de l'extérieur : "a est rouge" se fonde sur une telle relation externe, cette fois réelle, entre le rouge a et tout ce qui est rouge (a étant alors précisément une copie de rouge).

Les deux connexions reposent, en effet, sur ce que produit l'induction sommative, qui résume la comparaison d'une multitude d'éléments en une unité de ceux-ci. - La véritable méthode comparative n'est pas assimilate (concordiste). L'assimilate voit unilatéralement tout ce qui est similitude et cohérence. La véritable méthode comparative n'est pas non plus différentiste (différentialiste). Le différentialiste voit unilatéralement tout ce qui est différence et écart, contraste. La comparaison réelle est analogique : elle voit et la similitude et la cohérence (aspect assimilate) et en même temps la différence et l'écart (aspect différentialiste). L'analogie est le fait que quelque chose est et est partiellement identique. et partiellement non-identiques.

1.3. -- Logique, (théorie de la pensée). -

Le logicien ou la logicienne nous apprend à raisonner de manière ordonnée. La théorie de la pensée est l'ordre appliqué au raisonnement. Il s'agit, après tout, de la théorie du raisonnement, dans laquelle les termes (concepts) et les propositions, les énoncés (jugements, propositions) font partie d'un argument. Concept, jugement et raisonnement sont les "éléments" (prépositions, facteurs) qui constituent l'ensemble de la logique. -

La forme de langage par excellence dans laquelle la logique s'exprime est la phrase conditionnelle ou hypothétique. Même si la formulation n'est pas hypothétique. Un exemple. "Si, en comparant a et rouge, il apparaît que a est rouge, alors, si l'on est objectif (véridique) et honnête, on est obligé de penser et de dire que 'a est rouge'. On peut, bien sûr, dire la même chose de manière catégorique (non hypothétique) : "en comparant a et rouge, il s'avère que a est rouge. Donc, si on est objectif et honnête, on est obligé de dire "a est rouge".

La phrase "si-alors" est purement logique. La deuxième forme de phrase est logique, mais elle est plus que cela (une proposition). -- avec Platon d'Athènes (-427/-347), on distingue deux grands types de phrases hypothétiques : **(a)** la "sunthèse" (dialectique avant) : si préposition (hypothèse, présupposition), alors postposition (inférence) ; **(b)** l'"analysis" (dialectique arrière) : si phrase (énoncé), alors présupposition de la préposition, qui transforme la phrase en postposition. -

Dans la langue de Jan Lukasiewicz (1878/1956) : **(a)** si a, alors b ; bien alors a ; donc b (déduction) ; **(b)** si a, alors b ; bien maintenant b ; donc a (réduction). Quelques exemples.

Déduction : “Si Marilyn a de l’esprit, alors elle est accessible à l’éducation ; eh bien, Marilyn a de l’esprit ; donc, elle est accessible à l’éducation”.

Réduction : “Si tous les enfants ont l’esprit, alors cet enfant (par exemple notre Marilyn) ici et maintenant, ces enfants là-bas ont aussi l’esprit (singulier, privé) ; eh bien, ces enfants (celui-ci, celui-là) ont l’esprit, donc tous les enfants ont l’esprit” (réduction généralisée ou inductive) ;

Réduction : “Si Marilyn a un esprit, alors elle peut aller à l’école ; eh bien, elle peut aller à l’école ; donc elle a un esprit” (réduction abductive ou conjecturale).

Considérez le raisonnement économique suivant :

L’économiste libéral dira : “Si marché et bureaucratie d’État, alors économie moderne complexe bien gérée ; économie moderne complexe bien gérée ; donc, marché et bureaucratie d’État” (raisonnement réducteur et abductif) ;

L’économiste radical (de gauche) dit alors : “Si économie de marché et bureaucrates d’État, alors grande inégalité entre les espoirs (riches) et les désespérés (pauvres) ; eh bien, grande inégalité entre les riches et les pauvres ; donc, économie de marché et bureaucrates d’État” (raisonnement réducteur, abductif). -

Il est clair qu’une étude économique peut aller dans deux directions très différentes ! Lors de l’identification de la réalité - par exemple économique -, le raisonnement correct est un élément nécessaire : si l’on raisonne correctement, c’est-à-dire logiquement, on identifie correctement les données (la réalité).

I.4. -- Méthodologie (logique appliquée). -- Il s’agit ici de saisir la réalité dans la connaissance véritable (identification correcte). La connaissance - qu’elle émane du sens commun du stade présocratique ou de l’esprit scientifique - est fondée sur une identification ordonnée (aspect harmonique) et logique (aspect logique) de la réalité. C’est la gnoseologie (épistémologie), -- en particulier l’épistémologie (science), qui parle de la vérité, c’est-à-dire de la correspondance entre notre compréhension et les données de la réalité. -

Il existe une multitude de méthodes, c’est-à-dire de manières d’accéder à la réalité et de l’aborder. -

A. La méthode descriptive est la représentation de ce qui est donné, autant que possible sans éléments subjectifs. Pensez à la description, à l’histoire et au rapport dans les manuels de rhétorique. Une méthode de description remarquable est la méthode phénoménologique d’Edm. Husserl (1859/1938) et son école.

B. La méthode sémiotique est basée sur le traitement logique des signes (symboles, phrases), approprié en logique et en linguistique, ainsi qu’en mathématiques.

C. La méthode axiomatique déduit des axiomes toute une série de théorèmes (pensez aux géométries euclidienne et non euclidienne, par exemple).

D. Les méthodes réductrices, applicables dans les sciences naturelles et humaines, représentent (décrivent) et expliquent la nature et l’homme (pensez à la méthode *verstehende* (W. Dilthey (1833/1911 : *Geisteswissenschaft*)) et à la méthode dialectique (G.W.Fr. Hegel (1770/1831)). -- Il existe, bien sûr, de très nombreuses méthodes partielles.

II. - Le platonisme. -

La deuxième année a étudié le cours de la vie. Comme cadre pour l'identification de ce qu'est réellement le cours de la vie, nous avons pris la pensée platonicienne, -- non seulement la sienne, mais aussi celle des penseurs platoniciens ou platonistes. -- Nous avons souligné deux aspects en particulier.

(1) la méthode platonicienne.

A. Comme nous l'avons déjà mentionné, elle est double : synthétique et analytique.

La méthode "synthétique", c'est-à-dire déductive, pourrait être copiée par Platon sur les paléopythagoriciens de l'époque. Dans leurs mathématiques de l'époque, ils posaient comme "stoicheia", des éléments (c'est-à-dire des facteurs à mettre en premier) - par exemple l'unité (monas, la monade) et l'unité de la vie. arithmos", nombre, c'est-à-dire au moins deux monades ou unités. Ou bien ils mettent d'abord le point, la ligne, le plan et le corps. Ils ont formulé, avec cela, des axiomes, des énoncés de base, qui vont en premier. -- À partir de ces "hypothèses", ils ont raisonné et sont ainsi parvenus à des propositions, qu'ils ont construites de manière déductive, "synthétique". C'est la dialectique de l'avant : sur les fondements qui ont précédé, ils ont construit une science mathématique. -- Pour Platon, cela resterait la méthode idéale, également pour sa philosophie.

La méthode "analytique", c'est-à-dire réductrice, est née chez Platon lorsqu'il s'est interrogé sur les fondements de ces fondements, à son avis très provisoires. Platon s'est immédiatement engagé dans la recherche fondamentale de la science de l'époque. C'est ainsi qu'il est venu à la philosophie proprement dite. Il s'agit donc d'une dialectique à rebours. La question qui se pose alors est la suivante : "Quels éléments régissent les éléments mathématiques, par exemple ?". Platon met en avant deux éléments - appelés idées - l'"être" (être) et le "bien" (valeur). Une unité (monade), un nombre (plus d'une unité), -- un point, une ligne, un plan, un corps, ils sont tous "non-rien", quelque chose, "être". La question se pose alors : qu'est-ce que "l'être" et "le bien" ? Toutes ces choses représentent, quelque part, un "bien", c'est-à-dire l'incarnation d'une valeur. La question se pose alors : quel est ce bien ou cette valeur ? -- On pourrait dire que la philosophie platonicienne tourne autour de la question suivante : d'où vient cette réalité qui est bonne ? Toute sa vie, il a cherché quelque part cet être (la réalité) qui était bon sans plus, et a voulu l'identifier autant que possible.

B. La méthode hypothétique,

La méthode hypothétique, avec ses hypothèses à proposer et à rechercher, est, selon par exemple E.W. Beth (logicien et mathématicien néerlandais), spécifiée par le facteur-analytique ('stoicheiosis', elementatio). La méthode hypothétique cherche des "archai", des principia, des présupposés, la méthode stéchiatique cherche ces principes dans les éléments d'un tout. Ou inversement : dans l'ensemble, dans lequel se trouvent les éléments.

(2) Le platonisme dans les sciences humaines.

Les enseignants s'intéressent aux personnes, en particulier aux enfants. Les sciences humaines - le nouveau nom des sciences éthico-politiques depuis + 1950 - sont donc un élément omniprésent de l'enseignement. Ainsi, nous avons la biologie (viz.

La théorie de l'évolution, selon le platonicien VI. Solovief (1853/1900), en tant que théorie de la vie organique, a été brièvement examinée - non pas selon la "biologie" de Platon, mais selon la biologie plus récente et son concept de "vie" et d'"évolution de la vie". -- Nous nous sommes longuement attardés sur la vie psychique, telle que la psychologie philosophique de Platon l'identifie : l'âme - en tant que principe de vie du corps - présente des "souches", agréablement nommées "le grand monstre" (le besoin de repos et de sommeil, de nourriture et de boisson, de vie sexuelle, de biens économiques), "le petit lion" (le besoin d'être honoré, d'avoir de l'argent) et "le petit homme" (l'esprit, le "nous" (intellectus), c'est-à-dire l'intellect et la raison ainsi que la volonté et le pouvoir). c'est-à-dire la raison et l'intellect ainsi que la volonté et l'esprit, avec leurs besoins).

La sociologie platonicienne nous a enseigné la vie sociale telle que Platon l'a perçue au fil du temps : en fonction de la "nature" très individuelle que chaque membre de la polis ou cité-État d'alors recouvre, visible dans sa propre disposition, chaque personne se voit attribuer une place au sein de la société, dans laquelle son "âme" à la couleur individuelle peut s'exprimer. On notera, au passage, la discussion sur l'état idéal, l'utopie, dont Platon lui-même dit qu'elle est difficilement réalisable.

La culturologie platonicienne (philosophie de la culture) enseigne la vie culturelle comme étant - sur la base du grand monstre et du petit lion - la continuation et le plein développement du petit homme (esprit) dans chacune de nos âmes.

Enfin, l'historiologie platonicienne (philosophie de l'histoire) : le cosmos tout entier ou "fusus" (nature) montre "kinesis", motus, processus (mouvement, changement), comme Platon l'avait appris de son maître héraclitéen Kratulos. Il en va de même pour notre vie sociale et culturelle, mais aussi pour notre vie psychique : notre vie est un cours de vie, un cours ou un processus, au sein du processus cosmique, soumis à des étapes de développement.

À propos : Platon, en tant que penseur scientifique de l'époque, était régulièrement frappé par l'aspect universel (commun à une multitude de phénomènes) et, plus encore, par l'aspect supérieur (qui renvoie à un modèle idéal), dans les phénomènes que nous observons en nous et autour de nous.

Cela l'a conduit à s'interroger sur la condition de possibilité ("hypothèse", présupposition) de ces deux caractéristiques dans la nature. A cela, il répond par ses idées, c'est-à-dire des facteurs (éléments) immatériels, qui rendent intelligibles le général et le supérieur. Ainsi, il considère le cosmos et nous-mêmes, dans notre parcours, comme étant, entre autres, régis par des "idées", qui nous situent dans un cadre général et supérieur.

Conclusion. Non pas une mode, non pas une idéologie (avec ses prétentions rigides et pseudo-scientifiques), mais une méthode nous offre le platonisme. En termes de système philosophique, Platon n'est jamais allé plus loin que **(1) l'échantillonnage inductif** dans la réalité totale (réduction inductive) et **(2) la conjecture abductive** (réduction abductive), un système axiomatico-déductif n'a jamais trouvé personne non plus dans ses dialogues. Ceci est reconnu par tous les platoniciens. V. Tejera, *Nietzsche et la pensée grecque*, Dordrecht / Boston / Lancaster, 1987, le souligne pour la énième fois. Platon ne donne pas de traités systématiques, mais des dialogues, qui sont une,

en principe, processus de conversation sans fin. Les interlocuteurs expriment une opinion à un moment donné, qu'ils rétractent par la suite ; -- ils raisonnent logiquement, en principe, mais au fond, ces discours ne sont parfois que de l'éloquence ; -- ils parlent comme des personnes sérieusement convaincues, mais le plus souvent non sans ironie.

En d'autres termes, Platon considère la rigueur systématique des mathématiques de l'époque comme un idéal, mais en fait, la vie, dans son déroulement, diffère trop des entités mathématiques pour être saisie dans un système rigide. -

On invoque parfois, contre cette interprétation, le fait que les platoniciens ultérieurs ont tenté de construire un système fermé dans lequel ils pensaient pouvoir identifier la réalité. C'est exact, mais ce n'est qu'une partie de la tradition platonicienne globale : la soi-disant deuxième Académie (à partir de -265, avec Arkesilaos) et la troisième Académie (avec Karneades (-214/-129)) n'étaient-elles pas une école typiquement sceptique ? L'école dite platonicienne moyenne - à l'époque du Christ et après - n'était-elle pas parfois une école éclectique, qui ne parvenait même pas à une véritable cohérence logique dans ses enseignements, mais les puisait dans différentes écoles de pensée (ce qui est en réalité de l'éclectisme). Notre conclusion demeure : le platonisme est une pensée ouverte.

Ce qui est également confirmé par un ouvrage comme celui de *Th. Szlezak, Platon und die Schriftlichkeit der Philosophie (Interpretationen zu den früheren und mittleren Dialogen)*, Berlin, 1985, dans lequel on affirme - non sans de sérieuses raisons - que Platon, dès le début, a rejeté la représentation complète de la philosophie et du philosophe sous forme de texte écrit (il s'en est tenu à la transmission orale), -- entre autres parce que les textes écrits trahissaient les faits réels de sa pensée. Platon, dès le début, était hostile à la représentation complète de la philosophie et du philosophe sous forme de textes écrits (il s'en tenait à la transmission orale), -- entre autres parce que les textes écrits trahissaient la vraie nature de sa pensée, comme l'exprime par exemple *La Septième Lettre*.

Note : Rhétorique. En rhétorique, nous avons vu comment, depuis quelques années, nous vivons une véritable actualisation (revival) de la rhétorique traditionnelle. En tant que théorie stricte de l'éloquence (ce qui était considéré au début, en Sicile) et en tant que littérature générale (théorie littéraire, -- depuis l'empereur Auguste (-63/+14)), la rhétorique était une théorie de la communication et de l'interaction. Il disséquait, de manière classique, le processus d'information en cinq grandes sections :

Invention (par Hérodote (-484/-425) *historia*, recherche, qui donne les données)

Arrangement (ordre du texte) et conception (stylistique) - appelés "logos", texte, par Hérodote ;

Timing et présentation. -- Dans ce contexte, nous avons tenté de définir ce qui constitue une bonne dissertation (thèse). Comme types de textes utiles dans un traité, nous avons essayé de définir la description, le récit et le rapport (en tant que représentations de données). -- Ce faisant, nous avons pris en compte autant que possible les acquis des théories récentes du texte et de l'argumentation.

Avant-propos 2. - Thèmes et questions de la troisième année.

Tout d'abord, le sujet (thème) de cette année est la culturologie. Mais alors appliquée à notre monde actuel. En langage platonicien : les éléments de notre monde.

En d'autres termes : quels "éléments" (stoicheia) devons-nous - en tant que "présupposés" (archai, Principes) - si nous voulons comprendre le monde dans lequel nous vivons aujourd'hui, en 1989/1990 ?

Extrait. Comme nous le savons, l'expression "éléments du monde" apparaît également dans des textes de saint Paul (+5/67). Puisque cette vision paulinienne de la question est

à notre avis - reste encore valable aujourd'hui, nous nous permettons de nous arrêter un instant sur ce que dit saint Paul. Nous nous appuyons surtout sur *F. Prat, s.j., la théologie de Saint Paul*, II, Paris, 1937-20, 505/509. --

A. - Monde (Kosmos). --

Le fait que nous puissions être définis - identifiés - comme "étant dans le monde" n'est pas quelque chose que nous devrions apprendre de M. Heidegger (1889/1976). Déjà, saint Paul affirme clairement que nous sommes "dans le monde". -- Maintenant, que signifie "monde" dans sa langue ?

a. Le terme "cosmos" est un terme typiquement grec ancien, qui signifie à la fois l'ordre et en même temps la beauté, qui force l'admiration. Cf. *1 Petr.* 3:3. -

b. Signification descriptive.

1.a. Le cosmos est l'univers ou la nature telle qu'elle apparaît dans et autour de nous.

1.b. Le Cosmos est, dans ce cadre global, la terre en tant que lieu d'habitation - "maison" - de l'humanité.

2. Le cosmos, cependant, est aussi tout ce qui habite l'univers ou cette terre ; par exemple, les puissances élevées et invisibles qui gouvernent le cosmos ; de même l'humanité. -- Dans ce sens multiple mais cohérent, le cosmos est le fait que nous, êtres humains, sur cette terre, nous situons dans le cosmos, l'univers, éventuellement influencés par ce qui vit et se passe hors de la terre.

c. Valeur ajoutée de la signification "axiologique-culturologique".

On remarque, entre autres chez saint Paul, que le "cosmos", dans les sens précédents, n'est pas toujours (indiquant son caractère "bon" (précieux)) mais souvent interprété péjorativement. Le monde, dans les sens précédents, est :

Soit comme un type de réalité indépendante, "autonome", livrée à elle-même (ce qui inclut déjà l'aliénation à Dieu), soit

Accepter comme étant à la fois éthiquement mauvais et éthiquement bon (l'harmonie des contraires) une zone tout à fait suspecte au sein de la création de Dieu, à partir de laquelle également les contemporains de Paul ont cherché à se libérer.

ême les contemporains ressentent aujourd'hui la vie "dans ce monde" comme un fardeau - parfois étouffant - et cherchent à s'en "libérer". Les nombreuses critiques culturelles, dont nous mentionnerons les plus exceptionnelles, expriment un pessimisme culturel très clair, qui présente une forte analogie avec ce que dit et insinue saint Paul.

Nous considérons qu'il s'agit là d'une raison valable pour formuler le thème, comme la "devise" de ce cours, comme "les éléments de ce monde".

B. Les éléments du monde.

" Ta stoicheia tou kosmou " (lat. : " elementa mundi ") présuppose d'abord une sémasiologie (théorie du sens) du terme " stoicheion ", élément. Le père Prat la décrit comme suit.

a. Le stoicheion est tout ce qui est élément, constituant, partie, membre, dans un ensemble (collection ou système), dans lequel il occupe une place telle que l'ensemble n'est compris que si l'on met en premier lui ou ses éléments ou vice versa.

Le sens configuratif est cependant parfois très présent : un élément prend sa place dans une configuration (cf. combinatoire).

b. Les corps célestes en sont un exemple, qu'ils soient ou non considérés comme une unité avec la (les) divinité(s) astrale(s) qui leur est (sont) associée(s), - avec laquelle nous rencontrons la forte astrologie de l'Antiquité tardive, qui indiquait fortement que nous étions dans le monde à partir de telles réalités "célestes".

Ces corps célestes/déités divines dominent tellement nos vies qu'ils ont été appelés "les éléments par excellence" de notre monde -- ceci, sans exclure les autres éléments. - Si nous prenons ce point de départ, les textes pauliniens deviennent parfaitement clairs.

B.I. La lettre aux Galates.

Selon le *Nouveau Testament*, Boxtel, 1980, 227, les destinataires sont, probablement, les chrétiens de Galatie (la région autour de l'actuelle Ankara (Turquie), où vivaient des Celtes (tribus gauloises)).

Vers 50+, Paul note que des proclamateurs - venant peut-être de Jérusalem - juifs-chrétiens, ont mis en doute l'autorité de Paul. Ils mettent en avant comme " éléments " du salut **(a)** le pharisaïsme, **(b)** comme porte d'entrée au christianisme.

Par conséquent, même les païens qui devenaient chrétiens devaient d'abord être circoncis et suivre la loi juive comme règle de vie.

Ce à quoi saint Paul répond : "Nous aussi, dans notre enfance, nous avons été soumis aux éléments du monde" (*Ga 4,3*). Selon la *Bible de Jérusalem*

Paris, 1978, 1682, peut être interprété comme suit :

Les “éléments du monde” sont tous les facteurs qui doivent être mis en avant comme constituants pour comprendre ce monde (matériel). -- Ici appliqué : l’élément prééminent qui régit le monde (la culture) juif est la loi, initiée par la circoncision. Cfr. *Gal. 4:10 ; Col. 2:16*. -

La tradition juive voulait que la loi vienne de Yahvé, mais qu’elle nous soit transmise par des anges médiateurs, appelés “puissances” et “dominations” célestes.

Selon Paul, maintenant, ces esprits élevés dominant - et donc expliquent - la culture juive de la loi : ils tiennent ainsi les Juifs, surtout les fidèles traditionnels, sous leur emprise (*Gal. 3,19 ; Col. 2,15, 2,18*). Dont il fallait, selon Paul, se libérer pour atteindre le vrai salut, c’est-à-dire le salut chrétien.

Conclusion : la culturologie paulinienne (ainsi que biblique) (ici sous la forme négative de “ critique culturelle “) considère comme éléments de la culture non seulement les données visibles et tangibles, que même les anciens philosophes sceptiques supposaient (comme immédiatement données et donc indéniables), mais aussi les éléments invisibles, uniquement extra-naturels et/ou surnaturels de la culture.

B.II. La lettre de Colossus.

Selon le *Nouveau Testament*, Boxtel, 1980, 243, Paul, +50 +, a observé qu’à Colosses et dans ses environs (sud de la Phrygie, Kl.-Asie), une philosophie était proclamée.

Il montre les principales caractéristiques des théosophies de l’Antiquité tardive. Ce sont des philosophies qui, en dehors des données sceptiques que personne ne nie, en dehors aussi des données rationalistes (qu’un Platon ou certainement un Aristote ridiculiserait par le raisonnement), supposent aussi des données paranormales, qu’elles enregistrent dans le mot “theo” (avec sophia, sagesse, resp. philosophie, formé à “theosophia”). -

Regardez cette vision du monde.

Le cosmos, l’univers, contient un gouffre béant entre la “plénitude de la divinité (invisible)” d’une part, et ce monde matériel (les réalités terrestres) d’autre part.

Notre âme, centrale dans le platonisme, en tant que principe de vie du corps “ terrestre “ (grossièrement matériel), se situe dans ce monde matériel et son éloignement de “ la plénitude de la divinité “.

2.1. Le Christ, transformé en un simple être humain, surtout crucifié, semble tout à fait incapable de combler l’abîme béant.

Il est donc prêché à tort, par exemple par Paul, comme le “médiateur” entre Dieu et l’humanité terrestre, oui, le cosmos tout entier.

2.2.a. Si, par conséquent, l’humanité terrestre, voire le cosmos tout entier, souhaite réaliser “l’union parfaite avec la plénitude divine”, alors cette humanité et ce cosmos seront obligés de chercher refuge dans une multitude d’êtres incorporels et semi-incorporels - les divinités les demi-dieux, les héros, les âmes de défunts célèbres (tous résumés dans le mot “théo-”) - qui sont alors les véritables êtres intermédiaires entre la divinité (quelle que soit sa conception) et le cosmos, au sein duquel se trouve l’humanité terrestre.

Ils étaient - dans les religions païennes et dans les restes païens d’Israël - les dirigeants de l’univers, qui ont été réduits aux “anges” (serviteurs messagers) de Dieu dans la Bible.

2.2.b. Pour atteindre le sentiment d’“être dans le monde”, il faut donc prendre au sérieux ces “éléments du monde” (c’est-à-dire de façon prééminente), -- par exemple en leur rendant un culte, en “s’éloignant de ce monde corrompu” par une vie ascétique (dépravée), ainsi que par des rites (liturgies) ou des actes magiques.

Ce n’est que de cette manière que l’humanité se libère de l’emprise des miasmes, de l’impureté, de la poussière. Ce à quoi Paul, par analogie avec la lettre aux Galates, mais maintenant en contact avec une philosophie païenne, répond en expliquant que le Christ est effectivement plus qu’un simple être humain, qui a été crucifié par accident (ce qui semblait démontrer son impuissance),

qu’il est le seul médiateur, à savoir celui qui est glorifié (résurrection de l’enfer, apparitions après sa résurrection, ascension, retour à la fin des temps). Le Christ est le véritable libérateur.

C’est ainsi que le texte est compris : “Prenez garde qu’il ne se trouve personne pour vous rendre esclaves, par l’attrait d’une vaine philosophie, issue d’une simple tradition humaine, selon les éléments du monde, et non selon le Christ” (*Col 2,8*).

Paul développe ensuite brièvement les questions du “manger et boire, des célébrations annuelles, des fêtes de la nouvelle lune, de l’observation du sabbat”. En cela, les anges (êtres intermédiaires) contrôlent tous ceux qui se confient à de telles pratiques ; de plus, ces êtres intermédiaires abusent de leur position intermédiaire et font de leurs adorateurs des “esclaves” à leur place.

libérer”. Volontaires, en effet, ils font de la position de pouvoir accordée par la divinité le moyen de se mettre à la place de Dieu, -- comme le dit par exemple le *Psaume 81(82)* -- intitulé : “Contre les chefs (“juges”) païens”.

Les princes se considéraient comme des fils de Dieu, c’est-à-dire comme dotés d’une nature identique à celle de la divinité qu’ils adoraient. Le psalmiste est confronté à une situation analogue à celle à laquelle Paul est confronté :

“J’ai dit (Dieu) : “Vous êtes des divinités, des fils du Très-Haut, vous tous. -- ... mais pas encore ! C’est pourquoi, en tant qu’homme (mortel), tu mourras” (...).

En d’autres termes, Dieu avait désigné au début de l’univers un certain nombre d’“êtres intermédiaires” (anges ou divinités) pour être co-dirigeants ; mais il constate - ce que Paul décrit exactement - qu’ils abusent de leur pouvoir, ce qui les fait “mourir”.

Cet abus de pouvoir s’est manifesté, entre autres, par les abus de pouvoir des dirigeants païens, qui étaient “possédés”, pour ainsi dire, par leurs divinités et présentaient un comportement similaire.

Conclusion.

Tant la piété légale juive, avec son asservissement à des “pratiques” pour le salut, que les “philosophies” païennes, avec leur asservissement à des “pratiques” pour atteindre le “salut”, sont rejetées par Paul, entre autres (pas seulement) parce qu’elles trahissent des “esprits” (anges, intermédiaires) qui osent se mettre à la place de Dieu.

Ainsi, Paul entre dans le domaine des théosophies de l’époque, mais y situe le Christ comme celui qui maîtrise ce domaine et l’élève à un plan supérieur (“catharsis”).

Tant la piété juive que les théosophies païennes (astrologie, théurgie) sont encore vivantes aujourd’hui ; plus encore, elles sont ravivées, depuis quelques années, dans ce qui est maintenant, de plus en plus, désigné sous le nom américain de “New Age” (un nom qui se rattache à l’ère astrologique du Verseau ou Aquarian Age).

Du point de vue paulinien, le New Age est un signe du fait que les éléments du monde, dont il parlait en son temps, poursuivent leur domination de l’univers et leur emprise sur (l’inconscient de) l’actuel héros humain.

C’est une deuxième raison pour laquelle nous avons si longuement exposé, comme devise de notre philosophie culturelle, les éléments du monde.

Un premier échantillon :

L’“élément” des primitifs (peuples de la nature, “sauvages”) dans notre monde moderne. Au lieu de donner une sorte d’exposé abstrait de l’essence de la culture du

Nous traduisons un article, qui nous jette “in medias res” (au milieu de celui-ci), dans les mots des “sauvages” (prénom), des “indigènes” (introduit par Herder en 1784), des “primitifs” (nom du XIXe siècle). -

Valérie Ott, s’adapter à la modernité ou disparaître, in : Journal de Genève 11.02. 1989. -- Partout dans le monde, des personnes, autochtones ou non, sont prises en étau entre la tradition et la modernité, luttant pour une dernière lueur d’identité culturelle : comment rester “différent” tout en vivant dans un monde de plus en plus régi par la logique de la modernité ? -

Note -- En d’autres termes, nous sommes ici confrontés aux deux facteurs les plus importants pour déterminer notre culture actuelle et, immédiatement, à un conflit culturel.

(i) Le premier livre. -

J. Le père Held et al., Les dernières tribus (Flammarion, Paris), est très sceptique quant à la capacité d’adaptation des dernières tribus de notre planète.

Il s’agit notamment d’un seul cri d’alarme sur la situation actuelle des derniers “sauvages”. L’ouvrage comprend cinq analyses portant sur cinq “ethnies” (groupes humains) différentes, à savoir les Peuls (Niger), les aborigènes australiens, les Pygmées, les Esquimaux et les Yanomami (Amazonie). -- Les auteurs veulent sensibiliser l’opinion publique au fait que toute une partie de notre patrimoine culturel est en danger de disparition.

À cette fin, ils n’hésitent pas à recourir à des formulations choquantes qui, si elles ne prennent pas la mesure de la complexité de la situation, n’en sont que plus profondes.

De ce point de vue, l’introduction de Held est éloquente : elle montre combien il est difficile de parler des sociétés primitives sans verser dans le “misérabilisme” (décrire la misère, “elendmalerei”), l’idéalisation ou la culpabilisation. -

Il s’agit de ne pas se laisser submerger par le fatalisme parfois choquant et d’admirer la richesse informative de ce recueil d’articles. -

On notera le texte de Landon sur les Aborigènes d’Australie : il illustre bien la tension entre tradition et modernité dans laquelle sont pris ces vestiges tribaux. À première vue, ils parviennent à

à concilier les deux dans certaines de leurs pratiques. Par exemple, lorsqu'ils échangent des cadeaux non pas en nature mais en argent, ou lorsqu'ils pratiquent leur circoncision de manière médicalement responsable, ou encore lorsqu'ils enseignent leurs mythes dans le cadre de cours scolaires. Ce qui, en somme, revient à un processus d'actualisation.

Note -- Nous nous référons ici à ce que *V. Ott, On est toujours le sauvage de quelqu'un*, in : Journal de Genève (17.06.1989), à propos du numéro spécial de la revue *Autrement (Monde)*, intitulé “*Les aborigènes : un peuple d'intellectuels*”.

Au cœur de l'Australie, des centaines de chemins invisibles courent sur les sols rouges et craquelés, avec ici et là des herbes jaunes et épineuses, des broussailles décharnées et des cours d'eau desséchés. L'ethnologue Barbara Glowczewski (1956°), une jeune chercheuse, dit que les indigènes les appellent “rêves”. Il y a les Warlpiri, les “rêveurs du désert”, dont elle esquisse le portrait sous la forme d'un témoignage et d'une question.

Au premier coup d'œil, les Blancs ont identifié ces gens comme des vestiges de l'homme préhistorique ou même comme des primates. -- lorsque Jules Verne (1828/1905), l'auteur des romans de science-fiction, les aurait vus, il se serait exclamé : “Des singes ! Mais ce sont des singes !

Entre-temps, les gens ont pris conscience de la richesse de leur cosmogonie (leurs histoires sur l'origine de l'univers). En particulier, les Aborigènes vivent littéralement dans le royaume du “rêve” (dans le sens décrit ci-dessus), --

Pas individuellement, mais collectivement. Ce “rêve” est à la fois une sorte de “temps”, qui ressemble au “temps” dans lequel nous situons notre histoire humaine, et une sorte d’“espace”, dans lequel se sont déroulés des événements mythiques. Cette sphère est leur cadre de référence : ils se tournent vers ce “monde” pour expliquer le passé, le présent et l'avenir,

Toute la solidité de leur vie quotidienne repose sur cette notion de “rêve”. Et il tient bon. Néanmoins, elle fait preuve d'adaptations : les rites d'initiation sont raccourcis pour rendre possible la marche à l'école ; les pèlerinages religieux sont effectués en camion.

Conclusion : Cela confirme ce que Landon disait à ce sujet : la tradition, le primitif, se modernise. C'est ainsi qu'une culture “archaïque” (ancienne) survit, en quelque sorte.

L'auteur, V. Ott, conclut sa critique du livre de Held et al. comme suit :

“Le grand mérite de l'ouvrage réside dans le fait qu'il soulève des questions essentielles sur l'évolution culturelle de l'humanité. Car chaque fois qu'une tribu disparaît, nous perdons un peu de diversité, -- avec pour conséquence que nous devenons immédiatement un peu plus durs et plus uniformes”.

Note -- C'est ici qu'il faut citer *P. Feyerabend, Adieu la raison ; Paris, 1989* (// *Farewell to reason, London, 1987*).

Le livre du célèbre épistémologue (l'un des quatre grands critiques de la science avec Popper, Lakatos et Kuhn) commence par le texte suivant : “Les essais rassemblés dans cet ouvrage traitent de la diversité et du changement culturels. Ils cherchent à montrer que la diversité est un avantage - alors que l'uniformité appauvrit nos expériences de joie et nos moyens d'existence (matériels, intellectuels, émotionnels)”.

En effet, quand on voit les primitifs s'enfoncer lentement mais sûrement dans l'océan de la modernité, il est clair que nous nous dirigeons vers une culture très monotone et “uniforme”.

La modernité, avec son individualisme sûr de lui, détruit, comme de l'acide sulfurique, une richesse de cultures certes déroutante mais énorme. Ceci au nom de la “raison” des rationnels éclairés, avant tout.

(ii) Le deuxième livre. -

Simonne Henry Valmore, Dieux en exil (Gallimard, Paris), montre que la pratique de la magie peut être un moyen efficace d'assurer la survie de son identité culturelle dans un environnement moderne.

Cet ouvrage, d'un ethno-analyste antillais, décevra plutôt tous ceux qui ne cherchent que des crèmes de sorciers, (...), des règles du destin. (...).

En effet, avec une grande sobriété, elle nous entraîne dans la vie de ceux qui “travaillent les mots et les âmes” (*note* : une description de la “magie”). Apparemment, S.H. Valmore - après avoir lui-même expérimenté des pratiques magiques - a su inspirer pleinement la confiance de ces personnes.

Pour cette martinique, qui vit en France en tant que migrante, sa recherche sur la magie antillaise, qui se situe également à Paris, a deux significations : son ethnologie est aussi une psychanalyse. Le jour où elle

a commencé ses recherches ethnologiques, elle a manifestement voulu détruire ses propres racines. Les personnes qu'elle rencontre - sorciers, quimboiseurs et guérisseurs - la confrontent à sa double position d'Antillaise en France et, en même temps, aux doutes qui y sont associés.

Elima, Léopold, Marie et Pauline sont les quatre personnages qui nous sont présentés tout au long de l'histoire. -- Elima, la guérisseuse, est toujours en Martinique, les trois autres ont déménagé à Paris et y exercent. -

Léopold est le seul à admettre honnêtement qu'il pratique la "magie noire", en s'appuyant sur le dieu vaudou de la mort. -- Marie et Pauline s'inscrivent comme "aides spirituelles" : après une longue recherche, elles sont devenues guides et guérisseuses.

En devenant membre de la "société de parapsychologie" et en utilisant les médias, tous deux trouvent une sorte de reconnaissance officielle. Chercher à être reconnue de deux manières, à savoir en tant qu'Antillaise, avec des compétences fondées sur la tradition, et en tant qu'habitante de Paris, trahit clairement la double position de ces deux femmes migrantes,...

L'impossibilité d'être déjà antillais ou français. -

D'ailleurs, ils voient dans le fait qu'ils n'ont pas leur maison dans le lieu où ils exercent, un degré de prospérité considérable. -

Conclusion : Aussi individuelles que soient les vies des quatre personnages, S.H. Valmore montre comment, pour eux, la magie s'est transformée en auto-analyse (...).

Il convient également de noter que, en vivant à la limite de la "déraison" (*c'est-à-dire en s'écartant de la "raison" moderne*), ils ont développé une "hypersensibilité" (*c'est-à-dire un sens supérieur des sentiments*) qui leur permet de s'ouvrir à leurs semblables. -

Une dernière question : s'ils n'étaient pas des Négro-Américains et, de surcroît, s'ils n'appartenaient pas à la classe des pauvres, seraient-ils devenus des psychanalystes ? Autant pour V. Ott.

Nous sommes loin de l'ethnologie ancienne qui, dans l'esprit rationaliste, regardait avec dédain les cultures "autres", - qui sont "différentes" de la nôtre, l'ethnologie moderne, qui n'a apparemment pas le droit de s'ériger en seule valable.

Un deuxième échantillon : l'historiologie traditionnelle et moderne.

Nous identifions progressivement l'essence du "monde dans lequel nous vivons", c'est-à-dire la culture d'aujourd'hui et ses "éléments".

Nous allons maintenant décomposer un modèle applicatif de la dualité "tradition/modernité" et voir comment l'homme pré-moderne - ici dans le griotisme - interprète l'histoire d'une manière complètement différente par rapport à l'homme moderne. De cette manière, nous pouvons mieux comprendre ce que Paul Feyerabend, par exemple, entend par diversité culturelle.

C'est d'autant plus nécessaire que nous, Occidentaux, voyageurs ou, tout simplement, migrants et leurs enfants ou jeunes, sommes confrontés à la prémodernité de notre modernité.

P. Hazen, l'Afrique à bienne : concilier tradition et modernisme, in : Le Journal de Genève (18.02.1987), l'expose si bien que nous ne pouvions faire mieux. -

Rendre l'histoire négro-africaine aux peuples qui l'ont créée est la tâche entreprise par l'historien *Konaré Adam-Ba, l'épopée de Segou*, ed. P.M. Favre (1987), entreprend.

En effet, il associe les présupposés de la méthode historique moderne aux présupposés symboliques et mythiques de l'histoire traditionnelle racontée par les "Griots" (que l'on peut traduire par "sorciers nègres").

Note -- Dans un certain nombre de pays africains - Mali et Niger - il existe une caste socialisée par l'histoire familiale, les "maîtres de la parole", les Griots.

Certains d'entre eux vivaient alors autour de leur "seigneur", chantaient ses louanges et glorifiaient son courage. Si un tel dirigeant avait des problèmes, ils l'encourageraient. D'ailleurs, certains d'entre eux sont morts sur le champ de bataille, en aidant leur seigneur.

Mais le fait qu'ils dépendent de tels dirigeants a suscité en eux une certaine méfiance. Un proverbe de Sassali (Niger) dit d'eux :

"Ils ne plantent ni ne cultivent le sol. Ils n'ont pas de profession. Ils peuvent s'endormir sans souci, car ils vivent de leur langue. Mais comment peuvent-ils dire la vérité quand ils ont besoin de leur langue pour vivre ?

(1) K. Adam-Ba a constaté un fait : l'histoire n'a pas la même signification dans toutes les cultures.

a. En Afrique, par exemple, on attend d'elle qu'elle définit une échelle de valeurs (note : rôle axiologique ou de valeur) et fournit une éthique (fonction éthique), qui va chercher ses modèles dans la réalité..

b. Mais, par exemple, la division (moderne) de l'histoire de l'humanité en un certain nombre de phases - l'Antiquité, le Moyen Âge, les Temps modernes - ne correspond pas à ce que les Africains attendent ni à la nature inhérente du passé africain. -- Dit Konaré Adam-Ba :

“Muni de ma formation universitaire, je suis allé rendre visite aux descendants d'un grand monarque. Je leur ai demandé de vérifier mes affirmations sur les conquêtes de leurs ancêtres : ils n'ont rien dit. Ce qu'ils savaient, c'est que leur ancêtre avait la capacité de se transformer en vautour afin de garder son vaste territoire. -

Comment, dans ces conditions, écrire l'histoire pour qu'elle devienne compréhensible pour un large public ? Comment traduire des ouvrages ou des traités historiques dans les langues nationales si, une fois traduits, ils ne signifient plus rien pour le public lecteur ? Pour K. Adam-Ba, c'est une tâche qui reste à accomplir. Jusqu'à présent - par exemple au Mali - seuls deux courants ont coexisté, l'histoire des “Griots” et le langage de la recherche historique moderne.

Le griotisme.

a. Selon l'écrivain, il faut faire l'expérience directe de la façon dont les conteurs traditionnels touchent profondément les émotions du public :

“L'histoire, telle que la conçoivent les Griots, est la seule chose qui maintient l'intérêt du peuple. Ils ont l'habitude de reconstituer des événements très éloignés les uns des autres, par exemple, ou d'omettre partiellement des événements.

Par exemple, un personnage important du XIII^e siècle est entouré de héros du XVII^e siècle, ou les princes sont tout simplement oubliés. -

Dans ces conditions, il n'est pas facile pour les historiens modernes de reconstituer le cours correct des événements et de le rendre en même temps agréable pour le peuple.

C'est d'autant plus vrai que les magiciens nègres proclament leur “science” à la radio et à la télévision. “Ils flattent - dit K. Adam-Ba - leur public en faisant appel à l'inconscient collectif (*note* : un terme emprunté à C.G. Jung).

Parfois, ils réveillent les morts de leur sommeil éternel pour faire comprendre aux descendants qu'ils sont les membres de l'Union européenne.

sont une “grande famille” et qu’une “grande mission” repose sur leurs épaules.” -- par exemple, ils ont littéralement ressuscité un ancêtre royal de Sékou Touré (l’ancien président de la Guinée, à Conakry), nommé Somomi : Le Somomi joue donc un rôle dans l’ensemble de la société. -

Mais l’inverse est également vrai : la triste période de la traite des esclaves est pratiquement absente du répertoire des conteurs traditionnels. -

La modernité. -- L’expression orale, inhérente à l’historiographie moderne, trouve sa plus large plate-forme dans les écoles.

b. Eh bien, la représentation traditionnelle de l’histoire et sa représentation moderne diffèrent.

Cependant, une synergie (*note* : un terme qui signifie littéralement “coopération”) entre les deux pourrait être possible : “Les magiciens noirs n’ont pas la place qui leur revient dans l’histoire “institutionnelle”. Pourtant, il serait “logique” de faire appel à eux pour certaines leçons d’histoire”.

Konaré Adam-Ba a néanmoins construit un pont fragile entre le griotisme et la modernité - en ce qui concerne l’histoire : dans sa dernière œuvre, *l’Épopée de Segou*, elle ramène les ancêtres sur la scène.

Ainsi, son historiographie est à la fois un rapport factuel et une collection de leçons de vie, tirées des sources de vie d’un peuple. Tant pis pour P. Hazen.

Conclusion.

(1) Résumé de nos échantillons : cf 13 (processus d’actualisation), 13 (modernisé) - une culture archaïque survit ; cf 14 (survivre dans un environnement moderne) ; et maintenant ici : la fusion de la représentation traditionnelle de l’histoire et de l’érudition moderne de l’histoire.

Voyons-nous la généralisation (induction cf 3 : généralisation ou réduction inductive) à l’œuvre ? A partir de trois modèles singuliers, on peut, dans une certaine mesure, formuler un modèle universel ou régulateur : il existe des faits qui montrent que les cultures traditionnelles (même très archaïques, comme celles des indigènes australiens) trouvent une forme ou une autre de survie dans le cadre planétaire de notre modernité.

(2) Immédiatement, notre concept de “modernité” est indirectement clarifié. Raison” (cf. 14 : Feyerabend prenant “congé” de la “raison” (rationalité) rationaliste), dans la mesure où elle opère de manière unilatérale et exclusive. C’est une caractéristique de la modernité. Ce que nous notons.

Un troisième échantillon : l'ethnologie (ethnologie, anthropologie culturelle)

L'analyse des cultures "différentes", pré-modernes, traditionnelles, primitives, est l'ethnologie. - Il existe une multitude de livres et d'articles sur ce sujet, depuis que, par exemple, un Poseidonios d'Apamée (Syrie, -134/-51 ; un stoïcien, qui a préparé la pensée théosophique ultérieure (kf 9)), à la manière de l'antiquité tardive, étudie les primitifs, -- et depuis que J.F.Lafitau (1670/1740), à la manière rétablie, depuis la mission, les analyse.

Ce qui nous intéresse, ici et maintenant, c'est ce que l'ethnologie contemporaine dit d'elle-même. *V. Ott ; On est toujours le sauvage de quelqu'un*, in : Journal de Genève (17.06.1989), résume cela, à mon avis très bien, sur la base de *Mondher Kilani, Introduction à l'anthropologie* (Payot, coll. Sciences humaines, Paris). -

Ce livre - dit Ott - est une épistémologie (kf 3) de l'ethnologie : il montre que l'histoire de l'ethnologie, comme pensée, est révélatrice à la fois de l'observateur (l'ethnologue avec son - propre - système de valeurs, voire son idéologie) et de l'observé (le système de valeurs des "primitifs"). - Nous allons maintenant l'expliquer.

Le sujet. -

a. Modèle singulier. -- *V. Ott, s'Adapter à la modernité ou disparaître*, in : Journal de Genève (11.02.1989), cite *Géza Roheim, l'Animisme, la magie et le roi divin* (Payot, coll. : Sciences de l'homme), traduction française d'un ouvrage anglophone de 1930.

G. Roheim (1891/1933) a été le premier psychanalyste à effectuer un travail ethnologique de terrain (cf. son ouvrage *Psychanalyse et anthropologie (Culture, Personnalité, Inconscient)*, 1967) et l'a consigné, entre autres, dans *Animism, magic and the divine king*, Londres, 1930. -- Ott dit : Ce travail est double.

Le désir de "comprendre" d'autres cultures du point de vue de ses propres idées préconçues a conduit Roheim à dresser un riche inventaire de diverses pratiques magiques et rituelles.

La volonté d'interpréter précisément ces données à partir des prémisses de la psychanalyse freudienne (par exemple les étapes de la vie sexuelle de l'enfant) est cependant trop étroite et critiquable.

Roheim, par exemple, n'hésite pas à interpréter des phénomènes tels que le magicien à l'aide d'un ensemble de concepts propres à un contexte socioculturel bien défini (**ndlr** : la psychanalyse, une forme de pensée moderne). -

b. Généralisation. -

Kilani généralise ce qu'Ott observe pour le seul cas de Roheim. - Pour Kilani, l'anthropologie n'est rien d'autre que la traduction d'une culture dans une autre.

Note -- Ott signifie : d'une culture singulière (non universelle) (l'archaïque) à une autre culture singulière (non universelle) (la moderne). -- Celui qui " traduit " ainsi (comprend : interprète, oui réinterprète), le fait sur la base de présuppositions - Platon dirait d'hypothèses (kf 4) - qui lui sont propres, c'est-à-dire individuelles.

En d'autres termes, aucun être humain n'est "sauvage en soi" (**note**: en lui-même, objectivement), mais on est toujours le "sauvage de quelq' un" (**note**: pour quelqu'un que vous qualifiez de "sauvage", de son point de vue)".

Ce faisant, cette façon d'interpréter les choses renforce, encore et encore, la croyance de l'homme occidental en sa propre supériorité. La vision occidentale moderne - avec son idéologie du "progrès", avec son intervention moderne dans la nature, qui passe d'une réalité mystérieuse et romantique à "un capital qui doit payer" - s'impose de plus en plus aux cultures non occidentales.

L'objet. -

Kilani le souligne : l'objet de l'ethnologue, les sociétés traditionnelles, soit disparaissent totalement, soit se transforment rapidement (kf 13, 14, -- 18).

Conséquence : aucune donnée ne peut plus être considérée comme "purement ethnologique". En d'autres termes, ce n'est plus tant l'objet lui-même (l'homme traditionnel), mais les problèmes attachés à cet objet qui décident de la nature même (définition) de l'ethnologie.

Immédiatement, elle est obligée de changer les méthodes qu'elle maîtrisait jusqu'alors. Cela signifie, entre autres, que l'analyse de tout phénomène primitif local n'est possible que dans la mesure où il se situe dans la civilisation industrielle moderne.

Note : -- Nous l'avons vu clairement, ci-dessus, dans trois modèles applicatifs.

La **théorie a-b-c** de la personnalité, ethnologique. -- nous nous référons au cours de rhétorique, 50v., de l'année dernière. -

Le point "**a**" est donné ;

Le point "**b**" est l'interprétation (souvent inconsciente) ;

le point "**c**" est la réaction à la donnée, influencée par l'interprétation. -- d'où le schéma d'Ellis et Sagarin.

Où se situe l'“hypothèse” de Platon ? Bien sûr, dans les données elles-mêmes, mais aussi - et parfois comme un facteur ou un “élément” très décisif - dans l'interprétation, c'est-à-dire le point “**b**”. -

La recherche fondamentale (kf 4) oblige le touriste de passage dans une culture “traditionnelle”, l'ethnologue, le colonisateur ou le coopérant à se poser la question fondamentale suivante (= typiquement platonicienne) :

“Ai-je les présupposés (**i**) nécessaires et - qui plus est - (**ii**) suffisants (“hypothèses” en langage platonicien) pour comprendre les “autres” personnes que je rencontre, issues de ma culture, dans la leur ?”.

Plus concrètement : un Poseidonios, en tant que stoïcien antique précurseur d'une théosophie de l'Antiquité tardive, interprétera **a** (le primitif de son temps) à partir de son mode de pensée (cf. cf. 9 ; voir cf. 19), c'est-à-dire **b**, et réagira immédiatement dans ce sens (= **c**). -

“Les conquérants - Espagnols en Amérique du Sud, Anglais et Français en Amérique du Nord, Cosaques russes en Sibérie - se sont contentés d'assassiner les indigènes pour prendre possession de leurs terres et de leurs femmes.

Les missionnaires, cependant, doués d'un plus grand sens de l'humanité, essayaient de sonder l'âme de leurs élèves baptisés - apparemment étranges - ou du moins notaient avec soin leur mode de vie.

Par exemple, Les relations des jésuites (1633) nous fournissent des informations, - qui sont d'autant plus précieuses que ces rapports font souvent référence à des tribus américaines aujourd'hui disparues”. (G. Welter, les croyances primitives et leurs survivances (précis de paléopsychologie), Paris, 1960, 20).

a, les indigènes, sont, **b**, interprétés (les intentions des conquérants et celles des missionnaires), ce qui entraîne **c** (la réaction à ces indigènes). -

Roheim (cf. 19) observe les primitifs (**a**), en tant que psychanalyste (**b**) et rédige des rapports (**c**), qui en rendent compte.

b, l'hypothèse, à laquelle on tient consciemment ou inconsciemment, décide de **c**. Ainsi, il existe des hypothèses anciennes, moyenâgeuses, modernes et postmodernes. L'approche postmoderne suppose qu'elle n'est pas elle-même l'interprétation unique ou absolue, mais une possible parmi plusieurs.

Henri Atlan, A tort et à raison (Intercritique de la science et du mythe), Paris, 1986, 11, commence par une anecdote postmoderne. -- “A tort ou à raison ! Comme dans une blague, lequel des deux est souvent, probablement...

En présence de ses disciples, un maître de sagesse jugeait deux accusateurs. En présence de ses disciples, un maître de sagesse prononce un jugement sur deux accusateurs.

Le premier a présenté son cas : après une longue réflexion, le juge a décidé de lui donner raison. Puis vint le second : après que celui-ci ait terminé sa plaidoirie, le juge a de nouveau réfléchi longuement et a statué en sa faveur. Les élèves étaient étonnés que leur maître considère les deux versions contradictoires des mêmes faits comme également éprouvées. Après une troisième longue réflexion, il a dit : “En effet, vous avez raison”.

Ce livre veut montrer que - si nous voulons rendre justice aux données de nos sens - il existe de nombreuses “rationalités”, c’est-à-dire différentes manières d’être “juste”, qui sont à la fois justifiées et différentes. Voilà pour le texte d’Atlan.

On peut constater que la thèse principale de l’*Introduction à l’anthropologie de Kilani* se résume en fait à une telle interprétation postmoderne, qui met l’accent sur l’ambiguïté.

Modèles applicables.

Nous donnons maintenant quelques exemples d’interprétation qui montrent à quel point les méthodes occidentales d’interprétation peuvent être relatées.

Le Bouéné.

Lafcadio Hearn (1850/1904), esquisses martiniquaises, Paris, 1924-6, 169/225 (La vérette). -- Nous sommes en 1887, à Saint-Pierre (Martinique), le 15 février (mercredi des cendres).

“La dernière mascarade sera vue cet après-midi, car, en Martinique, le carnaval dure un jour de plus qu’ailleurs.

Dans toutes les maisons de campagne, dès la première semaine de janvier, il y a tous les dimanches des animations sauvages, des danses sur la voie publique, au son des tambours, des danses africaines, que l’on ne voit jamais à Saint-Pierre.

Néanmoins, cette année, il y a eu moins de divertissements en ville que les années précédentes. Il est clair que le bonheur naturel de la population a été ralenti par l’arrivée d’un visiteur effrayant, inconnu sur l’île jusqu’alors, La vérette.

Cette maladie est apparue sur un navire (...). -- Hearn raconte ensuite qu’une procession a lieu avec deux cortèges allant l’un vers l’autre, les Sans-Souci et les Intrépides, qui chantent et récitent des chansons de carnaval.

“(i) Regardez ! Voilà la bande des Intrépides : ils jouent au bouéné. Il s’agit d’un mélodie de danse particulière et exubérante : ceux qui dansent sur cette mélodie vont à

s’embrasser et se serrer l’un contre l’autre, puis se séparer à nouveau pour s’agripper fermement l’un à l’autre.

(ii) Il s’agit d’une danse très ancienne, d’origine africaine. -- Peut-être s’agit-il de la danse à propos de laquelle le Père Jean Baptiste Labat (1663/1738 ; il a mis le pied en Martinique en 1693), en 1722, écrivait : “ Cette danse est contraire aux bonnes mœurs “

a. Mais cela ne l’empêche pas d’être si populaire auprès des Espagnols créoles et si bien ancrée dans les mœurs qu’elle constitue le cœur de leur vie récréative.

b. Cette danse est même une composante de leur piété : ils la dansent même dans leurs églises et lors des processions. Les religieuses, elles aussi, ne manquent pas de l’exécuter : la nuit de Noël, sur une estrade dans leur chœur, devant leur portail, qui est ouvert pour que le peuple puisse partager la joie que ces bonnes âmes manifestent à la naissance du Sauveur”. (...).”

Note -- (i) On le voit : les Occidentaux parlent un langage que les indigènes n’utiliseront pas : “amusements sauvages”, “mélodie de danse exubérante”, -- notamment le Père Labat (dominicain, membre de l’Inquisition, en 1687 professeur de philosophie et de mathématiques à Nancy, de 1693 à 1705 sur la Martinique et la Guadeloupe) : “Cette danse est opposée à la pudeur”.

Il est évident - et le Père Labat, en tant que missionnaire et ami du peuple, le voit bien - que le peuple a d’autres présupposés éthiques et sexuels : il ne voit pas de contradiction de principe entre l’érotisme et la religion ; même les femmes du couvent trouvent la danse, à Noël, appropriée. -

La danse, dans son origine africaine, est probablement une danse sacrée, en l’honneur des divinités de la fertilité : pour avoir de beaux enfants, pour que l’homme ait du travail, pour que les “fruits de la terre” soient luxuriants et ainsi de suite.

L’Occident biblico-rationaliste voit cependant cette danse de son propre point de vue, fortement désacralisé. Elle n’est en fait rien d’autre que (a) un vestige païen (biblique) et (b) du folklore (éclairé-rationnel).

Mais pour ceux qui la dansent, c’est une religion, au sens où ils l’entendent. -- On la compare à la lambada qui, depuis l’été 1989, inonde l’Occident (en provenance du Brésil) : peut-être la lambada, dans ses origines lointaines, est-elle non seulement similaire mais aussi religieuse et nous en avons, ici, une forme désacralisée.

Le “bwene” (bouéné) peut, maintenant, être interprété de trois façons, tout comme la “lambada” et d’autres danses.

Sceptique. --

Les béhavioristes, école de psychologie expérimentale qui se limite à l’observation et à la description du comportement visible et tangible des animaux et des hommes, avec mise entre parenthèses de toute méthode introspective-réflexive, sont philosophiquement un type de sceptiques : ils constateront le mouvement bwene qui est visible pour tout être humain.

Le reste - **a.** ce que les danseurs vivent intérieurement, **b.** le contrôle éventuel par les divinités de la fertilité (une sorte d’“éléments du monde”, au sens paulinien (cf. 9)). - est “mis entre parenthèses” (“epochè”, suspension du jugement) comme n’étant pas immédiatement donné.

Moderne-rationaliste. -

Un cartésien, cependant, qui part du cogito, je pense, en tant qu’expérience introspective-réflexive, percevra - bien sûr - aussi le côté extérieur du bwene, qui est visible et tangible pour tout le monde, mais il essaiera aussi, en tant qu’adepte de la méthode réflexive, de découvrir ce que le compagnon de danse pense dans sa vie intérieure.

Si, à un degré avancé, il est “critique”, il se fermera à ce que Paul, avec certains de ses contemporains, appelait “les éléments du monde”.

Théosophie

(kf 9/11 ; New Age : kf 11). -- Celui qui, à côté de l’épiderme visible et tangible de la réalité (sceptique) et de la vie intérieure pensante (moderne-rationaliste), assume aussi le transrationnel (A. A. Cournot (1801/1877) dans son *matérialisme, vitalisme, rationalisme (études sur l’emploi des données de la science en philosophie)* (1875), c’est-à-dire l’extra- et le surnaturel, sur lesquels les sciences professionnelles strictes n’ont aucune prise (à cause de leurs présupposés, bien sûr), pourra aussi voir le transrationnel. i. l’extra- et le surnaturel, sur lesquels les sciences professionnelles strictes n’ont aucune prise (en raison de leurs présupposés, bien sûr), exploreront également cet aspect, comme l’ont fait les théosophes dans l’Antiquité tardive.

Seul le penseur New-Age découvrira que le bwene a évidemment sa place dans la religion de la Martinique, car, en principe, l’érotisme est quelque part sacré et donne sur l’“autre” monde (et - dirait saint Paul - sur ses “éléments”).

Ethnopsychiatrie. -- *Georges Devereux*, en France, est le pionnier de ce qu’on appelle l’“ethnopsychiatrie” (éventuellement sous la forme d’une ethno-psychanalyse). Parmi ses œuvres, citons *Femme et mythe* (1982), *Baubo (la*

vulve mythique (1983). Dans ses travaux en ligne, par exemple le *Père Laplantine, la culture du psy ou l'effondrement des mythes*, Toulouse, 1975 (un travail ethnologique-ethnopsychiatrique). Mais citons un texte de *Tobie Nathan*, connu pour *La folie des autres* (1981), *Psychanalyse paienne (Essais ethnopsychanalytiques)*, Paris, 1988. Il est le responsable de *La nouvelle revue d'ethnopsychiatrie*.

Les ethnopsychiatres, confrontés à des problèmes psychologiques propres aux cultures traditionnelles, ont dû accepter les limites de la "rationalité" moderne (cf. 14 : Feyerabend ; 18 ; 22 (Atlan)), en termes d'ethnopsychologie et d'ethnopsychiatrie, comme résultat de l'expérience. -

"Disons-le franchement : la psychiatrie occidentale n'a pas été en mesure d'assurer la santé mentale des membres des sociétés traditionnelles, -- ce, tant à la maison que dans les banlieues. Il s'agit d'une observation. Mais les déductions - tant scientifiques qu'économiques - sont nombreuses.

À l'heure actuelle, on peut dire que plus de 80 % des habitants de notre planète ont recours à des techniques thérapeutiques traditionnelles, telles que le chamanisme, la "possession", la voyance, les guérisseurs synchrétiques de toutes sortes". (*T. Nathan, le sperme du diable*, Paris, 1988, 13).

Remarque : le terme "synchrétique" (littéralement : qui a grandi ensemble) désigne tout ce qui, y compris, intègre également d'autres techniques dans sa propre façon de guérir. Pensez au cf 15 : la magie qui, dans un environnement étrange et moderne, devient une "auto-analyse" (une des applications possibles de la psychanalyse). Ce qui est - certainement aux yeux du rationaliste éclairé enragé - un "synchrétisme".

Note - Ce qu'on appelle avec suffisance "synchrétisme" est en fait post-moderne : l'homme post-moderne n'a plus l'exclusivité hautaine des illuminés ; il pense et vit de manière "inclusive", voire conviviale envers ceux qui sont "différents".

Ceux-ci sont inclus, comme égaux - et non inférieurs - dans le monde de la post-modernité.

Note -- Le fait que la psychiatrie moderne reste étrangère à plus de quatre milliards de personnes ne pourrait-il pas être un argument en faveur du Nouvel Âge (Théosophie) ? (1) le visible, (2) le vécu intérieur, (3) mais aussi le sacré !

Un quatrième échantillon : le primitivisme.

Susan Sontag, Primitivisme, dans : *Encyclopaedia Britannica*, Chicago, 1967, vol. 18, 531f., nous donne une excellente introduction à la fois à la définition et à l'histoire du primitivisme, - terme utilisé par A. O. Lovejoy entre autres. -

Définition. -- Le "primitivisme" est une mode, une idéologie ou une méthode, selon la personne ou le groupe qui le prône. La culture est son objet.

le primitivisme chronologique postule un début d'histoire et de culture meilleur, idéalisé, voire idéal, par rapport à ce qui est présent plus tard, notamment à l'époque actuelle. Ce qui vient après le début est la décadence, la dégénérescence, l'involution.

Le primitivisme culturel - mieux serait : orienté vers l'avenir - met en avant une situation de salut, identifiable à un mode de vie simple. Nous devons écrire l'histoire et établir la culture dans le sens de la simplification des complications existantes de la vie.

Nature, resp. natural(heath). -

Tant les primitivistes orientés vers le commencement que ceux orientés vers l'avenir aiment travailler avec le concept de "nature".

Ainsi, pour l'interprétation initiale de ce terme, l'état initial de l'humanité ou d'une partie de celle-ci est plus "naturel", "proche de la nature", que l'état actuel, ou cet état initial est moins artificiel (artificiel) que tous les artifices et dispositifs dans lesquels nous, l'humanité ultérieure, vivons.

Ainsi, pour l'interprétation prospective, la "nature" est tout ce qui est né sans initiative humaine, à partir de la nature, sans accord ni législation ; surtout, et c'est là que l'anti-intellectualisme prend le dessus, la "nature" est tout ce qui montre l'absence de "rationalité" (cf. 25).

Les "sauvages" ou "peuples de la nature". -

L'idéalisation de l'humanité archaïque et de son type culturel remonte à la Grèce antique. Les Skuthen (Scythes) - pour des raisons de végétarisme, de vie en communauté, de mode de vie simple et de sens de la justice - étaient considérés comme un "idéal primitiviste" (Euphorion, Strabon, -- Cicéron, Horace, Virgile, Ovide).

Le kuklops (cyclope) est déjà mentionné par le grec archaïque Homère (Iliade, Odusseia) (IXe ou VIIIe e. BC) et par le philosophe Ploutarchos de Chaironeia (+45/+125 ; précurseur des théosophies

(cf. 9)) élevés à un type de “vie naturelle” comme aussi les Hyperboréens (Pindaros, Hérodote et al.) et les Arcadiens (Xénophon, Ploutarchos).

Note : La grande majorité des premiers chrétiens rejetaient ces “modèles non civilisés” comme n’étant pas conformes à la Bible. Cf. cf. 23 (Labat ; ‘repos païen’). -

Pour faire un grand saut maintenant : selon Susan Sontag, dans l’ethnologie, telle qu’elle est apparue récemment, on trouve, apparemment, deux opposés :

a. Un évolutionnisme de la culture (du moins chez les ethnologues qui - surtout dans le passé - croyaient encore à un schéma évolutif de la culture, -- ce qui est aujourd’hui beaucoup moins ou pas du tout le cas), -- qui indique un progrès culturel,

b. Un primitivisme romantique, qui qualifie volontiers tout ce qui est primitif d’enfantin sans affectation. -

Même S. Freud (1856/1939), dans sa psychanalyse, montre ces oppositions :

a. Le névrosé/neurotique (patient nerveux) ressemble aux primitifs et aux enfants (stade infantile = stade primitif), dont il ne sort que par une méthode de type primitiviste ;

b. L’objectif, cependant, est de devenir un “être humain rationnel”.

Note : nous nous référons ici à Rhétorique (deuxième année), 60/65 (Théorie du discours (existence/essence), où nous avons brièvement esquissé le destin tragique de *Margaret Mead, The coming of age in Samoa*, New York, 1927 : un véritable primitivisme, de type idéologique et à la mode, la sous-tendait et assurait son succès, jusqu’à ce que *Derek Freeman, Margaret Mead and Samoa (the making and the unmaking of an anthropological myth* (1983), détruise l’œuvre.

Le primitivisme moderne.

Nous passons sur l’histoire extrêmement fascinante de tous les primitivismes, depuis les anciens Grecs et Romains. Mais, avec Susan Sontag, nous allons passer en revue - très brièvement - ce que la culture rationnelle éclairée, surtout depuis le milieu du XVIIIe siècle (préromantisme, sentimentalisme, -- plus tard romantisme), a commencé à provoquer en termes de réactions primitivistes.

a. Le primitivisme français.

Le romantisme du XVIIIe siècle est avant tout un primitivisme orienté vers l’avenir (“culturel” selon la terminologie de Sontag). -- La civilisation ou la civilisation (“culture”) “rationnelle” - c’est-à-dire éclairée et rationaliste - devient le contre-modèle de la “nature” romantique. En tant que principaux penseurs dans cette direction

mentionnés : Montesquieu (1689/ 1755), *Diderot* (1713/1784 ; fondateur et animateur de la célèbre *encyclopédie*), -- surtout *J.J. Rousseau* (1712/1778), avec son *Emile, confessions en rêveries d' un promeneur solitaire*, qui prétend que la “civilisation” est “répressive” (répressive, oppressive) et addictive, tout en assimilant le primitif au spontané et à l'enfantin.

L'homme primitif, et dans son sillage Rousseau, soupçonne la “raison “ (moderne) et constitue un modèle pour Rousseau. -- De nombreux écrivains ont pensé de la même façon : Chateaubriand (1768/1848 ; un des grands romantiques), Théophile Gautier (1811/1872 ; romantique, connu pour la théorie de “l'art pour l'art”), Ch. Baudelaire (1821/1867 ; dandy, connu pour *les fleurs du mal* (1857)).

Une mention spéciale pour le marquis de Sade (1740/1814), connu pour ses textes mi- pornographiques, mi- philosophiques. Comme Rousseau, il poursuit les Lumières, avec sa “raison”, mais de manière beaucoup plus poussée : Dieu est mort et donc tout est permis, en premier lieu le sexe et le meurtre. Ici, le retour à la “nature” (un concept central pour de Sade) est le démasquage d'une culture factice, construite par la “raison”. Son influence et ses séquelles sont très grandes, notamment dans la culture actuelle du sexe et de la violence, dans la vidéo. On pourrait appeler cela du primitivisme brut.

b. Le primitivisme allemand. -

Outre le texte de S. Sontag, nous nous appuyons également sur *K. Rothmann, German Literature, Utr./Antw., 1581, 90vv.*

-- ... a... le klassik. -

Généralement situé entre 1786 et 1805. - *J.J. Winckelmann* (1717/1768), *Gedanken über die Nachahmung der Griechischen Werke in der Malerei und Bildhauerkunst* (1735), prend pour modèle l'art plastique des Grecs anciens, -- pour des raisons de “noble simplicité et de grandeur tranquille”.

Winckelmann le situe dans une peinture “apollinienne” de la Grèce antique, comme l'harmonie de la vérité, de la valeur et de la beauté. Il s'agit d'une forme de “primitivisme” (au sens large) orienté vers une période idéale de la culture située dans le passé. Klopstock, Lessing, Wieland, Herder sont les pionniers, Goethe (1749/1832) et Schiller (1759/1805) les figures de proue, Hebel, Jean Paul, Fr. Hölderlin (1770/1843), H. Von Kleist (1777/1811) sont les élaborateurs de l'idéal “classique”. -

Un extrait de *Hölderlin, Hyperion oder der Eremit in Griechenland* (1797/ 1799)

Ressentons un instant le type de primitivisme : “Le beau monde est mon Olympe. En elle, tu vivras et - avec les êtres saints du monde, avec les divinités de la nature, avec eux tous - tu vivras joyeusement (...).

Je l’ai ressentie : la vie de la nature qui est plus élevée que toute pensée. Si j’étais une plante, ce serait si grave ?” -- On pourrait appeler cela le “primitivisme naturel”. On trouvera plus de détails à ce sujet, par exemple dans *K. Leese, Recht und Grenze der natürlichen Religion*, Zürich, 1954 : Herder, dans son “Bückeburger Zeit” (1771/1776) et *Schleiermacher*, dans ses *Reden über die Religion* (1799), dépassent la religion et la théologie “naturelles” du rationalisme éclairé.

Non pas la “raison” et la “loi”, non pas les “concepts innés” et les “vérités générales” (= Aufklärung), mais l’intuition inspirée et le sentiment vivant d’une personne dans la vie, saisissent la “nature” dans ce sens romantique, qui se confond avec l’expérience antique-grecque de la nature chez Hölderlin.

Il faut aussi lire *M. Ambacher, les philosophies de la nature*, Paris, 1974, 79ss. *Les caractéristiques des philosophies de la nature au cours des temps modernes*), où il apparaît que ce n’est pas l’approche scientifique et technologique mathématique et naturelle (= rationalité éclairée) qui révèle la véritable essence de la “nature”.

Schelling et Bergson en sont peut-être les plus purs représentants. -- voir aussi : *B. Velette, La nature*, Paris, 1978 (une série de textes) ; *Rol. De miller, Les noces avec la terre (la mutation du nouvel âge), l’isle sur la sorgue*, 1982 (encore une anthologie).

A Von Kleist, dans son *Ueber das Marionettentheater* (1810), va jusqu’à présenter la marionnette, légère comme une plume et libre de ses mouvements, comme le parangon d’une magie et d’une beauté rayonnantes, non limitées par une quelconque “rationalité”.

-- **b. Le romantik.** -

Située entre 1798 et 1830. -

a. Wilh. Von Schlegel (1767/1845), son frère Friedrich Von Schlegel (1772/1829 ; connu pour sa *Philosophie des lebens*), Ludw. Tieck (1773/1853), Novalis (1772/1801), Clem. Brentano (1778/1842), -- avec les philosophes Fr. Wilh. Schelling (1775/1854) et Fr. Dan. Schleiermacher (1768/1834) a ouvert la voie au romantisme allemand. --

En guise d’illustration, un texte du fragment de Novalis (1799/1800) : “le monde doit être romanisé. De cette façon, on retrouve le sens “original”. Romantiser n’est rien d’autre que

une augmentation qualitative (*c'est-à-dire* opposée au modèle mathématique-quantitatif) de la “puissance”.

le “moi” inférieur est, dans une telle opération, identifié à un “moi” meilleur.
(...)

En donnant au commun une signification élevée, à l'ordinaire une apparence mystérieuse, au connu la dignité de l'inconnu, au fini un lustre infini, je le romantisme”.

-

L'implication de la philosophie de la culture est également évidente lorsque Susan Sontag observe que Novalis voulait bannir les concepts bibliques d'“ histoire (du salut) “ et surtout de “ péché “ au profit de son rêve d'un âge d'or caractérisé par une innocence enfantine sur fond grec et oriental.

Notez l'amalgame entre romantique et classique. -- S. Sontag dit que des conceptions analogues vivent et sont ravivées par Henrich Heine (1797/1856 ; ami de Karl Marx), Friedr. Nietzsche (1844/1900 ; le nihiliste antiplatonicien - antichrétien), - au XXe siècle, par Stefan George (1868/1933 ; symboliste, après le manifeste du symbolisme (1886 ; Jean Moréas), -- comme Ch. Baudelaire, d'ailleurs) et Thomas Mann (1875/1955 ; *Buddenbrooks* (*Verfall einer Familie* (1901) ; *Zauberberg* (1924) dans le style de la neue Sachlichkeit (nouveau sens des affaires)).

c. Le primitivisme anglo-saxon.

S. Sontag dit :

Le pré positionnement d'un type de culture idéal passé (archaïque ou ancien) est moins répandu dans la littérature anglo-saxonne,

mais que le rejet de la “rationalité” et l'accent mis sur la “déconsécration” (désenchantement, désacralisation) par la science professionnelle, ainsi que l'exaltation de l'esprit et du sentiment et de l'innocence de la vie rurale, sont monnaie courante. -

Ainsi en est-il de Will. Wordsworth (1770/ 1850), qui pensait trouver son “*Arcadie*” (cf. 27) dans le Lake District (d'où le nom de “Lake Poets” donné aux poètes romantiques), mais qui a progressivement été déçu dans ses attentes primitivistes.

Alors Sam. Coleridge (1772/ 1834), qui - pour se libérer de la “rationalité” - se droguait (opium) pour développer sa “créativité”. Avec Rob. Southey (1774/ 1843) il rêvait de fonder une “communauté idéale” sur les rives de la Susquehanna (USA).

Conclusion... Cette enquête est incomplète. C'est un ensemble d'échantillons mais avec une valeur inductive suffisante (kf 3) pour donner un aperçu.

Le primitivisme dans l'art du XXe siècle. -

Nous lisons actuellement une critique littéraire de *J. Leenhardt : les modernes : souvent primitifs !*, dans : Journal de Genève (30.01.1988).

Comme on le constatera à la lecture, le principal souci de l'auteur est de préciser la nature de l'influence culturelle impliquée dans le primitivisme artistique. -

(1). *William Rubin, Le primitivisme dans l'art du XXe siècle* (Flammarion, Paris), est un ouvrage décisif pour la bonne compréhension de tout l'art du XXe siècle.

Le paradoxe est flagrant : c'est aux sources primitives et exotiques que notre siècle rationaliste et technique puise la substance même de son renouveau.

Par conséquent, il faut, en même temps, tenir compte de l'histoire de la découverte de l'ethnographie (*op. Il faut* considérer l'histoire de la découverte de l'ethnographie (note : la partie purement descriptive de l'ethnologie), celle des collectionneurs d'art et des artistes, mais aussi celle du développement des êtres de l'esthétique occidentale (beauté et théorie de l'art) si l'on veut comprendre la rencontre avec le monde primitif et exotique, qui a eu lieu vers 1900 et depuis lors à travers Paul Gauguin (1848/1903), Pablo Picasso (1881/1973), Georges Braque (1882/1963) et d'autres.

En particulier : l'influence primitiviste ne doit pas se limiter - comme c'est trop souvent le cas - à la découverte de la sculpture africaine par les cubistes (*ndlr* : mouvement artistique, créé vers 1907, qui met fortement l'accent sur les formes géométriques ; Picasso, J. Gris, Braque, Gleizes, Villon et d'autres), car ce n'est qu'un cas d'influence étrange parmi d'autres.

(2). -- *Le travail de Rubin contient un ensemble d'équations :*

Il établit parfois des parallèles frappants, parfois plutôt discutables. Mais il le fait comme si notre système de concepts n'avait jamais réussi à saisir et à articuler la nature exacte de la relation entre un art (primitif ou exotique) et un autre (occidental). -

Pensez, par exemple, à un Picasso qui a exploré les solutions esthétiques (voies de sortie) que la rencontre avec le masque Grebo, qu'il avait en sa possession, l'a obligé à faire.

Imaginez un Max Ernst (1891/1976 ; surréaliste) qui a vu l'homme-oiseau de l'île de Pâques, -- un thème qu'il répète si souvent. Rappelez-vous qu'en France, Matta, Lam, Brauner, -- en Allemagne, les Expressionnistes

(*notes.*: mouvement d'esthétique picturale et cinématographique ; ses prédécesseurs, à la fin du XIXe siècle, sont Edvard Munch (1863/1968), James Ensor (1860/1949), Vincent Van Gogh (1853/1890) ; toujours existant) ont trouvé des solutions (des issues) qui les ont d'autant plus inspirés qu'ils étaient provoqués par une manière de percevoir radicalement différente de la leur et, ce faisant, ont rendu visible dans leurs œuvres quelque chose que l'homme occidental, à l'époque, tentait de saisir.

(3). Rubin nous fournit une véritable documentation

Il met en évidence la relation d'un art à un autre. Cette relation ne peut être représentée avec précision ni par le terme "influence" ni par le terme "analogie".

L'art de notre XXe siècle tente de trouver des moyens de donner une forme visible aux changements radicaux que subissent des concepts tels que la perception de l'espace, la "substance" (*c'est-à-dire* ce qui donne une unité, une cohésion à une multitude d'éléments), la conscience, le temps, lorsque quelque chose est pris d'une culture par une autre.

Modèle applicable. -

L'exemple le plus fascinant est peut-être celui où il n'y a pas d'"influence" ou, peut-être, de "rencontre", à savoir le Carnaval d'Arlequin (1924/1925) de Juanmiro (1893/1983).

Ce tableau nous offre une sorte d'"espace" sans ordre ni séquence, ou presque, dans lequel les "formes" "flottent". Il montre des masques esky. -

Moi, J. Leenhardt, j'aurais pu ajouter quelques objets, propres aux Aborigènes d'Australie (cf. 12v.), qui sont si proches de la sculpture contemporaine. -

C'est là que Leenhardt s'agite. Il conclut : "Le livre de Rubin, qui est né de l'exposition au Metropolitan Museum de New York, est une collection de comparaisons, de parallèles, dans laquelle la nature fluide de ce que l'on appelle 'l'influence' apparaît particulièrement forte".

Conclusion. -

parallèle' : cf. rhétorique (deuxième j.), 29 ; 113/115) ; cf. kf 1 : méthode comparative).

Le L'auteur veut exprimer en mots/concepts ce que l'on ne peut comprendre intuitivement qu'en observant les données elles-mêmes (ici : les œuvres d'art).

En ce sens, le langage reste trop vague. L'impuissance du langage, améliorée par le pouvoir de la connaissance intuitive.

Un cinquième échantillon : magie africaine nègre et puritanisme.

Nous sommes face à un problème interculturel : l'incompréhension, voire l'interprétation malveillante, d'un phénomène issu d'une culture trop peu connue, certainement pas familière.

Bernard Pivot - présentateur de la Bibliothèque idéale (Albin Michel, 1988) - a attiré l'attention sur *Maryse Condé, Moi, Tituba sorcière...* (noire de Salem), Mercure de France, 1986. -

Nous en citons quelques extraits, qui éclairent notre culture actuelle, avec ses "éléments" (kf 7). Toutefois, les informations suivantes sont données à titre de clarification. -

-- a. Le puritanisme anglo-saxon. -

Le puritanisme est une aile stricte du presbytérianisme (nom collectif des églises calvinistes anglo-saxonnes). Un puritain peut être qualifié de "fondamentaliste" : il est en effet extrêmement attaché à un type d'interprétation dite "littérale" de la Bible.

Le puritanisme anglais est né d'une réaction rigoureuse contre les mœurs relâchées - "permissives" - de l'époque de la reine Elizabeth.

La révolution anglaise de 1648 a été, en grande partie, causée par les puritains : les deux premiers Stuart - monarques anglais de 1603 à 1688 - les ont persécutés, si bien que beaucoup ont fui en Amérique du Nord. -

Pour la compréhension d'un des textes, mentionnons "le plus notoire de tous les puritains américains", *Cotton Mather* (1663/1728) : l'une de ses principales préoccupations cléricales était le rôle et la nature du surnaturel (cf. 9 (Théosophies) ; 24) dans la vie quotidienne.

Ses idées sur le sujet se reflètent dans son ouvrage *Memorable Providences Relating to Witchcraft and Possession* (1689), un livre qui est tenu pour responsable, du moins en partie, des tristement célèbres procès des sorcières de Salem (1692).

-- b.-- Salem. -

Salem est un ancien port maritime de la Nouvelle-Angleterre (comté d'Essex, Mass., au nord de Boston), fondé en 1626. C'est encore le site de la "Witch House", où le juge J. Corwin a mené une partie des enquêtes préliminaires sur l'hystérie des sorcières de 1692.

Dix-neuf personnes - en majorité des femmes - ont été condamnées et exécutées pour "médecin occulte".

Le livre. -- La devise se lit comme suit, o.c., 231 : "Tituba, une fille esclave, originaire de la Barbade et pratiquant probablement le 'hodou'" Abena,

ma mère. Un marin anglais les a violées sur le pont Christ-the-King un jour de 16... Le bateau était en route pour la Barbade. De cette agression, je suis né. De cet acte de haine et de mépris”. Telle est l’ouverture du livre.

À la page 20, il apparaît que le viol en question s’est déroulé selon le “modèle classique du marin” : “au milieu d’un cercle de marins comme des voyeurs sans vergogne”.

Tituba est la fille d’un esclave, qui a été abandonnée à son sort. Heureusement, Yao, lui aussi esclave, a emmené la mère et l’enfant avec lui “ dans un effort incommensurable et extrêmement doux “ (o.c.,17). Comme les primitives peuvent le faire.

Plus tard, Tituba apprend - comme il sied aux “sorcières” (“sorciers” serait un meilleur terme) - les herbes, la matière de choix pour la sorcière, sous la direction de Man Yaya, également une sorcière.

Avec le temps, Tituba a acquis la réputation d’une sorcière à la Barbade, une des Antilles (capitale : Bridgetown). Elle a épousé John Indien par amour. Tous deux se retrouvent, en tant qu’esclaves, aux États-Unis, où ils sont “achetés” par Samuel Parris, le ministre.

Avec lui, ils arrivent à Boston et plus tard à Salem, un village. -- Dans le cadre rigide du puritanisme écrasant de Salem, la fameuse chasse aux sorcières a soudainement vu le jour, conduisant aux tout aussi tristement célèbres procès des sorcières de 1692.

Extrait 1. -

O.c., 153. -- En prison, Tituba rencontre Hester, une jeune femme accusée d’adultère. -

“J’ai entendu dire qu’ils vous appellent “sorcière”. De quoi vous accusent-ils ? Pour la énième fois, poussé par la sympathie que cette inconnue suscitait en moi, il me vint à l’esprit de lui expliquer : “ Pourquoi votre société... ? “.

Elle -- une sauvage comme -- elle m’a interrompu ; “ce n’est pas ma société ! N’en suis-je pas exilé, -- comme vous ? Enfermé entre ces murs ?”.

Je l’ai dit un peu mieux : “... Dans cette société, dans le fait d’être une sorcière, une connotation de méchanceté ? Une sorcière - s’il faut à tout prix utiliser ce mot - remet les pendules à l’heure, remet les gens dans le droit chemin, encourage, guérit”.

Elle m’a interrompu en riant : “Je vois. Vous n’avez pas lu “Cotton Mather”. Elle a soulevé sa poitrine et est devenue solennelle : “Les sorcières font des choses étranges et sinistres. Ils ne sont cependant pas capables de faire de “vrais” miracles, car ceux-ci ne peuvent être accomplis que par “l’homme”.

les élus et les ambassadeurs du Seigneur”. -

J’ai à mon tour éclaté de rire et demandé : “Qui est ce Cotton Mather ?”. - Pas de réponse. Mais, avec ses deux paumes, elle a serré mon visage.

“Tu ne peux pas faire de mal, Tituba ! C’est sûr : en tant que femme, vous êtes trop belle pour cela. Même si tous vous accusaient, je maintiendrais votre innocence”.

Muette d’émotion, j’ai osé caresser son visage. J’ai murmuré : “Toi aussi, tu es vraiment belle, Hester. De quoi vous accusent-ils ?

Immédiatement, il a résonné : “D’adultère !” J’étais consterné. Je les ai regardés, en réalisant la gravité d’une telle erreur aux yeux des puritains. -

Elle a dit : “et je reste là à pourrir, tandis que la personne qui a mis ce bébé dans mon ventre est libre”. (...).

Extrait 2. -

O.c.,263. -- “Le corps d’Ephigène fut le premier à se balancer dans l’air raréfié, -- suspendu à une solide poutre. Moi, Tituba, j’ai été la dernière à être conduite à la potence, car je méritais un “traitement” exquis. (...).

Un homme, vêtu d’une impressionnante robe noire et rouge, a énuméré tous mes crimes passés et présents : j’avais jeté le sort noir sur les habitants d’un village paisible et craignant Dieu.

Afin de les plonger - comme une populace égarée - dans un conflit entre eux, j’avais appelé Satan au milieu d’eux. J’avais mis le feu à la maison d’un honorable marchand, qui n’avait pas tenu compte de mes crimes et avait payé sa naïveté par la mort de ses enfants.

Au moment de la réquisition, j’étais sur le point de m’écrier : “C’est faux ! C’est de la diffamation, une diffamation froide et cruelle. Mais je me suis dit : “A quoi bon ? Dans quelques instants, je vais atteindre le royaume où la lumière de la vérité brille sans se mélanger aux ténèbres.

J’étais à cheval sur la poutre de la potence. Mon mari Yaya, Abena, ma mère, Yao, -- ils m’attendaient là pour me prendre par la main. J’ai donc été le dernier à être conduit à la potence. Tout autour de moi, il y avait des arbres étranges remplis de fruits étranges”. -- C’est par ces mots tragiques que se termine ce roman. -

Toute explication, tout commentaire sonnerait faux maintenant, ici. De telles pratiques dégradantes, commises par des fanatiques de la Bible, ne provoquent que le silence.

Un sixième échantillon : multiculturel harmonieux, oui, si pas de situations absurdes.

Nous commençons par une citation : “Quiconque commence à penser au droit en termes “multiculturels” se rend rapidement compte que c’est là que les contradictions du “nouveau” discours antiraciste deviennent les plus apparentes.

En fait, c’est simple : on ne peut pas demander à la fois l’égalité totale des droits et le respect du droit étranger. C’est l’un ou (*note* : en latin “aut”) l’autre.

Modèle appliqué.

On ne peut pas, par exemple, demander simultanément la pleine égalité des droits pour les femmes migrantes et le respect du droit marocain, qui reconnaît le principe de la répudiation unilatérale par le mari”. (*B. Govaerts, De multiculturele droom (Beaucoup de maisons mais une seule)*, in : Streven, 1989 : 11 (Aug.-Sept.), 987). -

La raison logique est évidente, du moins pour ceux qui veulent penser logiquement, y compris dans le domaine de la philosophie culturelle. Lorsque B. Govaerts dit : “C’est l’un ou l’autre”, cela ne se traduit pas en latin par “vel” mais par “aut”. Aut’ exprime ce qu’en ontologie - et donc aussi en logique - on appelle le principe de contradiction (cf. 1 ; 2).

Chez les Éléates (Parménide d’Élée (-540/...) et son école), on dit : “ Ce qui est (ainsi) ne peut pas être (ainsi) en même temps (parfois on ajoute, inutilement mais par souci de clarification, “ et du même point de vue “) “. Si on met d’abord

la pleine égalité et en même temps

des droits unilatéraux masculins, on tombe alors dans ce qu’on appelle en mathématiques, selon les pythagoriciens, “l’absurde”.

Parce que - dans cette “hypothèse” (cf. 4 (méthode hypothétique platonicienne)). - la femme (marocaine) n’a pas les mêmes droits.

Conclusion.

Avant de passer en revue quelques exemplifications, disons d’abord ceci : la multiculture - et les pages qui précèdent ont, à notre avis, plus que suffisamment démontré (quoique de manière inductive) que nous vivons, de plus en plus, dans une multiculture - du moins dans sa forme harmonieuse, c’est-à-dire sans contradiction. dans la forme sans contradiction, n’est concevable et, en réalité, possible que si, par comparaison (cf. 1 : comp. m.), il apparaît qu’aucune des sous-cultures ne contredit une autre ; en d’autres termes, si aucune situation “absurde” ou “incongrue” ne se produit.

Modèle d'application 1.

Aster Berkhof, La peur de l'Afrique, Antw./Utr., 1969, 207h. -

Le titre : "21. Les dix défauts de l'Africain". Le scénario se déroule au Kongo-Brazzaville. Un ingénieur de Toulouse prend la parole. -

La maladresse : donnez-leur un marteau et ils le font tomber ; laissez-les conduire un tracteur et ils oublient - encore et encore - de le remplir d'essence. Ils ne peuvent rien faire. -

Stupidité : en montrant son front, le Français a dit : "Ils ne l'ont pas ici ; ils ne travaillent pas avec leur tête ; -- ils ne comprennent jamais le contexte de leur travail ; par conséquent : maintenant ceci, maintenant cela".

Non-créativité : dans les difficultés, ils restent impuissants ; au moindre écart de la routine, ils sont frappés, incapables de trouver une issue. -

Inertie (inertie) : ils dormiraient debout, ils sont tellement "paresseux". -

Indifférence : ils ne manifestent pas le moindre intérêt pour leur travail ; le travail, tel que nous, Occidentaux, le comprenons, "ne signifie rien pour eux" (Chr 17 : "Cette question ne signifiait rien pour eux"), -- tant ils sont "démotivés". -

Manque de fiabilité : On ne sait jamais, quand on engage un Africain, si on le reverra le lendemain, tant ils sont inconstants. -

Arrogance : en parlant, ils sont tous des "super ingénieurs", tant ils sont "arrogants" et prétentieux. -

8. L'égoïsme : ils n'ont pas d'esprit d'équipe, chacun ne pense qu'à lui, tellement ils sont égoïstes. -

Exigeants : pour chaque doigt qu'ils bougent, ils doivent être payés.

Incontrôlables : ils ne peuvent pas garder la tête froide une seconde ; les conversations deviennent des disputes en un clin d'œil ; ils ne peuvent pas distinguer un problème des sentiments qu'il suscite chez chacun d'eux ; ils se battent ; ils se sentent insultés ou offensés aussi vite qu'ils le peuvent. -

Telle est l'amère expérience de plus d'un Occidental, lorsqu'il doit faire face, jour après jour, à des "Primitifs" dans des emplois occidentaux. Les points de vue des cultures archaïques sur le travail et le sens de la vie diffèrent à tel point que ceux qui se présentent comme des différentialistes en la matière (kf 2) ont certainement, en grande partie, raison : la différence est parfois énorme. A tel point que l'on n'a plus ou ne peut plus avoir d'yeux pour toutes les profondes similitudes qui existent, malgré tout.

Une explication possible. -

Dans la première année (WDM 108/110), nous avons brièvement mentionné le “principe grossien”, qui affirme que “si économie, alors facteur principal” (cf. *E. Grosse, Die Formen der Familie und die Formen der Wirt(h)schaft*, Freiburg i. Br., 1896). -

Il se peut que, quelque part, l’une ou l’autre forme de vie économique - atavique (c’est-à-dire inscrite dans l’hérédité “profonde”) - détermine encore complètement les indigènes “inertes” (“lents”, c’est-à-dire gouvernés par - à nos yeux modernes - “l’inertie”) décrits dans le livre d’Aster Berkhof.

Si nous voulons “comprendre” les cultures archaïques, nous devons, en plus des facteurs psychologiques et sociologiques, mettre en avant les facteurs économiques “stoicheia”, par exemple. Nous pensons les trouver dans *Marshall Sahlins, Age de pierre, âge d’abondance*, Paris, 1978 (// *Stone Age Economics* (1972)), dont nous allons évoquer, très brièvement, l’une des principales thèses.

De nombreux économistes qualifient l’économie primitive d’“économie de la misère”. Sahlins ne répond pas par une “théorie”, mais par des faits.

Note - Notez que les “faits” sont toujours et nécessairement aussi des interprétations (nous verrons que Sahlins défend une thèse proche du concept de “primitivisme” de Susan Sontag). Cf. cf. 26 et suivants.

2.1. Sahlins prend les “faits” (il s’agit en fait de données), tels qu’ils se produisent dans les ethnies, dont les conditions de vie...

l’inhospitalité du milieu de vie,
la rareté des ressources,
Unir les inefficacités des techniques.

Par exemple, les nomades cueilleurs et chasseurs des déserts d’Australie et d’Afrique du Sud, qui - aux yeux (=interprétation) d’ethno-économistes comme Herskovits (voir son *Melville J. Herskovits, Economic Anthropology*, New York, 1952) - représentent la figure de proue de la “misère primitive”. -

Les monographies consacrées aux Aborigènes de l’Arnhemland (cf. 12, 32) et aux Bushmen du désert du Kalahari sont une représentation numérique des “faits” (par exemple, la durée de la productivité économique a été mesurée). -

Déterminations. -

Loin d’être soumis à une recherche fébrile de nourriture peut-être introuvable tout au long de leur vie, ces “avares” y passent en moyenne cinq heures au maximum, plus souvent entre trois et quatre.

heures par jour dans un travail économiquement productif. Le résultat : des moyens de subsistance suffisants pour vivre décemment. Avec les précisions suivantes :

il est rare que ce travail quotidien soit ininterrompu ; les périodes de repos sont fréquemment réparties
lui ;

Elle n'implique jamais tous les membres du groupe en même temps :

a. les enfants et les jeunes participent très peu ou pas du tout ;

b. Tous les adultes ne s'adonnent pas en même temps à la cueillette, à la chasse ou à la pêche. -

De plus, Sahlins note que ces récentes données chiffrées confirment les observations des voyageurs du XIXe siècle.

Conclusion. -

La thèse primitiviste de Sahlins est la suivante : ces Primitifs - un échantillon de la totalité de ces cultures archaïques - représentent un type d'économie d'abondance. Qu'est-ce qu'un primitiviste entend par le terme "abondance" ? Si le travail est effectué dans un délai court et s'il s'agit d'un travail de type "effort léger" que l'infrastructure d'un moyen de subsistance décent". Voici, en termes platoniciens, "hypothétiques", la définition des êtres. Il en ressort clairement que Sahlins rejette le capitaliste contemporain, "moderne", comme seule norme d'excès. -

2.2. Le mode de production domestique (MPD). -

Sahlins a étendu ses recherches approfondies aux cultures agricoles du Néolithique. Celles-ci sont - dans les limites de la situation actuelle (kf 20 : l'objet) - encore observables aujourd'hui en Afrique, en Mélanésie, au Vietnam, en Amérique du Sud.

Au passage : J. Lizet, Economie ou société ? Quelques thèmes à propos de l'étude d'une communauté d'Amérindiens), in : Tijdschrift van de Vereniging van de Amerikanisten, ix, 1973, 137/175 - une analyse de la culture des Yanomami (Venezuela) - confirme parfaitement ce que Sahlins affirme.

Une analogie frappante. -

Comme nous l'avons vu (cf. 2), l'analogie est à la fois différence et ressemblance.

différence. -- Les nomades primitifs de la forêt ou du désert, brièvement esquissés plus haut, et les agrariens sédentaires du Néolithique, qui, sans renoncer à la cueillette, à la pêche et à la chasse, vivent principalement des produits de leur potager, diffèrent, à première vue, profondément les uns des autres. --

la ressemblance. -- S'appuyant sur tout un ensemble d'échantillons inductifs, Sahlins croit pouvoir résumer comme suit les principaux traits des nouveaux agrariens :

Domination - au sein du “ménage” (d’où le terme “domestique”) - de la division sexuelle du travail :

Prédominance - au sein de la société, qui inclut les familles - des idées “politiques” (au sens du grec ancien : qui ordonnent la société) :

a. Segments de production orientés vers la consommation (c’est-à-dire des unités isolées) ;

b. l’accès indépendant aux moyens de production (les unités séparées travaillent de manière autonome en ce qui concerne l’exploitation de la nature) ;

c. les relations centrifuges entre les unités de production (les ménages séparés souhaitent fonctionner de manière “autosuffisante” (en grec “autarcique” (note : pas “autarcique”)). Les termes “segment”, “autonome” et “centrifuge” signifient, au fond, exactement la même chose, une forme de privatisation primitive. -- Nous allons vous expliquer.

Fait marquant. -- Les principales caractéristiques qui illustrent le système économique des agriculteurs du Néolithique sont la culture du feu (brûler un morceau de forêt ou un champ) et la culture de l’eau, pour améliorer les terres) - définissent également l’ordre social des cultures passées. En d’autres termes, un groupe nomade itinérant - comme une tribu sédentaire - est constitué d’unités de production et de consommation, c’est-à-dire de “foyers” et de “ménages”, - avec deux caractéristiques distinctes :

la division sexuelle du travail prévaut au sein de la famille (= les femmes font des tâches différentes de celles des hommes) ;

Au sein de la famille dans son ensemble, chaque “unité” économique (= famille, foyer) fonctionne comme un segment indépendant. Même si un arrangement d’échange structure le groupe itinérant, celui-ci reste, par essence, divisé en unités économiques indépendantes. -

Conclusion

Les différences entre la première et la deuxième phase économique sont réelles (mode de vie différent), y compris des idées sacrées et des pratiques rituelles différentes).

La structure de base est néanmoins identique.

L’idéal autarcique. -

Les hippies, les radicaux de la Nouvelle Gauche osent parfois s’inspirer de la “vie communautaire” des Primitifs (cf. cf. 30 : communauté idéale). Pourtant, cela nous semble être une erreur.

a.1. autarcie externe. -- Chaque communauté primitive - en ce qui concerne le processus économique (= de la production à la consommation) - s’efforce, dans la mesure où

les conditions parfois dures propres à une situation primitive permettent, à l'exclusion de toute relation avec les communautés voisines, dans la mesure où elles impliqueraient une dépendance. En d'autres termes, ils veulent vivre de manière autonome.

a.2. autarcie externe. -

Au sein d'une telle communauté autonome, on produit le minimum qui satisfait tous les besoins. C'est ainsi que nous le comprenons : le dpw (mode de production domestique) est hostile à la fois à la surproduction et à la sous-production.

Ceci, afin de ne pas avoir besoin des autres. Ce qui signifie, par exemple, que l'établissement de relations de marché est radicalement exclu.

Le marché implique, après tout, que la vente et l'achat, l'un actif et l'autre passif, dépendent l'un de l'autre.

l'autarcie interne. -

Dans le langage de Shalmin, "organisation centrifuge". Chaque famille (ou ménage), c'est-à-dire chaque unité de production, ne surproduit ni ne sous-produit, -- pour ne pas dépendre des autres familles. Traduit en un slogan : "chacun pour soi".

La famille s'est avérée être la forteresse de l'intérêt privé, celle du groupe domestique, -- une forteresse qui, en temps de crise, s'isole du monde extérieur et fait tomber tous les ponts-levis sociaux, -- si elle ne va pas jusqu'à piller les potagers des proches.

Autrement dit, tant que rien de grave ne vient perturber la vie quotidienne de ces gens, ils continuent, en tant qu'unités centrifuges, à respecter les liens de parenté", dit P. Clastres, *Préface*, 17s.

Aspect éthico-politique. -

Éthique-politique" signifie, depuis les Grecs anciens, le fait que toute société humaine développe quelque part des vertus et des défauts ; d'où le grand souci des mêmes penseurs anciens de concevoir quelque part une "polis" (société) idéale-utopique. -

A partir d'une analyse sophistiquée des Mazulu (vallée de Tonga), Sahlins a expliqué la sous-production de certaines familles : elles étaient sûres que la solidarité des ménages plus riches jouait en leur faveur.

Les profiteurs comptent toujours sur les autres, "qui feront le travail". La privatisation empêche, en d'autres termes, l'inertie, le "septième péché mortel".

Conclusion générale. -

Relisez maintenant, avec l'esprit, ce que Sahlins et al. ont remarqué sur les Types de travail primitifs, kf 37. Ce que l'ingénieur toulousain interprète comme une "inertie", par exemple, peut n'être que le résidu atavique, activement présent dans l'inconscient collectif, qui détermine la vie inconsciente de ces natifs. -

Mais -- face à l'éthique moderne du travail -- la contradiction est si grande qu'elle est virtuellement "contradictoire" et produit un dilemme (une déclaration ou bien ou bien).

On comprend mieux pourquoi *Valérie Ott*, cf. 12, l'appelle : *s'adapter ou disparaître*. Dans de telles conditions, un conflit culturel est inévitable. On ne peut pas vivre à la fois de manière archaïque-autarcique et de manière moderne-capitaliste. Vouloir "réconcilier" les deux dans une "synthèse" (la soi-disant multiculturalité harmonieuse) est absurde.

Modèle appliqué 2. -

Nous discutons le conflit "tradition/modernité" que nous illustrons maintenant en deux étapes.

a. -- Le "regard" dans l'éducation laïque française et le multiculturalisme. --

Look" est le mot anglo-saxon désignant l'apparence que l'homme d'aujourd'hui acquiert par la mode. -

A. Bosshard, Blouses grises, voiles blancs, in : *Le Journal de Genève* aborde 24.10.1989,, sous l'angle du "regard", le conflit culturel qui, entre-temps, a également éclaté dans notre petit pays, entre la culture française libérale et aicisée et la culture islamique de droite ("orthodoxe"). Nous laissons d'abord le journaliste s'exprimer, tandis que nous insérons, ici et là, des précisions historiques (que l'article ne contient pas).

-- Jules Ferry (1830/1893)

Il était un homme politique français et plus d'une fois membre du gouvernement. Il s'est rendu célèbre, certes, en tant que défenseur de l'enseignement public, obligatoire, gratuit mais laissez-faire.

Tous les garçons et les filles, quelle que soit leur origine ou leur culture, ont droit à la connaissance. Ferry était appelée école "publique" dans la mesure où elle assurait la coexistence - exprimée, pendant un certain temps, par la blouse grise qui était la même pour tous - des enfants catholiques, protestants, juifs, islamiques et agnostiques.

"Un contenu commun était, en principe, imposé à tous, à savoir la modernité française des Lumières-Rationalité ('les Lumières'). Ce type de culture

avait son “dieu”, à savoir la raison et la connaissance. Elle avait ses “prêtres”, à savoir les enseignants. (...). Sa “foi messianique” était la mission culturelle de la France (dans ses colonies). Son jacobinisme consistait à aplatir les cultures locales au sein de l’Hexagone (*note* : l’Hexagone est la métaphore de la France)”.

Bosshard pourrait avoir raison : écoutez Alain Minc, *La machine égalitaire*, Paris, 1987, 29 :

“ L’égalité en français signifie uniformité, réglementation et normes (cf. 14 : Feyerabend). L’égalité au sens américain signifie la différence, le flou des règles et du marché. -

Bien entendu, il n’existe pas de modèle unique de similarité qui soit, en soi, le meilleur : tout au plus, il est plus ou moins adapté aux circonstances et au contexte (...).

L’école française est le modèle par excellence de la “démocratie” française : “égalitaire”, “unitaire”, “tutélaire”. Cela est radicalement contradictoire avec les positions individualistes et pluralistes des États-Unis et de l’Angleterre”. -

Minc le répète, o.c., 188 : l’intégration, c’est-à-dire l’inclusion d’éléments non français (par exemple les cultures étrangères), dans la culture française diffère de l’intégration “à l’américaine”. O.c., 112 :

“Écraser les différences, fabriquer quelque chose de ‘français’ sur le même modèle - hier pour faire un soldat, aujourd’hui un érudit ou un contribuable - ce sont des habitudes qui pèsent lourd et sont difficiles à combattre”.

On le voit : Minc parle en termes très similaires. “L’égalité en français” définit encore aujourd’hui la politique d’émigration. Il s’exprime par “Tous unis, tous pareils”. C’est devenu notre spécialité. L’assimilation (kf est atteint par l’identification au modèle national, où l’école agit comme un creuset et où les différences culturelles sont éradiquées”. (O.c.,187). O.c.,189 parle de “système identitaire”, “système identitaire”) O.c.,29 parle aussi de “syncrétisme Français” (fusion).

A la page 28, Minc Jules Ferry accuse aussi explicitement le rôle assimilateur de l’école française. -

Conclusion :

Les “ identités “ propres des autres cultures ne sont pas perçues comme un enrichissement pour les Français, mais comme autant de freins à l’assimilation.

Note -- Le siècle des Lumières - dans les pays anglo-saxons “Enlightenment”, en Allemagne “Aufklärung”, en France “Lumières” - est le dominant aux Etats-Unis. C’est aussi celui qui domine en France. Mais la mentalité des “esprits éclairés” américains - visible dans le traitement de tout ce qui est “différent” - est différente de la “modernité” française - nous le voyons maintenant clairement - montre des variantes.

En France, surtout, l’élément révolutionnaire et l’assimilationnisme s’expriment : la “raison”, autrefois vénérée comme une “déesse”, est la même chez tous les hommes. Des variantes comme l’islamique ou le basque sont interdites comme “la barbarie des siècles passés” (l’abbé Grégoire, l’adversaire des langues régionales par exemple, au nom de “la Raison universelle”, où “universel” doit être compris comme uniforme, et non comme analogue). Ce qui est un langage assimilationniste.

-- Bosshard

Il voit émerger deux contradictions majeures qui menacent l’assimilationnisme français des Lumières. -

2.1. L’école française avait pour credo - grosso modo - la “figure” (premier plan), qui était le rationalisme, sur son “fond”, qui était les religions judéo-chrétiennes. -

Eh bien, l’obligation unique et uniforme pour tous les peuples de - sur le fond judéo-chrétien (qui constitue le “passé” vaincu). -

La rationalité moderne comme valeur suprême est, entre autres, divisée en une multitude de cultures à l’Unesco, système multiculturel par excellence. Et ce, de manière à ce que, à ce niveau planétaire, les cultures non juives et non chrétiennes, ainsi que les cultures non éclairées ne soient plus traitées comme inférieures (“la barbarie des siècles passés”) mais comme égales. -

2.2. La deuxième contradiction se trouve dans les grands systèmes économiques - en premier lieu, l’euromarché -- surtout après le 01.01.1993, -- et l’émigration massive, qui va en partie de pair avec lui. Ils renforcent indirectement (KF 38 : si économie, alors facteur principal (Grosse)) la multiculture.

Les jeunes. -- Si vous demandez à n’importe qui parmi nos jeunes, comme le dit toujours Bosshard, il trouvera ridicule que, d’en haut, on interdise à ses camarades de s’habiller à l’école (KF 44 : look) comme ils l’entendent.

Les jeunes considèrent le look comme l’expression de liens affectifs et d’affinités. En particulier, le besoin de souligner son identité par l’habillement est toujours ressenti par les jeunes.

n'a jamais été aussi forte ; le respect des différences n'a jamais été aussi "évident".

Conséquence : dans de tels cas, la pression exercée d'en haut - au nom ou non de "principes sacrés" - semble aux jeunes quelque chose de typique des générations plus âgées. "Refuser le voile à ces jeunes Maghrébins (ou Turcs), voilà le scandale, voilà l'anachronisme". C'est par ces mots que Bosshard conclut son article.

Note : Le terme "Mag(h)rebine (filles)" vient du terme Maghreb (arabe : al-Maghrib, le soleil couchant), qui désigne les pays situés entre l'océan Atlantique, la Méditerranée occidentale et le Sahara, à savoir le Maroc, l'Algérie et la Tunisie (pays de l'Atlas).

b. - Laïcité française et intégration des "intégrismes"

: - D'abord quelques termes.

a. l'intégrisme. -

Ce terme désigne l'attitude à l'égard de la vie et de la doctrine qui vise à préserver un système traditionnel - de préférence un système religieux - intact (en latin, "integer", sans tache). Il s'agit d'une forme de conservatisme ou de conservatisme. C'est ainsi que sont décrits les "intégristes" catholiques.

b. le fondamentalisme

(Fondamentalisme). -- Il s'agit de l'attitude ou de la doctrine qui vise à préserver les fondements d'un système. Des choses telles que la recherche fondamentale ou la crise fondamentale ne sont donc pas tolérées. -

On peut voir que l'Intégriste est aussi un Fondamentaliste : ne pas toucher au ('saint').

des fondations ! -- On voit le problème : un système Intégriste ou Fondamentaliste qui veut se maintenir intact - dans un système multiculturel, risque de se retrouver en contradiction avec le système multiculturel.

Alain Rollat, La France laïque est en émoi, in : Journal de Genève 24. 10.1689, nous guidera dans l'analyse. -

Tout d'abord, le proposant note que la religion islamique est la deuxième en France, compte tenu du nombre important de pratiquants. -

Le dilemme. -

La récente polémique autour du port du "chador" (voile sacré) par les jeunes filles islamiques, puisque le livre saint, le Coran, le rend obligatoire, crée un dilemme : soit la laïcité, c'est-à-dire la neutralité vis-à-vis de la religion, voire de la vision du monde, fondée sur la séparation de l'État et de la religion ou de la vision du monde, soit la tolérance.

Les raisons. -

Rollat en voit deux.

a. Le dilemme est devenu aigu : il a suffi que deux jeunes filles d'origine islamique, au collège de Creil, où elles avaient d'abord accepté de ne plus porter de tchador en classe, changent soudain d'avis sur ordre de leur père.

b. Le dilemme conscient est devenu encore plus aigu : il a suffi que quelques centaines de fondamentalistes islamiques - pourtant désapprouvés par la majorité des associations islamiques - manifestent un dimanche récent à Paris "au nom du droit de porter le voile". La France, en tant que république laïque, est immédiatement confrontée à une contradiction multiculturelle.

Les divisions entre les politiciens. -

Même les socialistes ne sont pas d'accord entre eux. Avec les autres partis, ils sont partagés :

a. la protection des droits des enfants, la neutralité en matière de religion, le caractère public (cf. 42) de l'école, l'exclusion de tous les "fanatiques" de son domaine,

b. La tolérance comme idéal, le droit d'être différent,

c. la "xénophobie" (xénophobie ; pensez aux partis d'extrême droite comme celui de Le Pen), qui est alimentée par cela, le mécontentement de la communauté islamique.

Les loges maçonniques. -

Le dilemme s'est accentué : la principale branche de la franc-maçonnerie française, le Grand Orient (le Conseil suprême du rite français de ce type de "société secrète", appelé "loges"), a été - depuis le rôle historique des loges dans la révolution de 1789 - un facteur décisif dans la lutte pour la laïcité, la séparation de l'État et de la religion. Eh bien, à l'initiative du Grand Orient, les femmes sont intervenues.

a. Mme Danièle Mitterrand a provoqué cette nouvelle tournure du débat. L'épouse de François Mitterrand, le président (et socialiste), a invité les défenseurs de la laïcité à accueillir toutes les expressions religieuses.

b. Les personnalités du Grand Orient de France ont été immédiatement assaillies par des protestations qui, pour la plupart, émanaient des femmes.

(i) sont des maçons actifs et

(ii) de plus, particulièrement nombreux parmi les enseignants : ils ont exigé une rectification immédiate ! -- Au cours d'un "banquet républicain", à Créteil, Val-de-Marne, la rectification demandée a eu lieu. La porte-parole de

L'“obéissance” (section), qui compte près de quatre cent mille membres en France, a déplacé la discussion sur le terrain de la libération des femmes.

(i) On peut entendre tous les jours, devant la télévision française, des politiciens de toutes les couleurs, y compris des non-socialistes, argumenter ainsi : nous sommes une république laïcisée, avec son enseignement "public" ; qui, dans le cadre de l'enseignement, par exemple, porte un insigne religieux, commet une forme de liberté attentatoire à la liberté de ses condisciples, car il impose, de cette manière indirecte, son opinion à ses condisciples.

(ii) Les maçonneries ajoutent cependant un argument typiquement féministe : celui qui porte le chador dans un contexte éducatif, porte le symbole de l'éducation. L'aliénation (littéralement : le vol, c'est-à-dire le fait de s'approprier ce qui appartient à quelqu'un d'autre), que l'on peut traduire par “outrage”, est perpétrée par le pouvoir clérical des intégristes islamiques. -- Nous spécifions maintenant l'argument.

L'argument féministe. -

Cela se divise en deux parties, méthodiquement divisibles.

(A). -- *Les trois grandes religions monothéistes “supérieures”.* -

Le problème global est le suivant : le port du voile de l'Islam est de nature très similaire, si on le compare au port de la kippa ou de la croix ; en d'autres termes, une approche globale est ici nécessaire.

(B). - *Le sous-problème.* -

(1)a. *L'islam.*

Derrière le port du voile - qui ne voit pas ça ? - est l'aliasing des femmes. Une fois que l'on cède sur le voile, pour les étudiantes

l'éducation physique,
la leçon de sciences naturelles,
l'éducation sexuelle -

Les trois points mentionnés sont, selon la volonté des autorités spirituelles, réservés aux hommes. Les trois points mentionnés sont, selon le souhait des autorités spirituelles, réservés aux hommes. -

(1)b. *En Algérie, en Égypte*

Là-bas, par exemple, les femmes islamiques combattent le port du voile dans le cadre de leur émancipation.

Note : - Madbouli, le célèbre éditeur de littérature du Caire, qui n'est pas toléré dans un contexte islamique, a publié, outre des traductions de Sartre, Camus, Beckett, Ionesco, les livres de la féministe égyptienne Nawal el-Sadawi, qui dénonce la clitoridectomie (= excision du pénis) des femmes islamiques. Résultat : Le Madbouli a été boycotté dans tout le monde islamique.

(Cfr. L. Deonna, *Les écritures du Caire*, in : *Journal de Genève* 04.11.1989). En d'autres termes, les maçonnes français savent de quoi ils parlent.

(1)c. La question des maçons français

On y lit : “Au nom d'un certain différentialisme (cf. 2;37), devrions-nous, dans notre France, autoriser légalement l'excision du col de l'utérus ? Devrions-nous, pour les mêmes raisons, interdire par la loi la pilule abortive ? Devrions-nous, sur la base d'hypothèses différentialistes, refuser aux femmes le droit de décider selon leur conscience personnelle ?

Note : Celui que nous mentionnons maintenant n'est pas une autorité pure, mais - vu dans ce contexte - il est d'importance. L'islamiste convaincu qu'est le colonel Kadhafi, dirigeant de la Libye, a déclaré très récemment, devant le Congrès général du peuple (parlement de la Libye), à propos des intégristes libyens : “Ces nouveaux hérétiques sont plus dangereux que le cancer ou le sida”.

Deuxièmement, il est confronté à des problèmes armés : un groupe de fondamentalistes armés s'est retranché au sud de Benghazi (O. Libye) et menace de tirer sur quiconque s'approche. Notons que la Libye, par exemple en février 1987, a cru devoir réprimer par la force les soulèvements intégristes. -

Conclusion :

Ce que disent les francs-maçons est basé sur des informations solides.

Le judaïsme. -

Nous venons de l'entendre mentionner pour le port de l'insigne de l'excellence, peut-être la kippa (la calotte). -

Les maçonneries françaises affirment que ce que les intégrationnistes islamistes imposent aux jeunes femmes, par exemple, peut être interprété comme étant de même nature que l'interdiction imposée en Israël à une jeune fille juive de Falach qui était extrêmement douée au tennis, car si “le Rabun” lui interdisait de porter des shorts et de concourir le sabbat (samedi), elle ne pourrait jamais réaliser son énorme talent. -

Le catholicisme. -

Les francs-maçons raisonnent ainsi : “Où se trouve la liberté et l'égalité des femmes et des hommes, c'est-à-dire la modernité, quand on sait que les pressions exercées par le Vatican ont eu pour conséquence la persistance, dans toute l'Amérique latine, de systèmes politiques hostiles au droit à l'avortement, à la contraception et au divorce ?

Conclusion : --

Les héritiers spirituels des femmes révolutionnaires

de 1789 ont tiré la sonnette d'alarme contre ce qu'ils appelaient "la Bastille intégriste" (*note* : la Bastille était autrefois la prison d'État de Paris ; elle est devenue au fil du temps le symbole de l'arbitraire des dirigeants français de l'Ancien Régime (= Absolutisme), entre autres parce qu'on pouvait y être enfermé au moyen d'une simple "lettre de cachet" ; cela a incité les manifestants à prendre d'assaut la Bastille et à la prendre le 14 juillet 1789).

Le principe de base est la séparation de l'État et des églises ou des religions.

De cette interprétation :

ils dénoncent la domination du clergé islamique et

ils soulignent le fait que

a. bien que le droit à la différence soit un rempart contre le totalitarisme,

b. le droit à l'égalité des droits coupe néanmoins ce qu'ils appellent "la libéralisation de la France".

Note - On sait que l'une des tragédies du Liban est qu'il est pratiquement devenu un État vassal de la Syrie et qu'il est "gouverné" par de nombreux autres pays puissants. La "libanisation" ne signifie donc rien d'autre que l'"aliénation", le fait que ce qui est la propriété de la France est en fait et perfidement volé par les systèmes intégristes.

Une question simple. -

La question que l'on peut - en toute légitimité et raison - poser à ces raisonneurs féministes (et analogues) est la suivante.

(1).-- E.W. Beth, *De wijsbegeerte der wiskunde (Van Parmenides tot Bolzano)*, Antw./ Nijmegen, 1944, 19, écrit : Zénon d'Élée (+ -500/...), disciple du fondateur prééminent du rationalisme occidental (Parménide), est connu pour ses soi-disant "paradoxes".

D'après Clémence Ramnoux, *Parménide et ses successeurs immédiats*, Ed. du Rocher, 1979, 158ss. (Techniques de formalisation), cette forme d'argumentation se résume à ceci :

a. Son professeur, Parménide, prétend quelque chose ;

b. Les adversaires de Parménide réfutent cette affirmation (antilogia) ; **c.**

Zénon réfute ces réfuteurs (antilogia).

Ramnoux, spécialiste de l'éléatisme, résume : Zénon est " dialecticien ", c'est-à-dire qu'il formule l'antilogie de l'antilogie.

(2).-- Beth cite la description qu'Aristote fait de la pensée zenonique : Certes, mon professeur n'apporte pas de preuves absolues de ce qu'il avance, mais seulement des arguments, qui rendent son affirmation probable dans une certaine mesure.

(ce que l'on appelle en langage aristotélicien une preuve "dialectique") ;

Mais vous aussi - les réfutations - n'apportez pas de preuve absolue de votre affirmation, mais seulement des arguments, qui - même votre opinion contraire - la rendent probable dans une certaine mesure.

En bref :

Vous (mon professeur) ne fournissez pas non plus la preuve apodictique (c'est-à-dire, en langage aristotélicien, une preuve "absolument concluante").

Note -- Le fait que les fondements du rationalisme moderne des Lumières sont fatalement affectés par un raisonnement analogue est expliqué en détail par un élève du célèbre épistémologue *Karl Popper* (1902/ 1994), connu entre autres pour sa *Logik der Forschung* (1934), à savoir *W.W. Bartley, Flucht ins Engagement (Versuch einer Theorie des offenen Geistes)*, Munich, Szczesny Verlag, 1962 (// *The Retreat to Commitment*).

Bartley, un rationaliste moderne radical, admet : "Ni le rationaliste cartésien (intellectualiste) (cf. kf 24), ni le rationaliste lockien "empiriste" (cf. kf 24) ne peuvent être considérés comme des rationalistes.

(**Note** : J. Locke (1632/1704 ; connu pour son *Essai sur l'entendement humain* (1692) ; Locke est le pendant anglo-saxon du français Descartes.

(*René Descartes* (1596/1650 ; *Discours de la méthode, Dioptrique, Météores, Géométrie* (1637), -- habituellement seule la première partie du titre est mentionnée)) fournissent la preuve absolue, apodictique, des prémisses dont ils partent.

La critique meurtrière de théologiens principalement protestants tels que Karl Barth, Emil Brunner, Reinhold Niebuhr, Paul Tillich et d'autres, collectivement appelés néo-protestants, raisonne comme suit : Vous - un rationaliste moderne - ainsi que moi - un croyant de la Bible - fournissez la preuve absolue de vos présupposés. -

Conclusion. -

On reproche régulièrement à Platon d'Athènes son éléatisme, qui est clairement élaboré dans sa méthode de la double hypothèse (cf. 4;20;36). Mais là encore, pour la énième fois, cette méthode (qui n'est pas une mode, -- et certainement pas une "idéologie") nous donne les bases pour remettre en cause le rejet "absolu" du port du tchador par les jeunes filles islamiques par les Magonesses françaises : l'islamique peut dire, comme le fait Zénon, ni vous ni moi, vous aussi vous ne fournissez pas à vos prémisses laïques (platoniciennes : hypothèses, pas preuves) une preuve stricte, absolue, mais seulement les rendre probables.

Donc la “simple question” est :

“Comment savez-vous, avec une certitude totale et absolue, que vous et vous seul (exclusivisme) avez entièrement raison ?”.

C’est plus qu’un brevet : les dames Maçonnes “ ne savent pas non plus “. Pourquoi pas ? Parce qu’ils ne remettent même pas en question leurs fondements (platoniques : hypothèses) en tant que fondements, mais continuent à raisonner sur la base de ce qu’ils “ sentent “ être certain, c’est-à-dire leurs axiomes. Ce que, dans le langage platonicien, on appelle la pensée “ synthétique “ (moderne : axiomatique déductive), où il faut raisonner de manière analytique (réductive).

Déramatisation islamique. -

L’islam, d’ailleurs, n’est pas un bloc indivisible d’affirmations.

Dans les preuves. -- Paris, 23.10.1989 (Reuter). Le cheikh Tedjani Haddam, recteur de la mosquée de Paris, est intervenu dans la controverse concernant le voile islamique et l’école laïque. Il a appelé à la dédramatisation et au dialogue. -

Dans une interview accordée au Monde, le Cheikh Haddam a rappelé que le port du voile n'est pas une "obligation" pour les Femmes musulmanes, mais une "recommandation",

La laïcité peut être comprise comme la garantie pour chacun, sans distinction, du droit à l’opinion personnelle ainsi que du droit à la libre expression de son opinion, à l’abri de toute pression”. -

Note -- On le voit : le rationalisme français moderne n’a pas le monopole de l’interprétation des “droits de l’homme”. Les esprits non éclairés possèdent également une “rationalité”, même s’il ne s’agit pas de la rationalité des Lumières, mais d’une rationalité “traditionnelle”.

Ensuite, n’avons-nous pas vu, cf. 13, que le magazine *Autrement*, parlant de ce qui est très nettement “traditionnel”, désignait les indigènes d’Australie par “Les Aborigènes : un peuple d’ intellectuels” ?

Kf 14 nous a fait découvrir le point de vue de Feyerabend : la “raison” dans sa scientificité éclairée-rationnelle risque d’être plutôt appauvrissante, car, dans son exclusivisme, elle promeut une uniformité monotone (assimilationnisme) sur toute la planète.

Voir aussi kf 18, et surtout kf 21 : pour comprendre une culture traditionnelle de manière réaliste, ai-je les présupposés nécessaires et surtout suffisants en tant que penseur non traditionnel ?

En particulier, le kf 21 nous a appris la séquence “prémoderne (traditionnel)/ moderne/ postmoderne”, où “postmoderne” signifie inclusif, -- également en termes de “rationalité”.

Dédramatisation laïque. -

Non seulement les Intégrismes, mais aussi les Laïcs peuvent être aplatis. -

Eugene Spüller : Du laïcisme exclusif au laïcisme inclusif. -

Bibl. échantillon : *Al. Rollat, La République est-elle trop bonne fille ?*, dans : Journal de Genève 07.11.1989.

Fait. -

Pour prouver qu'en fait, face à la laïcité exclusive et dure comme le roc, il n'y a que des arguments "dialectiques" (=probabilité), voici ce qui est vrai. -

Michel Rocard, Premier ministre socialiste, a pris la défense de Lionel Jospin, ministre socialiste de l'Éducation nationale, qui, dans son propre camp, est accusé d'avoir "capitulé" devant les Intégristes musulmans.

L. Jospin avait, après tout, refusé d'exclure les enfants voilés de l'enseignement "public". -

2.1 L'argumentation. -

M. Rocard réfute l'argument des "extrémistes de la laïcité", qui "interprètent" le voile en question comme une expression de fanatisme et de prosélytisme, -- tous deux contraires aux maximes de l'école "républicaine". -

"La laïcité - a déclaré M. Rocard - est l'une des valeurs de mon gouvernement. Le refus de l'exclusion est l'un des principes de ce gouvernement.

Serions-nous condamnés à n'avoir d'autre solution que de "sacrifier nos valeurs ou renoncer à nos principes" ? La difficulté réside là et pas ailleurs ;

2.2.-- L'argumentation de base. -

Quelle est la théorie de base des socialistes laïcs comme Rocard et Jospin ? "Toi. Rocard / Jospin refusent de prendre position", se plaint-on dans le camp socialiste.

"Pas du tout ! Mais je refuse "le choix réducteur" (le choix simpliste). Une telle position conduirait, en réalité, à interpréter la laïcité et le refus des exclusions comme des données radicalement opposées. -

Je choisis de créer les conditions dans lesquelles la laïcité et le refus de l'exclusion vont de pair. (...)" C'est ce qu'a déclaré le Premier ministre français. -

2.3.- Eugène Spüller : Une nouvelle tolérance.

(a) Sous la Troisième République, un courant contre-révolutionnaire, quelque peu couvert par la hiérarchie de l'Église catholique de l'époque, est actif, cherchant à défaire la Révolution française de 1789. -- J. Ferry, prenant ce fait comme prémisse, a appelé, en

1881, appelle à la “combativité anticléricale”. C’est dans ce contexte qu’il a, entre autres, laïcisé l’éducation.

La position de Rocard/ Jospin est inspirée - non pas par un Ferry mais par Eugène Spüller, un successeur de Ferry. Spüller est ministre de l’éducation et du culte en 1894. Le gouvernement, dont il était membre, voulait à l’époque rassembler la gauche et le centre. C’est en tenant compte de ce fait que Spüller s’est porté candidat à la Laïcité, “un esprit nouveau” (une nouvelle mentalité). Spüller a déclaré : “Un véritable esprit de tolérance “éclairé”, “humain”, supérieur, -- une tolérance qui met en avant non seulement la liberté de pensée, mais aussi l’amour du cœur”.

-- Une supposition. -

Apparemment, Rocard et Jospin comptent sur le fait que les musulmans, par exemple, sous l’influence du processus d’émancipation, qui est normalement à l’œuvre dans l’environnement éducatif laïcisé, se débarrasseront eux-mêmes, à terme, de leur intégrisme. -

D’autre part, comme le souligne Rollat, il y a, d’une part, un fort courant idéologique de laïcité dure et donc exclusivement moderne et, d’autre part, un corps d’enseignants dont certains - on a vu kf 47 (quatre cent mille + le reste) - croient très sûrs d’eux qu’ils remplissent une “mission civilisatrice” (A. Rollat), une mission culturelle, dirigée contre tous les fanatismes, grâce aux leçons de “morale laïque” et d’“instruction civique”, -- atténuée par la volonté de ne pas toucher à la liberté de conscience de chaque enfant, y compris l’Intégriste.

Conclusion :

a. Ce “Kulturkampf” (combat culturel), en France, l’une des nombreuses expressions de la dualité “traditions/lumières”, “prémodernité/ modernité”, est en plein développement et - comme toute véritable “crise” - est encore indécis. En ce sens, la politique culturelle de Rocard / Jospin est un pari. -

b. Dans le prolongement de kf. 51, on peut à juste titre affirmer que les francs-maçons ont un point de vue moderne et les socialistes comme Rocard/Jospin un point de vue post-moderne.

Sur la base de faits et de discours historiques très éphémères, nous mesurons ce que les philosophes modernes - encore aujourd’hui - ont élaboré pour nous dans notre vie quotidienne.

Les penseurs de la modernité ont fait plus que simplement “interpréter” intellectuellement le monde, ils l’ont changé.

Un septième échantillon : un milliard deux cent millions de Chinois.

Un petit échantillon. La culturologie n'est pas un sujet facile. Ce qui précède l'a déjà clairement montré.

C'est-à-dire si l'on s'engage dans l'analyse culturelle dans un esprit platonicien, en prêtant attention aux faits et à leurs "hypothèses".

Jusqu'à présent, l'accent a plutôt été mis sur les civilisations primitives (et leurs pré-supposés ou "éléments"), à l'exception des dernières pages, dans lesquelles l'une des trois grandes religions monothéistes de l'Occident apparaît comme un modèle applicatif de la "Tradition" en conflit avec la "Modernité".

Tournons-nous maintenant vers la Chine, qui a fait la une de nos journaux avec le massacre de la place Tiananmen dans la nuit du 3 au 4 juin 1989, la "répression" qui a suivi et le "retour" à des politiques plus dures contre la "libéralisation" politique.

Pendant sept semaines, en Union soviétique, des étudiants réclamant une participation politique et pensant à la perestroïka (restructuration) et à la glasnost (transparence) de Michael Gorbatchev ont dominé "la plus grande place du monde". C'est ce qu'on appelle, en termes analytiques, la "figure" ou le premier plan.

Le contexte peut être résumé comme suit : Deng Xiaoping a introduit la libéralisation économique à la fin de 1978, comme tant de pays socialistes fatigués de la stagnation de l'économie dirigée. Le texte qui suit met en avant ces réformes. Il examine les répercussions culturelles.

La méthode. -

Dans la rhétorique 117/119 (L'idylle romantique), un extrait de *St.W. Mosher, Journey to the Forbidden China*, New York/Londres, 1985, 42 et suivants, nous avons rencontré une description détachée.

L'auteur regarde, de loin, un village chinois. -- Mais on peut aussi faire connaissance de manière herméneutique.

Dans *De filosofie van de levensloop*, 05/06 (Herméneutique de la vie (W. Dilthey)), nous avons appris qu'à la suite de Schleiermacher et de von Savigny, Dilthey comprenait la "science spirituelle" comme une tentative de "Verstehen" (=compréhension) de l'"Erlebnis" (expérience) de son prochain - à travers son "Ausdruck" (comportement extérieur). Essayer de comprendre la vie intérieure de son prochain par des signes, par la sympathie - voilà la méthode globale. -

En termes platoniciens : moi, en tant que pourvoyeur de ma vie d'âme, j'essaie de comprendre les phénomènes ('ta fainomena') que mes semblables présentent, à partir d'"hypothèses" (c'est-à-dire d'éléments, 'stoicheia', en tant que présuppositions) situées dans leur vie d'âme, selon une similitude minimale et essentielle ('l'axiome de similitude') entre ma vie d'âme et celle de mes semblables.

Et ce, non seulement au moyen d'un "regard" distant et impassible (le regard détaché), mais au moyen - voir FLL 49 - d'une coexistence intime (dialogue), de préférence jusqu'au degré de l'amitié (comme l'explique Platon, par exemple dans la Septième Lettre). -

Le texte qui suit s'appuie largement sur ce rapprochement ("rencontre").

Echantillon Bibl.: Daniel Glinz, *New Look : les habitudes nouvelles du tourisme chinois*,

En : *Journal de Genève* 13.02.1987. -

Nous suivons le texte, si possible, à la lettre. Note : comme Platon l'a souligné, un échantillon - ce qu'il appelle "phénomène" - est, inductivement parlant (cf. 3,-- 18, 30), extrêmement faible, étant donné le grand nombre d'habitants de la Chine, mais c'est néanmoins - pour parler ontologiquement - "quelque chose".

Introduction. -

La Chine est en train de se moderniser. Il adapte donc son accueil des "diables étrangers" aux idées (pour ce pays, révolutionnaires) sur le tourisme de masse (...).

Parmi les nombreuses conséquences collatérales de la libéralisation post-maoïste de l'économie chinoise (depuis fin 1978), un vieux vice "capitaliste" est en train "d'infecter" les esprits, à savoir le désir, le désir ardent de s'enrichir rapidement et sans aucun effort (...).

A.I. -- données.

1.1. Les nouveaux établissements pour les touristes. -

En cinq ans, le prix des chambres d'hôtel a été multiplié par cinq. Pourquoi ? Le directeur d'un tel établissement à Beijing (Pékin) nous donne une "preuve logique brillante" : "Nous allons rénover l'hôtel. Eh bien, nous avons besoin d'argent pour le faire. Nous allons donc augmenter le prix des chambres". En quoi consiste réellement cette "rénovation" ?

Souvent, il s'agit simplement d'installer un téléviseur de fabrication japonaise - par snobisme, bien sûr - ou de meubler un bar - avec des décorations que nous accrochons à notre arbre de Noël.

Elle est suivie de l'"inauguration". Cela provoque, à plusieurs reprises, son nettoyage complet final. -

le service. --

Le “service” est tout à fait réalisable pendant le premier mois, mais une fois ce mois passé, lorsque la curiosité du personnel à l’égard de son nouvel environnement de travail s’est émoussée, il retombe dans le décor aigre-doux de l’industrie hôtelière chinoise.

Par exemple, au repas du matin, vous demandez une deuxième tasse de café ou trois cuillères de confiture (sur le fond du sac pour huit personnes) : c’est comme si vous aviez demandé l’impossible. -

Par exemple, ne poussez pas votre “audace” jusqu’à demander du thé : “Le thé a été supprimé”. Au “bar”, ce que le client demande n’est jamais disponible. Cependant, le personnel de service trouvera toujours l’un ou l’autre prétexte “ingénieux” pour “justifier” l’absence de boissons ou la lenteur à les servir : “Le cadenas du réfrigérateur ne fonctionne plus” (ce qui n’a aucune importance, puisque le réfrigérateur est de toute façon toujours vide).

Le lendemain, il est écrit : “Le caissier responsable vient de partir, portant la clé du tiroir. Trois semaines plus tard, le client, qui vient à nouveau frapper à la porte pour prendre un verre, est légèrement surpris de constater que le même caissier est toujours en train de partir, -- avec la même clé dans sa poche.

1.2. Examinons certains de ces “arguments”.

a. “En fait, les étrangers n’apprécient pas le thé chinois”. La preuve : ces “étrangers” y ajoutent du sucre. Conclusion : pour répondre à ce goût, “les Chinois” ont rendu le café obligatoire. (...).

b. Un bar, comme je l’ai dit, est quelque chose de récent en Chine. -- mais ce bar est aussi là “pour répondre aux goûts des étrangers”. Surtout s’ils ne veulent pas se coucher à 9 heures du soir comme les Chinois. Le fait que des boissons soient disponibles ou non dans un tel “bar” est tout à fait secondaire. Ce qui compte, c’est que cette “barre” - en tant que symbole du modernisme - soit mentionnée dans les prospectus.

2. Les grands hôtels de luxe. -

Paradoxalement, c’est précisément la mauvaise réputation de l’hôtellerie chinoise moyenne qui a conduit à l’établissement des “grands hôtels de luxe”.

Ceux-ci sont financés par du “capital mixte” et gérés par des chaînes hôtelières internationales. Ce sont des bases pour les touristes fortunés, où l’on commande la chambre directement à l’étranger. Le confort est indéniable.

Pourtant, ces “cages dorées” ont perdu les caractéristiques chinoises pour tomber dans “les défauts de l’Occident matérialiste”. Par exemple, le Golden Flower, à Xian, le plus bel hôtel de toute la Chine.

À sa grande surprise, le client constate qu’il n’y a même pas de thermos disponible dans les chambres. Lorsqu’il décroche le téléphone pour en obtenir un, la réponse est : “Nous pouvons toujours vous fournir du thé noir”. -- “Non : je voudrais le thermos avec quelques feuilles de thé vert.

Vous pouvez trouver cela partout en Chine dans tous les hôtels”. Une voix du “service” avec un léger dédain : “Ah oui, ils n’ont ça que dans les hôtels pour les autochtones”.

Le lendemain, le même client déçu découvre que son appareil photo a été volé dans sa chambre. La réception de l’hôtel ne veut rien entendre de tout cela ! Il transmet également la plainte d’un département à un autre. Le résultat est que le client a la nostalgie des “hôtels pour indigènes”.

A II. -- Les “éléments” à l’œuvre (explication).

Comment rendre compréhensibles de telles formes de comportement et d’états ?

L’attitude désinvolte du personnel hôtelier chinois s’explique en partie par un sentiment de satiété face à une masse toujours plus importante de touristes.

Un autre facteur est le fait que, dans le contexte d’une économie planifiée qui fonctionne mal (*note* : l’économie, dans les pays socialistes, est dirigée d’en haut par une bande de bureaucrates), l’hôtel n’est pas une entreprise rentable. -

3. Le troisième “élément” qui fonctionne est le fait que, pour certains Chinois, “servir un autre être humain” est perçu comme quelque chose d’humiliant, qui remonte à une époque “féodale”.

Plus que ça, “Servir ces riches diables étrangers” est juste honteux. À Shanghai, un hôtelier a confié que. -

Note : une explication. -- H. Dubois, S.J., *La morale chez les Malgaches*, in : *Settimana Internazionale di Etnologia Religiosa*, IVa Sessione Milano, 17/25 Sett. 1925), Paris, 1926, 171/185, dit que les indigènes de Madagascar (Hova (Asiatiques) et Négroïdes)) considèrent comme hostile tout ce qui constitue une infraction à la société, dans la mesure où elle est réglée par les ancêtres (= la tradition) ; par conséquent : envers les personnes qui commettent une telle infraction (les étrangers, par exemple), “tout est considéré comme permis”.

Ce fait explique également le comportement des Chinois, qui, comme nous le verrons un peu plus loin, est très largement dominé par le “manisme” (culte des ancêtres). -

Quatrième élément : certains Chinois se sentent floués par les maoïstes. Révolution, qui leur promettait autrefois “une nouvelle société”.

“La “Libération”, en 1949, n’a-t-elle pas réglé une fois pour toutes la notion de “seigneur/serviteur” (*note* : allusion à la dialectique du “seigneur et du serviteur” chez Hegel et Marx) ?”.

“Les “classes” n’ont-elles pas été balayées par la Révolution culturelle (1966/1976) ?” “Depuis fin 1978, Deng Xiaoping n’a-t-il pas - pour faire repartir l’économie socialiste - donné le feu vert à l’initiative individuelle ?”.

Nous serions archaïques si nous manquions l’occasion d’“exploiter” les touristes, avant qu’une telle chose ne se reproduise. C’est ainsi que parlent certains Chinois. (*Note* : l’article a été écrit en février 1987). -

Un cinquième élément qui fonctionne. Cette année - 1986/1987 - le nombre de touristes japonais en Chine a diminué : ils sont fatigués de payer plus de yens pour leur voyage en Chine, avec le service pathétique qui y est attaché, que pour un circuit en Europe. -

Ce que j’écris maintenant peut sembler paradoxal, mais c’est vrai. Certains étrangers raisonnent comme suit : “Nos grands-pères n’ont pas hésité à piller les Chinois au début du XXe siècle.

Après tout, nous ne faisons rien d’autre que de payer l’une des nombreuses dettes que nous a léguées le passé. Il n’est donc guère surprenant que ceux qui veulent dépenser leurs économies en Chine soient traités comme des parias naïfs.

B.-- L’affaire Wang. -

Nous relisons maintenant Rhétorique 108.1 (Caractéristique) et RH 109vv. (Portrait). L’auteur a passé des semaines à apprendre à connaître un Chinois de près et le “dépeint” comme un “type” plus général.

Introduction. -- Il y a dix ans, les Chinois, qui faisaient à la fois office de guides et d’interprètes, “pour accueillir les amis étrangers”, portaient tous les mêmes vêtements bleus. Ils parlaient tous la même langue de manière totalement uniforme (cf. 14, 43, 51).

Désormais, les visiteurs étrangers sont réduits à des “touristes ordinaires” et les guides redeviennent eux-mêmes. (...).

(I).-- La vue (“comportement”).

Suite à mon dernier voyage, j’ai accompagné un groupe de treize touristes à travers la Chine. -

Le “guide-interprète national” qui nous a été fourni par l’agence chinoise de tourisme international, Lùxingsje, s’appelait Wang.

Le rôle que nous lui avons assigné était le suivant : nous accompagner en permanence en tant qu’interprète et faire la liaison entre nous et les “guides-interprètes locaux”.

Or, ce Wang s’est révélé être le prototype du New Look chinois. Jusqu’à présent, il s’agissait d’un produit minoritaire, mais il est possible que la Chine en produise toute une masse dans les prochaines années. -

Dès notre première rencontre, Wang avait un air inquiétant. Il a environ vingt-quatre ans. Pas grand. À cause des Chinoises, qui préfèrent les hommes d’un mètre vingt ou plus, Wang se promène avec des chaussures à talons hauts. En Chine, les parents sont - encore - désireux de se débarrasser d’un bébé de sexe féminin.

Résultat : moins de filles que de garçons. Mais, une fois que les filles atteignent l’âge adulte, elles sont l’objet d’une rivalité et d’une guerre persistantes entre les hommes. On prétend que les filles sont passées maîtres dans l’art de tirer de cette rivalité tous les avantages possibles.

Immédiatement, ils se comportent - les vrais souverains aussi - avec dureté envers ceux qui se disputent sa main. C’est aussi la raison mystérieuse pour laquelle Wang porte des pantalons moulants, qui font ressortir ses cuisses. Et il resserre sa ceinture de cuir grossier, de sorte que la minceur de sa taille fait ressortir son torse bombé.

Il a choisi un pull à manches courtes, qui expose la pointe de la clavicule sous la pomme d’Adam. Afin de vraiment tromper l’œil féminin qui pourrait tomber sur lui, il s’est fait coiffer en permanence. -

Deux défauts. La première : il fait de ses yeux défectueux quelque chose de glorieux ; en particulier, ses grosses lunettes lui donnent l’apparence d’un “intellectuel”, ce qui est renforcé par le fait qu’il parle couramment le français. Le second : il le cache. Il n’a absolument aucune allure athlétique, mais en fumant des cigarettes étrangères, il se donne une apparence vraiment “masculine” (...).

(II). -- Les éléments culturels à l’œuvre. -

Qu’est-ce qui, derrière le masque de ce comportement extérieur, est à l’œuvre ? L’auteur a pu apprendre à le connaître, en “observation participante”. Il s’agit d’une application de la méthode des “humanités” ou “Verstehen”.

a. Un facteur culturel nous a déjà été “dépeint” avec une totale clarté, à savoir le fait que l’on retrouve encore l’ancienne coutume (“archaïque”) d’avorter les bébés de sexe féminin dans la Chine “modernisée” et ... les répercussions de cette situation sur la formation du mariage. -

b. L’auteur écrit : “Malgré tout, Wang est un personnage qui inspire une certaine sympathie. Il sourit constamment et son “sans-gêne” est radicalement “naturel”. En premier lieu, il est l’incarnation complète de son environnement, à tel point qu’il est fondamentalement “innocent”.

Note -- L’une des objections formulées à l’encontre de la méthode “compréhensive” est la suivante : “Tout comprendre, c’est tout pardonner”, ce qui signifie que la sympathie (éventuellement mutuelle), qui va quasi inévitablement de pair avec l’“observation participante”, obscurcit le jugement purement “objectif” (véridique). Cela peut, bien sûr, être le cas. Mais nous verrons que le proposant ne tombe pas dans ce piège. La proposition de L’auteur est double.

La substructure archaïque (“substructure” si vous voulez).

Wang veut, à tout prix, répondre aux goûts des autres (cf. 56). -

Note : Tous les ethnologues de terrain constatent que les civilisations “traditionnelles” engendrent avant tout un type de personnes qui, au contact d’étrangers, les amènent invariablement à parler... “afin de faire appel au goût de ces êtres humains”.

Margaret Mead, par exemple, à Samoa, n’a-t-elle pas été victime de cette même chose ? Un autre “élément”, ça marche : Wang possède la nature humaine de la paresse.

Cette forme de comportement est “justifiée”, comme le dit l’auteur, par un mouvement philosophique de l’antiquité chinoise, le taoïsme, qui fait appel à une forme d’action “non active”.

Traverser toutes les vicissitudes de la vie sans en être intérieurement perturbé, de manière à préserver la paix intérieure de l’âme, source de la vieillesse, telle est, selon l’auteur, la maxime pratique du taoïsme. -

Note -- Il est vrai que le taoïsme, avec le bouddhisme chinois et le

Le confucianisme, une des “trois voies” de la Chine (selon *Cl. Larre, Chine, dans*

:

P. Poupard, dir., Dictionnaire des religions, Paris, 1984, 277,

Larre note que le chamanisme (Sibérie, Asie centrale, -- également en Europe chez les Magyars (Hongrie)) a également joué un rôle essentiel, caractérisé par le rôle central d'un "médiu" (féminin ou masculin), qui -- généralement en état de transe -- entre en communication et en interaction avec, par exemple, des divinités tutélaires, les âmes des morts, etc.) -

L'auteur poursuit. - La conséquence de cette "paresse naturelle" a été que, pendant les trois semaines que nous avons passées ensemble, Wang n'a strictement rien fait.

Il dormait partout où il le pouvait, -- y compris pendant les trois jours d'exploration du désert de Tsaidam (de Xining à Dunhuang), une région qu'il aurait pu connaître, puisqu'il s'agissait de sa première visite.

En bref, s'il ne restait pas éveillé pour boire ou manger, il était considéré comme endormi. -

Note -- Nous ne pouvons nous empêcher de faire référence ici à la FLL 119 et à la psychologie platonicienne qu'elle implique : Euagrios de Pontos (346/399), un platonicien, décrit le désir de dormir d'un moine du désert apathique, pour qui la méditation "ne signifiait rien", comme une illustration du "grand monstre" dans l'âme de l'homme, qui induit le désir de dormir. -

L'auteur poursuit. - Chaque fois que je le suppliais d'appeler le prochain arrêt pour confirmer le lieu, il en profitait pour s'évanouir le reste de la journée. -- Mais, le soir venu, il s'est réveillé. Il s'est informé avec soin sur les visites possibles dans une discothèque. Il a également essayé d'attirer des collègues féminines.

Conclusion. -

Wang était extrêmement préoccupé par son bien-être individuel. Il n'avait que faire des touristes, dont il avait accepté les "conseils". --

De plus, contrairement à ses collègues, qui étaient plus âgés, il n'avait que de la dérision pour ce que ses clients/clients pouvaient penser de la Chine. Pour Wang, c'était air de "propagande". Il ne souffrait certainement pas de la "fierté nationale" qui a fait s'étouffer plus d'un guide-interprète.

(b) La classe supérieure moderne ("superstructure").

Pour L'auteur, Wang n'est pas seulement le produit de la tradition. Il fait également preuve d'une certaine dose de modernité. -- "Il est le produit d'une série d'idéologies. D'abord le marxisme-léninisme. Puis un marxisme-léninisme revivifié par la pensée de Mao Zedong (= Mao Tse-toeng (1893/1976 ; le "Libérateur" de la Chine)).

Enfin, cette dernière pensée a été ravivée par le “pragmatisme” post-maoïste de Deng Xiaoping (depuis l’introduction d’une dose d’économie libérale à la fin de 1978)”. L’auteur l’a déjà souligné ci-dessus kf 57 (économie planifiée), 58 (quatrième élément)).

(Réactions occidentales.

Une thérapie coloniale ? - Certaines grandes agences de voyage ont rapidement compris comment traiter ce type de “nouveaux venus”. Ils ont tout simplement supprimé les cadeaux qui assurent habituellement une bonne relation entre les clients étrangers et les guides chinois.

Maintenant, ils achètent - froidement - le service du “New-Lookchinese”, pour le prix de cent yuans (environ 1.250 B. Fr.). Ceci, comme à Sjangai, “au bon vieux temps” des “concessions”.

J’aurais dû “acheter” Wang ? Je doute fortement de l’efficacité d’un retour à la corruption. Même si, à moyen terme, elle peut contribuer à transformer le système chinois en y introduisant la concurrence. Raison : le recours aux “anciennes méthodes” implique inévitablement la résurgence de “vieux défauts”. La nostalgie de l’époque coloniale ne doit pas nous aveugler au point de ne pas voir ses inconvénients “moins élégants”.

Note : “*Manisme*” signifie “culte des ancêtres”. -- Voici ce que nos missionnaires ont vécu. -

“Une famille païenne appelée Ten vivait dans un grand village à quelques kilomètres du marché de Pin-Fe (Koey-Tsjeöe). (...)

Les Dix, en tant que païens, comme d’innombrables autres Chinois, vénéraient un Tan-Shen (= tan-chen), une sorte de divinité domestique (appelée “lar” par les anciens Romains).

Dans cette région, il s’agit d’un assez grand vaisseau de pierre, dans lequel - selon les Chinois - résident les esprits ainsi que les membres décédés de la famille (âmes). Dans ce récipient, ils (...) stockent de nombreuses “choses” et l’enterrent à moitié sous l’autel de la maison.

Devant cet autel, ils brûlent de l’encens et se prosternent quotidiennement en signe de révérence”.

(*Revue du monde invisible* (Paris), 10 (1907/1908), 134s.).

Dans d’autres régions, la divinité du foyer (= Tan Shen) est une pierre carrée, percée d’un trou central, “l’un des objets les plus vénérés, mais aussi les plus craints” (o.c., 453).

Un huitième échantillon : le discours marxiste sur la richesse des enfants en Chine. Lénine (Vladimir Ilyich Ulyanof, surnommé Lénine (1870/1924 ; fondateur de la

Marxisme-léninisme et leader de la révolution d'Octobre en 1917) a un jour défini le marxisme comme la “synthèse” de trois rationalismes occidentaux, à savoir l'économie anglaise, la révolution française et la dialectique allemande (Hegel).

Nous allons maintenant voir, très brièvement, ce que fait la rationalité moderne en matière de contrôle des naissances.

Exemple biblique : Marianne Lohse, 32 millions d'enfants uniques (Voici l'avenir de la Chine), in : Madame Figaro (Ed. intern.), 167 (10.01.1987), 78/82 ; Cl. Cadart / M. Nakajima, *Stratégie chinoise ou la Mue du Dragon*, Ed. Autrement.

1.1. Tradition / modernité. --

Tradition : la Chine est un pays où, traditionnellement, la famille nombreuse est tenue en haute estime, -- où la tradition veut que lorsque les parents ont vieilli, le fils et la belle-fille assument leurs responsabilités. Ajoutez à cela ce que le kf 63 (manisme) nous a appris : l'énorme révérence pour les ancêtres. -

Modernité : depuis l'époque de N. Machiavel (1469/1527 ; fondateur de la théorie rationnelle de l'État), l'État moderne est l'incarnation de la raison éclairée.

Il en va de même en Chine “moderne”. En 1970, les filles chinoises se marient “tôt” (dix-huit ans) et, une fois mariées, elles élèvent en moyenne 5,8 enfants.

Les autorités chinoises, effrayées par les conséquences économiques et sociales de cette explosion démographique, interviennent de telle sorte que, dix ans plus tard, une famille n'élève toujours que 2,2 enfants en moyenne. -

Deng Xiaoping (cf. 54) veut, à partir de 1981, prendre des mesures encore plus drastiques : l'âge du mariage, déterminé par la loi, est de 22 ans pour les hommes et de 20 ans pour les femmes (mais 25 et 23 ans sont recommandés).

Ceux qui le font sont prioritaires pour la recherche d'un emploi ou l'emménagement dans un logement, reçoivent une prime de 10 %, une scolarité gratuite et des soins médicaux pour leur enfant unique.

En revanche, ceux qui élèvent plus d'un enfant, et ont donc un “enfant hors plan”, devront rembourser les prestations qu'ils ont reçues à l'avance, -- sans parler de l'avortement et de la stérilisation obligatoires.

1.2. -- Réponses individuelles.

Voici quelques explications.

Zhu Ling (Zhoe Ling) : “J'ai 34 ans. J'avais dix ans quand, en 1958, “Le Grand Sauter en avant” a eu lieu.

J'ai vu des gens mourir de faim.

A la maison, nous étions cinq, garçons et filles. C'était vraiment dur. -- À cause de la Révolution culturelle (kf 58), qui a débuté en 1966, j'ai dû abandonner mes études et mes rêves d'enfant ont été détruits. Comment pourrais-je ne pas mettre tout mon espoir dans mon fils unique ? -

Liu (Lioe) - La belle Lioe a 26 ans. Elle est comptable dans un cabinet à Sjangai ; elle a épousé un collègue. Chaque mois, ils gagnent 120 yuans (1 yuan. +/- 200 B.Fr.) -.

Lioe dit que si elle n'avait pas de deuxième enfant, elle vivrait avec le sentiment d'avoir manqué quelque chose.

Mais comment y parvenir ? "Nous devrions, avec certitude, libérer cet appartement de 13 m² et rembourser toutes les primes qui nous ont été accordées dans le cadre de Yio, notre petite fille.

Mais tu sais ce qui m'effraie le plus ? Le "rejet" par nos "supérieurs" qui nous ont mariés. Savez-vous que la dame qui est responsable de mon bloc d'appartements serait punie si j'avais un "enfant hors plan" ? Et ensuite : dans la clinique, ils me poussaient à avorter".

-- *Les métabétique*. -- "Metabétique" est la psychologie du changement. -

Aujourd'hui, on compte quelque 32 millions de familles dont l'enfant unique a moins de treize ans. -- Leur éducation commence à inquiéter sérieusement les autorités. Entre autres, plus de 12 000 écoles pour parents ont récemment été fondées dans toute la Chine.

On observe que l'enfant unique a trop peu de respect pour les adultes, -- "comme un petit empereur". En cela, il diffère nettement de l'enfant d'une famille riche en enfants.

"Parents, grands-parents gâtent littéralement l'enfant unique". -- Prof. Zheng Ziam à Pékin : "Dans les écoles du premier cycle aujourd'hui, ces enfants ne sont pas seulement enjoins à ne pas cracher par terre ou à porter l'écharpe rouge des 'bons élèves'.

On leur apprend également à être moins égoïstes.

Bien que leur capacité de réflexion ait augmenté, leur cœur semble très impitoyable. C'est pourquoi nous poussons à faire "une bonne action"⁴. -

Note -- On voit donc ce que la rationalité moderne accomplit précisément dans un tel conditionnement par l'"État éclairé".

L'élément d'État dans la modernité. -- Ce que la Chine communiste nous montre est "moderne". Nous allons maintenant, brièvement, expliquer cette déclaration.

A.-- L'État "national". -- L'un des facteurs modernes qui déterminent notre vie culturelle est l'État.

Définition.

a. L'"État" est, avant tout, une communauté

(société, société). Elle repose sur deux prémisses :

Vu de l'intérieur, il s'approprie le pouvoir de déterminer ce qui est "bien" ou "mal" (= souveraineté interne ou autosuffisance) ;

vu de l'extérieur, il s'oppose à l'environnement (par exemple, les autres États ; la souveraineté extérieure). La manière dont ces deux propositions - d'ailleurs intimement liées - sont réalisées est "rationnelle". En d'autres termes :

(a) une "identité" (= forme d'essence), à savoir la souveraineté,

(b) est poursuivi (= entraînement de l'argent),

(c) contre les facteurs opposés, internes et externes, dans (= lutte), -- et ceci, "Rationnel", c'est-à-dire fondé sur l'expérience par le raisonnement.

b. L'État" est, en second lieu, "ceux qui sont au pouvoir", le gouvernement, avec tout ce qu'il englobe. On dit : "L'État vise le bien commun" (du moins dans les traditions antiques-médiévales).

En fait, il s'agit de ce que l'on appelle "la classe politique" (qu'il s'agisse d'un monarque "absolu" et de son entourage ou d'un gouvernement "démocratique" actuel avec, par exemple, des individus influents ou un "lobby" (groupe de pression)).

Note -- État de droit/État de pouvoir. -

L'"État de droit" est un système de gouvernement dont le principe fondamental est ce que l'on appelle le "droit". Quelle que soit cette "loi", elle est invariablement considérée comme supérieure à celle des "décideurs"...

En revanche, l'"État de pouvoir", également appelé "État policier", n'a pas de "loi" digne du nom de "supérieure" : ceux qui sont au pouvoir sont la loi elle-même. Dont il existe deux modèles.

Adolf Hitler (1889/1945), le fondateur de la doctrine nazie, écrit dans *Mein Kampf* : "Le but suprême de l'État raciste doit être d'assurer la préservation des représentants de la "race originelle", qui créent la civilisation et, en même temps, constituent la beauté et la valeur morale d'un type supérieur d'être humain". On peut voir qu'un concept de culture se cache dans la doctrine nazie.

Joseph Staline (1879/1953), le dirigeant de longue date de l'Union soviétique, dit dans *Les principes du léninisme* :

“(i) Sous l'emprise de la classe dominante, l'État est une machine visant à écraser les opposants de classe (...).

L'État prolétarien est une machine destinée à écraser la bourgeoisie”. Voici un autre idéal culturel. --

Mais Hitler et Staline sont tous deux des “étatistes”, comprenez : un gouvernement possède une position de pouvoir pour faire pression. Ce que nous voyons dans le cas, par exemple, du gouvernement communiste en Chine. Nous avons vu, au passage, à quel point les vies privées sont scrutées. Ce dont témoignent également les mesures racistes.

B.-- La doctrine du système national d'État. -

Une communauté de droit ou de gouvernement souveraine et “autonome”, dans la mesure où elle est définie par un territoire, ce qui peut être défini par le concept de “patrie”, de “peuple”, de “nation”, est un État national.

La mise à l'échelle. -- L'État moderne et “rationnel” a conquis ce qui appartenait auparavant au clan ou à la tribu, par exemple. -

P.J. Bouman, Leerboek voor economische geschiedenis, Amsterdam, 1947, 74, écrit : “Au bas Moyen Âge, l'État moderne et centralisé émerge : Bourgogne, France, Angleterre (...). -

L'État moderne soumet tous les intérêts à son indépendance. Il ne reconnaissait pas de pouvoir supérieur au-dessus de lui, pas même l'Église. La doctrine de la souveraineté des États impliquait la reconnaissance du droit des plus forts (...).”

la réduction d'échelle. -

H. Védrine, Les philosophies de la Renaissance, Paris, 1971, 86, dit : “ Le Moyen Âge avait vécu sur deux “ mythes “, que les faits n'avaient jamais permis de concrétiser :

A l'unité de l'Empire doit correspondre l'unité de la chrétienté”. Il se peut que le Moyen Âge n'ait pas été à la hauteur de son idéal d'unité internationale.

L'État moderne, “rationnel” et sécularisé a tout autant contribué à sa petitesse : le “national” est plus grand que le “local”, mais reste plus petit que l’“international”. L'État national est, par rapport au local (hyposystème), un hypersystème, mais, par rapport à l'international (hypersystème), un hyposystème.

Seule l'échelle a changé, pas le problème, qui est de se maintenir parmi les autres peuples. -- Ce que nous vivons encore, par exemple, avec l'Euro-marché ou une Europe, “maison commune” (M. Gorbatchev).

L'État national sur le plan culturel. -

La modernité, sur l'état, a deux extrêmes.

A. La conception libérale de l'État,

entre autres d'*Adam Smith* (1723/1790 ; penseur écossais, connu entre autres pour son ouvrage "historique" sur l'économie (cf. 63 : English ec.), *Inquiry into the Nature and Causes of the Wealth of Nations* (1776)).

L'idée centrale a peut-être été exprimée de la manière la plus brillante par un contemporain, qui a d'ailleurs invoqué Smith, l'Autrichien Friedrich A. Hayek :

"Le libéralisme est parallèle aux dernières sciences physiques, chimiques et biologiques - en particulier à la 'chaologie', comme l'a formalisé Ilya Prigogine.

Dans la nature, comme dans l'économie de marché, l'ordre émerge du "chaos" (désordre) ; en particulier, l'ordre créé par des millions de décisions et d'informations.

(*Note* : Hayek fait référence aux individus libres qui, chacun pour soi, recherchent leur propre avantage) ne conduit pas au désordre, mais à un ordre supérieur. *Smith* a été le premier - en tant que libéral - à le pressentir dans son ouvrage *La richesse des nations*, il y a deux siècles". (*Guy Sorman, Les vrais penseurs de notre temps*, Paris, 1989,245).

-

Précisément : "Personne ne possède la science qui permet de planifier la croissance économique. La raison en est que nous ne connaissons pas vraiment ses mécanismes (*Note*: processus). Après tout : le marché met en mouvement tellement de décisions que même le plus puissant des ordinateurs ne pourrait les traiter. Par conséquent, croire que le pouvoir de l'État peut se substituer à l'économie de marché libre est quelque chose d'absurde.

Dans ce que Hayek appelle "la grande société", c'est-à-dire la société moderne et complexe, les gens ont - par nécessité - cédé la place au "marché", c'est-à-dire à l'initiative individuelle.

Le dirigisme, cependant, ne peut réussir que dans une société extrêmement réduite. Là, après tout, toutes les informations peuvent être contrôlées directement.

Le 'socialisme' (comme l'a dit Hayek) est avant tout la nostalgie d'une société archaïque, de la solidarité qui domine, par exemple, la vie tribale". (*Ibid.*). -

Il est remarquable, à cet égard, que Hayek appelle le libéralisme "la seule philosophie de l'État qui soit véritablement "moderne"". (*ibid.*). (Or elle se fonde précisément sur l'incapacité de la "raison" (cf. 14, 18, 20, 25) à appréhender directement le "chaos" !

Note - dans Kf 41, nous avons noté que même une société archaïque présente de fortes caractéristiques de “privatisation” - du moins selon certains ethno-économistes. Si cette affirmation s’avère encore vérifiable, il se pourrait que le “chaos” ou le désordre soit déjà à l’œuvre quelque part dans cette phase humaine et que, même là, il établisse un ordre. Au-delà de la “raison archaïque”.

B. La conception socialiste de l’État. -

L’un des noms pour cela est “étatisme”, “impérialisme”. Les Lumières peuvent être définies comme le système de société qui veut maximiser les pouvoirs du gouvernement (*D. Julia, Dictionnaire de la philosophie*, Paris, 1964, 92 (Etatisme)). Comme nous l’avons vu - cf. 65 - tant le national-socialisme que le socialisme communiste en sont des applications remarquables.

Mercantilisme (étatisme économique). -

“C’est à la fin du Moyen Âge qu’émerge l’État moderne et centralisé (...). Ce fait a également pris une grande importance pour l’histoire économique (...) : partout où, dans la “nouvelle histoire” (*Note* : l’histoire moderne), des États puissamment gouvernés et strictement centralisés sont apparus, on a vu ces États inclure également la vie économique dans leur politique de pouvoir. La recherche d’une organisation économique étatique est appelée “mercantilisme” (P.J. Bouman, o.c.,74).

Taille :

(1) En France, sous Louis XI (1461/1483), -- plus tard sous J.-B. Colbert (1619/ 1683 ; ministre de Louis XIV ; “colbertisme”),

(2) en Angleterre, sous Henri VII (1485/1509), -- en Allemagne après 1648 (“chambrisme”) émerge -- ce que l’on appellera plus tard -- le dirigisme étatique ou protectionnisme. -

Effets secondaires. -

Né à la fin du Moyen Âge, le mercantilisme, précurseur des socialismes des XIXe et XXe siècles, a continué à dominer les économies pendant deux siècles.

De sorte que nous pouvons dire que, malgré son caractère plus récent, le socialisme d’aujourd’hui s’enracine dans la tradition typiquement moderne.

Économie mixte. -

Les excès du mécanisme du marché libre, reconnus également par les vrais libéraux, ont conduit, par exemple aux États-Unis si libéraux, à l’intervention de l’État dans le marché libre (pensez au contrôle des monopoles), - depuis *John Maynard Keynes (Théorie générale de l’emploi, de l’intérêt et de la monnaie (1936))* également appelée “macroéconomie”. -

Le mercantilisme (Colbertisme, Kameralisme) avait, à l'époque, deux caractéristiques principales : **a.** Le trésor, -- qui, à l'époque, était de préférence rempli de métaux précieux (il n'y avait pas de papier-monnaie en circulation ; d'ailleurs, aujourd'hui, l'or a toujours une grande valeur...).

“Valeur de trésorerie”) ;

b. La balance commerciale de préférence favorable (c'est-à-dire le rapport entre les importations et les exportations). - Regardez les reportages sur les politiques gouvernementales dans tous les pays libéraux.

(Les pays “occidentaux” : le trésor et la balance commerciale restent les deux principales préoccupations de tout gouvernement, aussi libéral soit-il.

Mais les États dirigistes à économie planifiée affaiblissent également leur intervention étatique, -- en faveur d'une “libéralisation”. Cf. kf 54 concernant la Chine communiste. En ce qui concerne l'Union soviétique, voir par exemple *J. Baynac, La révolution gorbatchévienne (Essai d'analyse historique et politique)* ; Paris, 1988 ; -- *K. Malfliet, Achter het mask van het recht (Het individu als rolspeler)*, in : Notre Alma Mater 37 (1983) : 2, 137/153.

A.- La rationalité soviétique : le “progrès”. -

L'“État futur”, l'idéal des Soviétiques, se réalise - dans le “raisonnement” des idéologues marxistes - en deux phases “rationnelles”.

Il est appelé “socialiste” : l'homme singulier dans l'État soviétique est - les idéologues l'admettent volontiers - encore dans un “purgatoire”, car il n'y a, à ce stade, absolument aucune liberté ou égalité entre les citoyens de l'État ; au contraire : l'homme soviétique doit travailler au maximum pour atteindre les objectifs de l'État, appelés “plan”.

La classe politique (kf 69) est tout d'abord le parti unique, -- entouré de la “Nomenklatura” (les privilégiés) : elle est l'incarnation de la rationalité soviétique. En bref : il “sait” !

Si jamais l'abnégation complète actuelle

(*Note* : quelle conception culturelle “ascétique” !) des êtres communautaires dédiés au travail (d'où le nom de “collectivisme”), alors la véritable “société communiste” peut être réalisée.

Ce n'est qu'alors, dans cet état futur, que tout le monde sera à la fois libre et égal. -
- Nous avons (cf.

l'enfant en dehors du plan) permet de mesurer jusqu'où peut aller l'intervention de l'État, dans un système communiste extrême, en Chine.

-- B... La vraie “rationalité”...

Mais la réalité socio-économique possède apparemment sa propre “rationalité”, que le cerveau ne “vérifie” pas toujours (confirme). -

D'une part, les économies fortement dirigistes souffrent de graves problèmes de pénurie - nous l'avons vu en cette année 1989, lorsque les Allemands de l'Est ont pu, pour la première fois, franchir massivement "le mur de la honte" et admirer l'abondance du "capitalisme" tant honni - ;

En revanche, contre les prédictions cérébrales d'un Marx et d'autres, les économies "capitalistes" ne se sont pas effondrées ; -- pas même à la suite de la "crise pétrolière" qui a commencé à l'automne 1973 (au contraire : les populations des démocraties populaires savaient, par toutes sortes de canaux, que "l'Occident" était en train de surmonter progressivement cette grave crise avec ... moyens libéraux).

Conséquence : Gorbatchev et d'autres "clairvoyants" ont introduit la "libéralisation", du moins dans la sphère économique. -- Un congrès d'économistes soviétiques, qui s'est tenu à Moscou en 1989, a toutefois noté que "le passage de l'économie planifiée dirigiste au "marché" (c'est ainsi qu'ils l'appellent)". - en Union soviétique et dans les États du bloc de l'Est, sera "à la fois douloureuse et difficile". L'un des économistes soviétiques a expliqué cette situation de crise par "l'absence de libre concurrence". Il a avoué que, de ce point de vue, l'Union soviétique était actuellement "à la traîne" de pays comme la Hongrie et la Pologne.

Conclusion : la "rationalité" qui - par exemple selon Platon - est à l'œuvre dans les choses elles-mêmes, y compris l'économique, a apparemment une structure différente de celle conçue par les théoriciens. -

Il y a maintenant, de toute évidence, des personnes qui, bien avant, ont pressenti une telle "falsification par des faits concrets".

Jacques Baynac, o.c., place le texte suivant comme devise de son livre sur la Gorbatchevisme au premier plan :

"(1) Le socialisme se déploiera dans toutes ses phases, -- jusqu'à ses dernières conséquences, jusqu'à ses plus grandes absurdités.

À ce moment-là, des profondeurs du Titanic (*Note* : les Titans sont des "divinités sauvages" dans la mythologie grecque antique) d'une minorité révolutionnaire, le cri du "déli" résonnera à nouveau.

(*Note* : signifie le rejet du socialisme réalisé) ; la lutte pour la vie et la mort reprendra de plus belle. À ce moment-là, le socialisme prendra la place du "conservatisme" actuel (*Note* : que les socialistes "ignorent", combattent) et sera vaincu par une révolution inconnue de nous". (Alexandre

Ivanovich Herzen (1812/1870 ; à propos : Herzen était un écrivain révolutionnaire russe, né à Moscou et mort à Paris, --entre autres de romans comme *Docteur Croup* (1840), *Qui est coupable ?* (1845) et de *L'Horloge* ; un périodique qui parut d'abord à Londres puis à Genève (1857/1867)).

La conclusion générale, inductive. -

Tant les libéraux extrêmes (qui ont apparemment besoin de l'État tant redouté comme correctif) que les dirigistes extrêmes (qui pensent qu'ils doivent introduire une dose du capitalisme si détestablement proposé) ont "raisonné" à partir d'une rationalité "cérébrale", qui est falsifiée par le "jugement de Dieu" ("atè" dit l'ancien Homère) des faits. -

Ces deux échantillons de formes de pensée "extrêmes" - Platon parlerait de "para.-frosunai", des formes de rationalités qui pensent au-delà de la réalité - nous permettent une ... toujours une généralisation prudente : malheur aux formes extrêmes de pensée ! Voir kf 3 (généralisation de l'induction ; 18, 30, 55).

Revenons à notre "bonne vieille" théorie A-B-C (cf. 20). - A est le fait économique.

B est tout ce que la "raison" - souvent de son propre chef - conçoit en réponse à la réalité économique, mais pas nécessairement en relation avec elle.

C est le résultat d'une pensée qui est ensuite "proclamée" dans des livres, des articles, des discours... au nom de la "raison". -

Qu'Alexandre Herzen ait été un "écrivain révolutionnaire" ; dans un moment de "clairvoyance", il a vu quelque part le processus réel du socialisme, qui, à son époque, est apparu comme un correctif au libéralisme. Ainsi, Baynac peut utiliser son texte comme une devise.

Rationalité cérébrale et rationalité "réelle". -

Arrêtons-nous un instant sur B, le point névralgique du processus d'interprétation. La logique (kf 2 : si, alors) - surtout l'éléatique (kf 49 : Zenon) et, dans cette voie, la platonicienne (kf 2, 4) - accorde une attention rabique aux prépositions, appelées aussi éléments (kf 8), en B.

Apparemment, les présuppositions de notre crâne ne correspondent pas toujours aux présuppositions qui régissent les faits réels reproduits dans ce crâne. La "rationalité réelle" dépend des hypothèses qui régissent notre histoire - par exemple économique - (notre cycle de vie).

Le départ national “realpolitik” (macchiavellien). -

La modernité étatique, en plus d'intervenir à des degrés divers dans l'économie, s'est étendue à d'autres domaines de la culture.

L'une des grandes figures qui l'ont mis sur la voie de cet objectif est *Niccolo Mac(c)hiavelli* (1469/1527), qui est né à Florence et a été chancelier de sa ville natale en 1498, pour être exilé par la suite. Son œuvre principale est *Il Principe* (Le souverain) (1513, mais publié en 1532).

Machiavélisme. -

Le “machiavélisme” est souvent identifié comme la proposition selon laquelle la fin (subjectivement énoncée) “légitime” les moyens (tous les moyens disponibles), c'est-à-dire qu'elle les autorise de manière pragmatique (intentionnelle).

Le spécialiste anglais du machiavélisme, Quentin Skinner, connu pour son livre sur Machiavel, affirme cependant que les faits sont différents. La question centrale est - ce à quoi les humanistes de la Renaissance en Italie attachaient une grande importance - la “virtu”, la ou les “vertus”. Selon Skinner, Machiavel s'est inspiré de Marcus Tullius Cicero (-106/ -43), le grand penseur, homme politique et, surtout, orateur romain.

a. Cicéron : Le souverain, s'il veut faire preuve de “virtus”, a pour caractéristiques principales la conscience professionnelle, accompagnée de la générosité et surtout de la magnanimité. Ces trois principales qualités sont, toutes ensemble, des qualités éthiques.

b. Machiavel : Machiavel, lorsqu'il écrit, a derrière lui une riche expérience de la Renaissance florentine (deuxième chancelier, missions diplomatiques, connaissances de souverains italiens et étrangers) ; mais Cicéron a également derrière lui une riche expérience politique. Où est la différence ?

Machiavel était, en fait, un politologue moderne, qui empirisme, c'est-à-dire une série d'échantillons inductifs de politiques publiques, résumée dans une théorie, c'est-à-dire une induction sommative et surtout amplificatrice.

Note.-- (i) Une induction (= généralisation) est sommative, lorsqu'elle résume les cas (phénomènes) factuellement vérifiés en un seul terme (= ensemble fini). Ceci est présent dans le cas de Machiavel.

Une induction est amplificatrice lorsque, ayant procédé sommairement, elle extrapole : à partir des cas vérifiés, on généralise à tous les cas possibles de même nature (ensemble infini). On peut appeler cela un l'appeler “loi(maturité)”.

Mais, comme nous l'avons évoqué, kf 03 (réduction inductive (peirastique) aussi bien qu'abductive (hypothétique)), la science - surtout au sens platonicien - est plus qu'une simple induction : il doit y avoir une hypothèse, qui éclaire l'induction.

Ici : "Si A (= éléments), alors B (= phénomène comme résultat (conséquence) des éléments). Bien B (pour Machiavel : la politique pragmatique réussie). Donc A (pour Machiavel : les conditions nécessaires et suffisantes, c'est-à-dire les éléments, qui régissent ce succès). -

On écoute Skinner maintenant ?

a. Si un parti au pouvoir n'a qu'une conscience éthique, il prépare la chute de l'État.

b.1. Modèle applicable : Si, par exemple, il est simplement magnanime (= généreux de telle sorte qu'il pardonne facilement) envers des sujets qui sont des émeutiers ou qui complotent contre l'État, il incitera d'autres personnes à l'émeute ou au complot, même avec l'aide de l'étranger. En d'autres termes, il échoue. Ce qui est une "falsification".

b.2. Modèle applicatif : s'il agit de manière purement généreuse, il sera obligé d'augmenter les impôts, -- alors, immédiatement, parce qu'il ne "donne" pas à tout le monde, mais seulement à une partie de la population, il rendra une partie de ses sujets mécontents. En d'autres termes, il échoue (= falsification).

Eh bien, au cours de sa carrière politique et de sa vie d'observateur politique, Machiavel a cru voir des confirmations (= échantillons inductifs) de ces - de ces hypothèses. Ainsi, conclut-il, les "éléments" de nature purement éthique tels que la magnanimité et la générosité ont un effet négatif sur les affaires "publiques", c'est-à-dire sur l'État.

L' "éthique" politique. -

Quelles règles de conduite découlent de cette évidence réductrice ?

Le dirigeant, même s'il met en avant l'État de droit, peut être amené à utiliser les moyens d'un État de pouvoir - pour survivre en tant que politicien et pour réussir (de manière pragmatique, efficace). Cfr. cf. 65.

Quiconque est vertueux en tant que personne privée ne l'est pas nécessairement en tant que personne publique (en tant qu'homme d'État et politicien). Nous pouvons résumer le résultat de la manière suivante :

à la fois un état de droit et un état de pouvoir, pour matérialiser (identité),
peut être amené à utiliser les moyens de l'état de puissance (auto-affirmation),

Pour survivre dans le monde tel qu'il est réellement, c'est-à-dire dans un monde partiellement immoral, et pour "réussir" (c'est-à-dire pour atteindre son but), (déli).

Note -- On voit clairement la triade "identité/affirmation de soi/négation". Par "négation", nous entendons la lutte qui doit être menée pour "nier" ce qui détruit l'objectif fixé.

Une telle éthique pragmatique est-elle en fait un amoralisme, comme on en accuse souvent Machiavel ?

Elle peut dégénérer en amoralisme (pensez à Hitler et à Staline, qui ont poursuivi le machiavélisme à un degré grossier).

Mais il peut tout aussi bien s'agir d'une "Realpolitik" non idéale ("idealpolitik"), mais efficace ou "pragmatique", fondée sur des données factuelles comme prémisses.

Note -- Nous avons discuté directement de ce problème éthique dans le cours Première année, WDM 62 : Jean de Salisbury (1110/1180) distingue, lui aussi mais en tant que platonicien, entre thèse (positio, idéal) et hypothèse (qui signifie ici causa, situation, circonstances réelles). Il en est également question dans *R. Barthes, L'aventure sémiologique*, Paris, 1985, 143s. (aspect rhétorique).

Les séquelles. - *P. Vervaeke, Verkoopactualiteiten*, in : *De nieuwe gids* (Gand), 05.11.1962 (ainsi que dans les éditions suivantes), souligne la très grande influence de Machiavel sur notre science de la vente (marketing) occidentale, c'est-à-dire moderne : pour atteindre le but - faire acheter l'acheteur - notre science de la vente occidentale, "agressive", n'hésite pas à appliquer les moyens de la volonté de puissance vide : "si seulement on s'en débarrasse".

E. Faul, Der moderne Machiavellismus, Köln/ Berlin, 1961 ;

a. Cet ouvrage traite de l'"époque" (c'est-à-dire de la culture) de Machiavel et de ce qu'il a trouvé comme solution aux problèmes de cette époque. L'auteur appelle également le machiavélisme "utilitarisme d'État", c'est-à-dire la proposition selon laquelle tout ce qui est utile à l'État est également "bon".

b. Cet ouvrage traite, en outre, de ce que les autres ont pensé après coup : Walter Raleigh (1552/1618 ; homme d'État anglais), Oliver Cromwell (1599/1658 ; homme d'État anglais), *Denis Diderot* (1713/1784 ; le rationaliste éclairé, qui a inspiré la fameuse *Encyclopédie*), *J.-J. Rousseau* (1712/1778 ; *Contrat social* (1762)). -

Par ailleurs, il apparaît que les guerres nationales de liberté, notamment la Révolution française (cf. 49), sont les enjeux de la "Realpolitik" d'aujourd'hui.

Faul parle également des éléments machiavéliques dans les idéologies sociales : par exemple avec Karl Marx et le marxisme, -- avec Friedrich Nietzsche (1844/1900) et le typiquement nietzschéen avec *Georges Sorel* (1847/1906 ; sociologue français, connu pour ses *Réflexions sur la violence* (1908)) et le syndicalisme qu'il a théorisé.

Idealpolitik/ Realpolitik. -- Après l'aperçu culturel et historique, Faul tente de donner une définition du machiavélisme ou de la "Realpolitik". Celle-ci se lit comme suit.

C'est l'amalgame rationnel de

a. la politique de l'État, d'une part, et,

b. d'autre part, l'économie (nous le savions déjà) et - surtout - la nécessité militaire.

En d'autres termes, la science politique inclut la polémologie (la science de la guerre). Cela signifie que, dès le départ, Machiavel a également donné la priorité à la guerre en tant que "nécessité" d'éthique publique, en tant qu'"élément" qui rend la politique intelligible.

(i) - Ce qui est le cas est démontré par ce qu'écrivent *E. Mead Earle et al. dans Makers of modern Strategy (Military Thought from Machiavelli to Hitler)*, Princeton (P.U.Pr.), 1944, 25. Cela montre que la pensée machiavélique ne régit pas seulement la vente ou l'économie, mais aussi les guerres.

(ii). -- Que certaines "idéologies" sociales prennent la Realpolitik comme prémisse, comme le prétend Faul, est démontré par ce qui suit.

a. E. Mead Earle, *ibid.* écrit : "Comme le père Engels (1820/1895 ; penseur de Marx), Lénine (1870/1924 ; fondateur de l'Etat soviétique) von Clausewitz (Karl C1. (1780/1831 ; général et polémologue prussien, qui a couru avec Machiavel)

i. lire,

de commentaires et
considéré.

Von Clausewitz est célèbre pour sa maxime : "La guerre est une politique menée par d'autres moyens". Commentaire de Lénine : "Les marxistes ont toujours interprété cet axiome comme la justification théorique de la signification de toute guerre (V.I. *Lénine, Works* (English Translation), New York, 1929, XVIII, 224). (...)

Lénine était en outre convaincu qu'il existe un lien étroit entre la structure de l'État et le système de gouvernement et l'organisation militaire et la politique de guerre. -- De Marx et Engels, entre autres, Lénine a acquis un œil pour les faits réels de la politique du pouvoir : (O.c.,323).

b. Les "nouveaux philosophes". -- Depuis le mois de juin 1976 (suite à un article de B.-H. Lévy
(en bref : B.-H. L.) dans *Nouvelles Littéraires*)

En France, on parle des Nouveaux Philosophes.

Echantillon bibl. :

--S. Bouscasse/ D. Bourgeois, *Faut-il brûler les Nouveaux Philosophes ?*, Paris, 1978 ;

G. Schiwy, *Les Nouveaux Philosophes*, Paris, 1979 (*// Die Kulturrevolution und Neue Philosophen* ; Hamburg, 1978).

Quelques caractéristiques :

i. Les néo-philosophes sont déçus par la Révolte de mai 1968 et, aussitôt, ne sont plus très “de gauche” ;

Sur le plan méthodologique, ils s’inscrivent plutôt dans la lignée de la critique du langage et de l’usage du langage du poststructuralisme (Rol. Barthes (1915/1980 ; le sémioticien), Mich. Foucault (1926/1984 ; d’abord structuraliste, puis poststructuraliste), Jac. Lacan (1901/1981 ; psychanalyste), où se distingue une forme particulière d’apolitisme (aversion pour la politique réelle). Ce qui nous amène très près de la postmodernité.

Note.-- Selon A.M. G. Schiwy, la Gnose de Princeton est apparentée aux Néo-philosophes en France : il s’agit d’un certain nombre de scientifiques professionnels d’origine anglo-saxonne ou asiatique (physiciens, astronomes, biologistes, médecins), connus sous ce nom depuis 1968.

Echantillon bibl. :: R. Ruyer, *La Gnose de Princeton*, Paris, 1974.

Soit dit en passant, la gnose de Princeton présente de nombreuses caractéristiques qu’elle partage avec le New Age (cf. 11). Ce qui est encore plus “postmoderne”. -

Écoutons, un instant, A. Glucksman, *Le discours de la guerre*, Paris, 1979, 93s :

Niccolo Machiavelli, (ii) Karl von Clausewitz, (iii) Vl. Lenin. Il décrit Lénine comme le bolchevik qui, en tant qu’émigré russe à Berne en 1915, s’est plongé dans les cours de von Clausewitz et dont il devait intégrer la doctrine de la guerre dans la construction de l’État soviétique.

“ Machiavel - est-il écrit - à l’âge de quarante-trois ans, exclu de la vie politique de Florence. Inconsolable. Pendant quinze ans d’inactivité forcée, il écrit le premier traité politique, le premier livre de stratégie et la première histoire moderne (cf. 16).

Trois voies, qui définissent définitivement le seul objet de la passion dont souffre l’Europe, à savoir “l’action politique”. (O.c.,93).

Note : -- Fondamentalement, on ne peut pas donner une meilleure définition de la modernité que cette triade : l’histoire moderne est principalement faite par des hommes d’État (action politique) qui travaillent comme des stratèges, c’est-à-dire qui ont la capacité de mener une “ bataille “ dans tous ses aspects.

“Die totale Mobilmachung”. -

Ernst Jünger, par exemple dans *Der Arbeiter* (1931), a affirmé un jour que l'essence de l'homme moderne typique est le “travail”, c'est-à-dire l'accomplissement de la tâche assignée à l'individu au sein de l'État totalitaire.

Totalitarisme

C'est soit le système, soit la doctrine (sur le système), à l'intérieur de laquelle l'individu ou le groupe (moins l'État) ne représente la “réalité” aux yeux des dirigeants que dans la mesure où ils la doivent à la “grâce” des gouvernants.

Totalitaire

est un système étatique dans lequel le pouvoir exécutif, législatif et judiciaire est exclusivement entre les mains d'un petit nombre de dirigeants qui, au nom de la “raison d'état” (loi de l'état), considèrent les droits de l'homme démocratiques comme totalement secondaires. -

Un exemple est un dictateur, entouré de sa classe politique, qui a le contrôle total du pouvoir de l'État. -

Ce que Jünger appelait jadis la “mobilisation totale” s'inscrit dans ce cadre : les gouvernants mobilisent littéralement selon le plan, produit de la raison totalitaire, toutes les réalités à leur portée. C'est ainsi que l'“histoire” est écrite. On pense spontanément à un Hitler ou à un Staline.

Le cas de Ceaucescu. -

Victor Loupan, La folie de Ceaucescu : du passé il a fait table rase ! in : *Le Figaro - Magazine*, 484 (08.07.1989), publie des photos originales, pour la plupart prises secrètement, de la révolution culturelle totalitaire, menée par Ceaucescu, “le grand chef (‘conducator’)” de la démocratie populaire roumaine, dans le paysage culturel lui-même.

Nous venons de dire : “toutes les réalités” ! Selon “le plan” (cf. 63, 69), produit caractéristique de la raison moderne, sur 13 000 villages roumains, 8 000 sont “méthodiquement” rasés. Parmi elles, des perles du paysage culturel traditionnel. -

Les habitants ne sont souvent informés de la destruction par les bulldozers - généralement nocturnes - qu'un ou deux jours à l'avance. Parfois, les habitants des zones rurales préfèrent mourir sous les décombres. -

Les grands “esprits éclairés” du 18ème siècle, au nom de la rationalité, ont rejeté tout ce qui est “tradition” comme “irrationnel”. Dans le système scolaire roumain, la tradition se termine en 48 heures : le reste des leçons d'histoire porte sur la modernisation inhérente à l'ère Ceaucescu. Ce que les Lumières peuvent faire aujourd'hui !

Un neuvième échantillon : l'élément "économie moderne".

Récemment, en Angleterre, on a célébré "l'année de l'alimentation et de l'agriculture britanniques". *Jane Grigson, A Celebration of British Food*, dans : *Observer Magazine* (un journal dominical britannique), 26.02.1989, dit entre autres choses ce qui suit.

a.1. De 1700 à 1800 - le siècle des Lumières britanniques (cf. 63, 67) ou du rationalisme éclairé, qui était principalement scientifique, technologique et économique - la population anglaise a changé deux fois :

Elle double en nombre, passant de 8 500 000 à 16 500 000 habitants ;

Elle s'urbanise, -- le centre de gravité se déplace des propriétés de campagne vers les villes modernes émergentes !

a.2. De 1700 à 1800, une question économique se pose : la croissance démographique et l'urbanisation (demandée, voulue) nécessitent une adaptation économique approfondie. -

La solution à la question ou au problème provoqué par le fait consistait, en fait, à ce que les agriculteurs britanniques modifient leur agriculture, c'est-à-dire leurs cultures et leur élevage. Leur modèle : nos propriétaires et agriculteurs de Flandre et du Brabant.

b.1. Sir Richard Weston, royaliste anglais, a émigré à cause de la guerre civile au XVIIe siècle. En Flandre et dans le Brabant, il a rencontré des agriculteurs qui avaient amélioré leurs terres. Le moyen d'y parvenir était la bonne rotation des cultures.

"Ils sèment d'abord du lin, puis des navets, puis de l'avoine avec du trèfle comme culture de base. Les navets et le trèfle leur permettent d'augmenter leur cheptel en hiver. L'augmentation du cheptel produit davantage de fumier, qui peut ensuite être épandu sur des champs plus vastes.

Note - Nous avons ici un processus de production flamand-brabanais, c'est-à-dire une succession d'activités, afin que davantage de biens puissent être mis sur le marché (processus de distribution) pour être consommés (processus de consommation). Nous avons, d'emblée, une compréhension de base de ce qu'est l'économie en tant que processus, entre autres choses.

b.2. 1650 : *Sir Richard Weston, Discourse of Husbandry Used in Brabant and Flanders.* -

Le grand thème était intitulé "amélioration". Au XVIIIe siècle, cette idée de "progrès" devient l'une des idées de base du processus d'agriculture "rationnelle".

Une première équation. -

Prenons un modèle applicable dans un autre “secteur” de la vie économique, la finance. Lorsque de nombreuses personnes entendent le mot “économie”, elles pensent probablement “argent”. Mais attention : la finance n’est qu’une partie de l’économie dans son ensemble. -- Nous nous appuyons sur quelques ouvrages sur le sujet, qui nous montrent à la fois l’économie monétaire traditionnelle (= pré-moderne) et moderne.

I. -- Michel Sot , *Cestroisièclesquifirentlemarchand*, in : *Le Monde* (19.02.1988), 18. - Elle commence - notons-le à nouveau - à la fin du Moyen Âge.

A... prémoderne. -

En français, on les appelait “pieds poudreux”. Ce sont les marchands du XIe siècle. Ils transportent leur propre marchandise. D’une ville à l’autre. Au milieu de la poussière des routes, à la recherche d’un profit.

Leur raisonnement prémoderne : si je peux vendre suffisamment pour vivre et pour acheter un nouveau stock de marchandises, puis je pourrai recommencer (le processus de mon alimentation en poussière).

En d’autres termes, il n’y a aucune amélioration, aucun progrès, dans leur esprit. C’est ainsi qu’une famille de marchands peut survivre pendant des siècles.

B. Moderne. -

Au 15e siècle, le long de nos routes, on trouve encore des vendeurs de porte à porte (“leurders”), qui vendent par exemple du fil à coudre ou des bibelots, ou des commerçants et aubergistes de toutes sortes. -

Mais quelle différence - métaphoriquement parlant - avec les “nouveaux hommes d’affaires”, c’est-à-dire les grossistes et les banquiers, qui sont apparus entre-temps.

Ils ont - au lieu de piétiner sur place - accumulé, en l’espace de quelques générations, de sérieuses fortunes. En d’autres termes : ils connaissent l’amélioration, le progrès. -

Modèle applicable. -- Laurent Ier de Médicis (1449/1492), à Florence, -- appelé “Il Magnifico” pour une raison : son fils et plus tard son neveu sont devenus pape et son arrière-petite-fille est devenue reine de France.

Note -- Faisons maintenant une pause pour un moment. *J. Bremond / A. Geledan, Dictionnaire économique et social*, Paris, 1981, 269/281 (Monnaie), cite le rationaliste éclairé français *Denis Diderot, Le neveu de Rameau* (1823 ; posthume) (KF 74), où il est question de l’argent, élément central de l’éducation pratique de l’enfant.

“(…) Si j’ai un Louis d’or - ce qui n’arrive pas très souvent - je me place devant l’enfant. Je sors la pièce de ma poche ; je la lui montre pleine d’admiration ; je lève les yeux au ciel ; j’embrasse le “ louis d’or “ là où il se tient en me regardant.

Pour que l'enfant comprenne mieux la portée de "la pièce sacrée", je vais maintenant lui montrer ce qu'il peut acheter avec : une jupe moulante qui fait bien, - une belle pièce - un biscuit sucré. -

Pour conclure : je mets le louis dans ma poche et je me promène fièrement ; je relève le gage de mon gilet, -- pour faire croire que l'assurance qu'il me voit jouer est due à ce louis".

Note -- On voit ici, sur le plan économique, l'une des racines de l'orgueilleuse confiance en soi du capitaliste moderne.

II.- Jean Favier, De l'or et des épices, Paris, 1987, nous fait sentir l'expansionnisme du capitalisme. Les individus et les familles étendent leur espace de vie, -- d'un bout à l'autre de l'Europe, -- jusqu'aux frontières de la planète.

A. -- Il fallait de l'audace pour chercher des épices, de la soie, de l'alun, etc. en (Extrême) Orient. Un certain nombre d'Italiens, en particulier, ont excellé dans ce domaine. -

B. -- Calculez. Pour construire à Gênes ou à Venise des galères d'un tonnage de 200 à 300 tonnes métriques, il faut disposer d'énormes sommes d'argent. Cette pratique oblige les commerçants
s'organiser et
à calculer.

En s'entendant, en outre, en liant le travail et l'argent de multiples façons, ils ont fondé le capitalisme.

Modèle de réflexion. -- Déjà vers 1350, on distingue méthodiquement - *le Discours de la méthode* de Descartes ne tombe pas du ciel - trois aspects dans le processus de production :

1. l'aspect financier de l'entreprise, **2.** sa gestion, **3.** son travail salarié.

Mais comme ce type de "business" comporte un risque, on apprend aussi rapidement à calculer ce risque ; ce qui conduit à un **quatrième aspect** : on se remet à calculer pour inclure le montant de l'assurance dans les dépenses.

Conclusion. -

D'emblée, nous avons un aperçu de la structure de ce qui est certainement le cœur de l'économie moderne, l'entreprise.

-- **Montée et descente (harmonie des contraires).**

Les Grecs anciens, entre autres, avaient compris la structure du destin : d'abord l'ascension, puis la chute : ce que, aux XIXe et XXe siècles, un Balzac et un Simmel (ainsi qu'un Schumpeter) ont vu, le livre de Favier le confirme (vérifie).

Montée.-- Le marchand subit un changement de mentalité.

(= aspect métaphysique) : avec la taille croissante de son entreprise (progrès) !

Il devient l'homme calculateur - toujours occupé à faire des calculs compliqués

;

Oui, il devient le spéculateur, c'est-à-dire quelqu'un qui surveille la hausse et la baisse des prix afin d'en tirer un profit, également à partir de cela.

- **Descente.** -- Rares, cependant, sont les familles "bourgeoises", prises dans un tel rôle économique, qui durent plus de trois générations. L'issue favorable transforme le capitaliste entrepreneur audacieux en un "retraité" : il ne peut plus prendre de risques.

C'est un résultat. L'autre résultat est que le capitaliste devient un homme de "pouvoir" : dans une ville de marchands, par exemple, il devient un fonctionnaire ou un membre du gouvernement, voire un "prince". C'est le cas de certains des Médicis, par exemple.

Conclusion -- Que ce soit en tant que retraité ou en tant que membre de la classe politique, il s'éloigne des affaires.

IV. - Le culte de l'argent,

dans : *Le Monde* (19.02.1988), résume la comparaison que nous faisons. -

a. Nous vivons, dans notre culture actuelle, les séquelles de la "révolution économique" moderne. L'argent a une emprise sur notre vie quotidienne :

i. Auparavant, les cotations boursières ou la valeur du yen japonais se trouvaient dans un coin sombre des magazines destinés aux spécialistes de la finance.

Maintenant, ils font l'objet de conversations même au café. -

b. Ajoutons qu'il existe même une doctrine économique qui met l'accent sur l'aspect monétaire, le monétarisme. Depuis les années 50, à Chicago, un mouvement s'est développé autour de Milton Friedman, qui affirme que la monnaie est l'élément de base contrôlant tous les autres éléments économiques. Cfr. *F. Poulon, Econ. gén.*, 274s.

Honoré de Balzac (1799/1850 ; romancier français, connu pour sa *Comédie humaine* (environ quatre-vingt-dix volumes), voyait dans le "culte du dieu argent" la marque d'un déclin de l'humanité.

Georg Simmel (1858/1918 ; penseur et sociologue allemand), connu pour sa critique culturelle anticapitaliste, place "l'harmonie des contraires" dans la

Le capitalisme mis à nu. Dans sa *Philosophie des Geldes*, il dit :

a. La religion de l'argent ne mobilise pas tant la volonté de vie (créativité) de ses adeptes ;

b. Au contraire, elle conduit, au fil du temps, à un manque d'énergie.

Le père Bayard, Le monde des financiers au XVII-e siècle, Paris, 1987, est un ouvrage qui traite des finances de l'État sous les monarques absolutistes de l'"Ancien Régime" (de 1598 à 1653). La conclusion est analogue :

- (i) l'esprit d'entreprise, le sens de la découverte, (ii) une fois que l'argent devient l'élément de contrôle,
- a. conduit à la spéculation et
 - b. dégénère en frivolités de chercheurs de rente.

La conclusion logique. -

Outre la structure de l'économie moderne typique (croyance dans le progrès), nous avons appris, en comparant avec l'amélioration de l'agriculture britannique, que, du point de vue de l'analyse du destin, le "progrès" économique, du moins lorsque nous regardons ses acteurs et actrices dans leurs histoires familiales, implique intrinsèquement, à travers les changements psychiques ou mentaux (métabétiques), une "régression". ce que l'on appelle en grec ancien "l'harmonie des opposés".

L'argent et les jeunes cadres.

Avant de poursuivre l'exposé des Modernes typiques de notre économie, arrêtons-nous sur quelques "phénomènes monétaires". -

Les premiers sont les enfants prodiges, également appelés golden boys. - Par "génération yuppie", on entend la strate sociale des cadres (c'est-à-dire, dans une entreprise, les membres du personnel qui occupent des postes de direction), à savoir les jeunes. -

Eh bien, parmi ces "Yuppies", les "Whiz Kids" forment une classe à part. Il s'agit, bien sûr, de jeunes gens. À la sortie des universités, aux États-Unis, les systèmes de financement se battent pour les recruter : ils leur promettent -- et leur donnent -- un salaire de départ de 50 000 dollars par an, -- montant qui est rapidement augmenté (doublé, triplé) par des primes, pourcentages et autres avantages.

Leur travail consiste à spéculer. C'est un travail difficile : vingt heures sur vingt-quatre, ils sont assis devant l'écran, si nécessaire. A tel point que certains d'entre eux s'effondrent.

Contrepoids : Les Porsche et les Mercedes sont leurs véhicules, les appartements de luxe qu'ils occupent, les restaurants à la mode et les lieux de divertissement qu'ils fréquentent.

L'Américain ordinaire, à New York, reste là, abasourdi. -- jusqu'à ce que le destin prenne un tournant : il y avait déjà quelques signes, mais en ce 19.10.1987 la bourse, à Wall Street, s'effondre.

Depuis lors, la "jeunesse dorée" de New York (et d'autres centres financiers) est pointée du doigt. Selon les experts, cette attitude est largement injustifiée.

Nous savons, par exemple, que la grande dépression économique des années 30 était due à au moins quatre éléments. Quatre crises ont été actives

a. la fragilité du système financier américain, dont le grand krach d'octobre 1929 a été l'un des signes,

b. la crise planétaire du système de crédit,

c. La lutte sans merci que se livrent les États-nations à propos de la valeur de leurs monnaies : pour s'attaquer les uns aux autres, ils utilisent des "dévaluations monétaires compétitives".

d. le protectionnisme (c'est-à-dire la protection artificielle de l'agriculture, de l'industrie ou du commerce d'un pays contre la concurrence étrangère). C'est là, entre autres, que doit se situer un krach boursier.

L'argent et les femmes.

Avec les Golden Boys, nous assistons aujourd'hui à un deuxième phénomène monétaire, à savoir l'intérêt croissant d'une partie des femmes pour les activités financières. -- Nous disposons de très peu de données factuelles sur ce sujet.

(1). M. -Fr. Hans, *Les femmes et l'argent (Histoire d'une conquête)*, Grasset, est la première étude en dehors d'une étude américaine.

Nous avons appris en Rhétorique 12, 142 (Hérodote) qu'une "enquête" comprend deux éléments :

a. l'"historiè", la collecte de matériel factuel,

b. le "logos", le texte dans lequel sont exprimées, de manière ordonnée, la ou les propositions découlant du matériel. -

I. Martin, *L'argent au féminin*, in : *Journal de Genève* (30.01.1988), le fait comme suit.

Historia.

Historiquement, littérairement et aussi sociologiquement (en interrogeant une centaine de femmes, de différents pays, de tous horizons et de tous âges), l'auteur a examiné les jugements de valeur des femmes.

b. *Logos.* -

1. ***Changement récent de mentalité.*** De plus en plus de femmes gagnent, par leur propre travail, de l'argent et, progressivement, beaucoup d'argent. Plus encore : ils le dépensent eux-mêmes (immobilier, valeurs boursières, mais surtout en dépenses sans risque).

Facteurs. L'élément principal de cette "émancipation financière" des femmes semble être l'indépendance économique acquise grâce au travail des femmes en dehors du foyer, qui a été le résultat d'une lutte féministe difficile.

Autres éléments : éducation, tonalité parentale, opinions religieuses, opinions politiques.

Conflit. Les femmes en particulier, qui ont un travail exigeant, vivent une tension intérieure (taseologie) : être une femme (tradition), par exemple le rôle familial, et/ou la carrière (modernité).

Un facteur de résolution de cette tension (conflit) parfois tragique est, apparemment, le fait qu'une femme dans la finance ait un partenaire compréhensif.

(2). -- J.-L.I., *Enquête. - Les femmes et l'argent : un intérêt réel pour la finance*,
En : *Journal de Genève* (30.11.1988).

i. Historia. *Jeu boursier* 1988, réalisé par la SBS (*Société de Banque Suisse*), avec la collaboration de certains médias suisses, a interrogé 452 femmes.

Logos.-- (a) 26 % ne montrent aucun ou peu d'intérêt,
38 % montrent un fort intérêt. -

Principale impression : si les chances de réussir une carrière dans le secteur financier étaient les mêmes que pour les hommes, les femmes seraient plus nombreuses qu'aujourd'hui à entrer dans ce secteur.

Conclusion. Les femmes, bien qu'étant des femmes au foyer occupées par l'argent, étaient jusqu'à présent, pour ainsi dire, un bastion contre la modernité - par toutes sortes d'influences ("Enfants, cuisine, église", sexisme (le fait que la femme dans notre système social est traitée comme inférieure dans tous les domaines de la culture en raison de la tradition), etc.) Ce "bastion" semble donc céder.

Une deuxième comparaison.

Progrès de l'agriculture anglaise au XVIIIe siècle, -- progrès de toute l'économie (visible dans le capitaliste moderne), -- progrès de la famille Fugger. Y. Verbeeck, *A la découverte de l'histoire*, Paris, 1981, 92/93 (*Les Fugger, des marchand et des banquiers*). -

Entrée

1. 1367 (Note : encore le Moyen Âge tardif). Hans Fugger s'installe comme tisserand à Augsbourg (Allemagne du Sud). Lui et ses fils deviennent les marchands les plus riches de la ville. Ils se sont rapidement fait connaître dans toute l'Europe. Même les souverains, qui avaient constamment besoin d'argent, venaient leur emprunter de l'argent. Un des petits-fils de Hans, "Jakob le riche", est devenu très riche.

2. 1487 - a. Les Fugger prêtent une grande somme d'argent à l'archiduc Sigismond. Ce dernier leur accorde le contrôle des mines d'argent du Tyrol. Plus tard, grâce à de nouveaux emprunts, ils entrent en possession de riches mines en Hongrie.

b. Ils ont fondé des fonderies de métaux et des hauts fourneaux.

c. Avec le temps, ils ont dominé le commerce européen du cuivre et de l'argent. -

Des Pays-Bas à l'Italie, ils vendent du futein (bombazine, un tissu fabriqué par les Fugger à partir de coton égyptien) en quantités énormes au public acheteur qui en réclame. -

En ce qui concerne le commerce des épices, ils se sont associés aux monarques portugais.

- d. Ils ont mis en place un commerce de bijoux et de tissus en soie. -

Conclusion :

i. Le réseau d'agences Fugger s'étend sur toute l'Europe centrale, -- de Varsovie à Rome (internationalisme).

De plus, grâce à des méthodes très modernes (cf. 78 : dès 1350, les premiers capitalistes pensaient déjà avec méthode et avec des modèles de pensée), ils contrôlaient l'ensemble de l'économie européenne. Leur gestion du capital a été décisive. -

Le résultat est que (la première partie du) XVI^e siècle peut être appelé "le siècle des Fuggers". Dans quel sens ?

Les princes, toujours en manque d'argent, pour des raisons de guerres (kf 75 : polémologie) avec l'aide d'armées mercenaires (équipées par exemple de canons), empruntaient de l'argent.

L'"or" de Fugger était également une nécessité pour l'Église : les papes, les cardinaux et les évêques, pour faire face à leurs dettes, se tournaient vers l'or de Fugger.

Fugger's. Par exemple, les papes les payaient avec l'argent des indulgences. Ce qui sera l'un des nombreux éléments qui déclencheront la Réforme.

3. 1527.-- Jakob de Rijke - 76 ans - meurt. Le déclin de la famille commence. De nombreux souverains n'ont pas pu rembourser.

À la fin du XVI^e siècle (vers 1700), la famille Fugger dispose encore d'une fortune enviable, mais les banquiers (prêteurs) de Gênes occupent la première place.

Echantillon bibl.: R. Auget, *Le banquier* (1980);-- Ph. Brochard, *Une famille de marchands et industriels du Moyen - Age à nos jours* (1980) ; -- P. Jeannin, *Les marchands au XVI^e siècle* (1957). -- Il convient ici de faire référence à un autre modèle de prêteur : P. Morton, *Les Rothschild*, Paris, 1962 ; -- Derek Wilson, *Les Rothschild*, Paris, 1989 (*// Rothschild (A Story of Wealth and Power)*, Londres, 1988). -

Note - Ne confondez pas le "déclin" des Fugger avec ce que nous..., mentionné ci-dessus, kf 2, : là, il s'agissait de raisons métaboliques ; ici, il s'agit de pour des raisons financières : les débiteurs ne pouvaient (ou ne voulaient) pas rembourser.

Une troisième comparaison.

Progress (agriculture anglaise), - Progress (le "capitaliste" moderne typique), - Progress (le Fugger's), Progress : la première grande entreprise moderne. -

Y. Verbeeck, *A la découverte de l'histoire*, Paris, 1981, 114s. (*La Compagnie hollandaise des Indes orientales*). -

Tout d'abord, nous allons voir brièvement comment toute une culture peut être construite avec le capitalisme comme sous-structure : c'est comme si le reste devenait une sorte de superstructure.

Les Provinces-Unies disposent d'un capitalisme marchand sous la forme de l'East India Company.

1594.-- Dans la maison d'un marchand de vin, neuf hommes partent pour un voyage hollandais vers les "Indes" (quatre navires avec 249 marins). -

À l'époque, d'autres sociétés plus petites ont également été fondées dans le but d'explorer les îles indonésiennes. -- Cela ne s'est pas fait sans de nombreux désaccords.

1602.-- Le gouvernement décide : la Compagnie des Indes orientales absorbe d'autres compagnies. -

La structure. -

L'actionnariat capitaliste. -- Entre autres, six entreprises, dans les principales villes de Hollande, recherchent des acheteurs d'"actions" : un large public s'abonne ; le succès est au rendez-vous ! Après dix ans, les actionnaires peuvent vendre leurs "valeurs". De cette manière méthodique, la Compagnie des Indes orientales a maintenu son capital.

Note.-- Le terme "capital" a plus d'un sens ;

1. En tant qu'élément de la production. -- Dans tous les systèmes économiques, même les plus communistes, le "capital" joue le rôle principal. C'est l'ensemble de tout ce que possède une unité de production (une maison de commerce, une usine, une ferme) :

i. matières premières (capital industriel), **ii.** outils (k. technique), **iii.** argent (k. financier), **iv.** créances (k. juridique). -

Pour qu'une unité de production devienne opérationnelle, elle a besoin d'un élément supplémentaire : la main-d'œuvre.

Capital d'action. -- Les contributions des propriétaires (par exemple, sous forme de bâtiments, mais aussi d'argent, bien sûr, le plus souvent) d'une unité de production (entreprise : par exemple, une société par actions) constituent un aspect. C'est le cas de la Compagnie des Indes orientales.

Négociable capital. -- Il s'agit de montants distincts, qui se distinguent des marchandises ou des services, par exemple. - En concevant le capital mobilisable de cette manière, la Compagnie des Indes orientales est devenue la première entreprise moderne à grande échelle.

2. Les dirigeants capitalistes. -

Le pouvoir de décision est confié à soixante directeurs (issus des chambres de commerce).

Ils désignent à leur tour les "Seigneurs XVII", dix-sept administrateurs.

Les "petits actionneurs" n'ont pas de droit de vote. -

Le monopole capitaliste. -- Dans la mère patrie, la Compagnie acquiert le monopole des épices fines auprès d'Insulinde. -- La méthode de colonisation complète cela. **(i)** Les indigènes pratiquent la monoculture : noix de muscade

(Banda), cannelle (Ceylan), clous de girofle par exemple - Toute autre culture de plantes est rendue impossible, si nécessaire par la force (kf 75 : “La violence est le capitalisme par d’autres moyens”).

Les indigènes ne sont autorisés à vivre que de l’importation de nourriture et de textiles. C’est encore la Compagnie des Indes orientales, qui détient le monopole, qui s’en charge.

En d’autres termes, l’emprise, l’emprise du pouvoir, sur la colonie est totale (cf 77 : au lieu du totalitarisme d’État, voici le totalitarisme du Capitalisme).

La vente capitaliste. -- Le troc, en Europe, en Asie, au Bengale pour la soie et les éléphants. Au Siam pour l’étain. Dans presque toutes les régions pour l’or. C’est l’expansionnisme international. -

Solutions d’échange : si le sucre de Batavia est moins cher que celui du Brésil, il est importé à Amsterdam ; si, en revanche, il est plus cher, il est exporté en Perse (Iran) ou au Japon.

Conclusion - Indéniablement, avec cette structure, la Compagnie des Indes orientales est devenue l’un des éléments fondamentaux de ce que, dans nos livres d’histoire littéraire par exemple, on appelle “l’âge d’or”.

Note : N’oubliez pas la structure : elle nous permet, mutatis mutandis, de mieux comprendre notre culture capitaliste actuelle. Si la structure capitaliste alors notre culture est compréhensible.

Le concept économique de base de la croissance. -

Maintenant que nous avons clarifié, de manière inductive (kf 3, 18, 30, 55, 71, 72), par le biais d’un échantillonnage, le concept de “capitalisme moderne”, nous pouvons saisir correctement l’idée de “croissance économique”.

Modèle d’application. -- Supposons qu’une récolte de café très fructueuse en Colombie ait pour effet d’augmenter soudainement le PNB (produit national brut) de ce pays. Ce phénomène n’est pas une véritable “croissance économique”.

La raison : un facteur climatique, dont il dépendait, peut entraîner une baisse de la croissance l’année suivante. -

Mais si la croissance en question est le résultat, par exemple, de nouvelles techniques améliorées (par exemple, pour les plants de café), qui peuvent être poursuivies à l’avenir sur une base durable, alors il y a un progrès dans l’efficacité du travail effectué, -- alors il y a une croissance durable. C’est réel. La croissance économique”.

Modèle d’application. -- A. Sampson, *The Money Lenders (Le pouvoir des banques et la crise économique)*, Weesp, 1983 (// *The Money Lenders*, Londres, 1981), 197v., décrit. -- Les quatre dragons. --

L'expression "les quatre dragons" désigne Taïwan, la Corée du Sud, Hong Kong et Singapour.

1.1. La croissance économique comme un fait. --

Les "jeunes pays d'Asie de l'Est" - connus à l'époque sous le nom de "Superrivals" ou encore de "Gang of Four" - se distinguent comme de nouveaux venus ambitieux dans la bataille commerciale.

Au cours des années 1960, la Corée du Sud et Taïwan avaient un taux de croissance annuel de 17% et Singapour de 13%.

1.2. Caractéristique sociale. -

Cette croissance a été obtenue sans créer une plus grande inégalité au sein de la population, -- contrairement à ce qui se passe souvent dans les pays d'Amérique latine.(...) -.

2.1. Les éléments au travail. -

Ces "termes humaines" (...) se sont révélées beaucoup plus coordonnées et en phase les unes avec les autres que les Occidentaux longilignes : comme des bouchons, elles s'insèrent dans le circuit étroit des moyens de communication économiques ; leurs doigts sont comme faits pour travailler commodément avec des calculatrices de poche ; leurs petites maisons s'adaptent mieux aux petits téléviseurs. -

2.2. La philosophie de base. -

Leur capacité à mettre leur propre individualité au service de l'équipe impressionne continuellement les investisseurs et les banquiers occidentaux. "Leur philosophie est intégrée dans le cadre de leur système de société", déclarait, en octobre 1980, James Wiesler, responsable de la branche asiatique de la Bank of America." -

Note : Ce deuxième exemple contient l'une des explications possibles de la croissance économique. Il est remarquable que les cultures païennes-orientales, mélangées à la "rationalité" moderne, ne produisent pas l'effet désastreux que nous constatons en Amérique latine, qui est à la fois biblique-chrétienne et largement occidentale dans sa population, à savoir une injustice sociale criante. Pourtant, la formule est essentiellement la même : le capitalisme. Cela signifie qu'une multitude de capitalismes sont possibles.

Explication. -

Par ailleurs, le concept de "croissance économique" n'est pas si facile à définir. -- *O. de la Grandeville, Robert Solow (Les leçons d'un prix Nobel), in : Journal de Genève (31.10.1987), parle du prix Nobel d'économie décerné à Robert Solow, professeur au M.I.T. (Massachusetts Institute of Technology). --*

Les crises financières (cf. 83 : Grande Dépression) que nous connaissons, ainsi que les profonds bouleversements que connaissent les systèmes économiques, mettent clairement en évidence les profondes contributions de R. Solow à la théorie de la croissance économique.

L'une de ses réalisations pionnières consiste à émousser les éléments techniques qui sont à la fois nécessaires et suffisants pour apporter une croissance équilibrée à nos économies.

Fin de la guerre mondiale 1939/1945 :

Comment comprendre la croissance économique ? La réponse des théoriciens de la croissance dans les années 1950 ne tenait pas compte de ce que l'histoire économique nous enseigne à ce sujet ; plus encore, ils préféraient une structuration inflexible de la production.

Où se situait l'inflexibilité ? Dans le fait que, selon eux, les éléments de la production - par exemple le capital technique (cf. 86) ou le travail (cf. 86) - devaient rester dans des proportions immuables. Pour les experts en planification, cela a facilité leur travail.

Mais Solow prouve que ce modèle de croissance conduit presque toujours à une utilisation inadéquate du stock de capital ou à un chômage prolongé.

Conséquence : il propose une structuration souple et flexible de la production. Résultat : une croissance équilibrée, avec du chômage et une sous-utilisation des éléments de production.

Conclusion : les intellectuels qui ne sont pas directement impliqués dans la vie économique, au sens moderne du terme, sous-estiment régulièrement l'activité économique et la théorie économique. Mais, s'ils sont prêts à s'attarder, par exemple, sur la persistance du chômage comme résultat d'une pratique économique erronée, elle-même résultat d'une théorie économique erronée, alors, quand ils - socialement sensibles - dénonceront le Capitalisme comme "la cause de tous nos maux", ils se rendront compte que l'amélioration ne réside pas dans la plainte et la révolution, mais dans l'amélioration de l'essence même du Capitalisme.

C'est pourquoi, entre autres, nous nous sommes attardés sur les réalisations du lauréat du prix Nobel Robert Solow, --- qui tente de construire une théorie économique socialement consciente, fondée sur une pratique économique socialement consciente. -

--

Remarque : nous procédons à une analyse culturelle. Selon le principe de Grossien (cf 38, 44)

Si l'économie, alors facteur principal de la culture - nous comprenons parfois très peu d'une culture, si nous ne connaissons pas sa structure économique (dont il existe un modèle, cf 86v).

Ceux qui veulent en savoir plus à ce sujet, d'une manière pas si difficile, peuvent lire par exemple *R.L.Heilbroner, De filosofen van het dagelijks brood (Les philosophes du pain quotidien)*, Groningen / Purmerend 1987 (// *The Worldly Philosophers*, New York, 1953).

O.c., 280vv, l'auteur explique comment le processus économique (c'est-à-dire la vie économique pure) est régi par des éléments non économiques en plus des éléments économiques.

1.a. Adam Smith (1723/1790 ; *La richesse des nations* (1776)) voit dans l'accumulation du capital l'élément par excellence. Nous, ci-dessus, avons appris à le voir. Malthus et Ricardo, d'ailleurs, partageaient le point de vue selon lequel la libre formation des prix est purement économique. Cette vision était autrefois appelée "homo oeconomicus", l'homme purement économique.

1.b. Thorstein Veblen (1857/1929 ; économiste américain, très préoccupé par le changement et la croissance) a mis en évidence le couple opposé "prêteur/technicien" (la gestion financière et la production ne sont, en effet, pas toujours harmonieusement compatibles).

2.a. Thomas Malthus (1766/1834) et David Ricardo (1772/1823) ont souligné que la croissance démographique peut constituer une menace réelle (cf. 63 (Chine), 78 (Angleterre)), -- ce dont G. Sorman, par exemple, doute, au moins en partie.

2.b. J.A. Hobson (1858/1940) a mis le doigt sur le fait que les riches sont extrêmement économes et maintiennent les salaires aussi bas que possible, ce qui, selon Hobson, a pour conséquence l'impérialisme : les grands capitalistes ont sans cesse besoin de "débouchés", de "main-d'œuvre bon marché", éventuellement quelque part dans de lointains territoires d'outre-mer (cf. 86 : East India Company).

2.c. John Stuart Mill (1806/1873) a soutenu que la justice distributive (la distribution des biens économiques) est également non économique et qu'il devrait en être ainsi.

Par conséquent, la libre formation des prix doit être calculée à la fois mécaniquement (= économie pure) et sur la base d'hypothèses éthiques (= non-économie). En d'autres termes, si tout le monde veut partager la prospérité, les prix doivent être abordables pour tous.

2.d. Karl Marx (1818/1883) a exposé le système capital-travail ("ploutocrate/prolétaire") en réponse au processus de production capitaliste (cf. 86). En fait, nous avons vu émerger une lutte des classes féroce.

Note -- Les écolo-pacifistes soulignent également l'influence de l'économie moderne sur l'environnement, un facteur extra-économique là encore.

Conclusion : La croissance dépend de toute une série d'éléments. La croissance reste un

processus compliqué. -- Sans parler de l'écrasement des monopoles, des syndicats, des mesures gouvernementales, etc.

n dixième échantillon : éléments d'économie.

Il est grand temps d'organiser nos concepts de base (le nom moderne de ce que les platoniciens appelaient "éléments") en matière d'économie.

Définitions. -- Nous parlons délibérément de "définitions" et non de définition, car on peut presque toujours (du moins en dehors de la logistique (= logique axiomatico-déductive) et des mathématiques axiomatico-déductives) "définir" quelque chose de plusieurs façons.

Première définition. -- Gaston Eyskens, ignorant tout, à Louvain, a donné la définition suivante : la satisfaction "rationnelle" des besoins en vue de la "prospérité matérielle". Il a immédiatement ajouté, en tant qu'homme socialement sensible, quelque chose comme "réparti sur l'ensemble de la population" (cf. 90 : justice distributive). Mais cet ajout était, en dernière analyse, déjà extra-économique.

Que pourrait signifier "rationnel" ici ?

L'application, dans le domaine économique, du principe d'économie que, comme on le sait, le nominaliste Petrus Aureolus (+1322) tenait à l'égard des "éléments" pour expliquer quelque chose : lorsque, face à un fait, on cherche à le comprendre et, immédiatement, à en trouver les prémisses (archai, principia), il faut éliminer tous les éléments superflus ("redondants", disons-nous maintenant).

Expliquer le maximum de données avec le minimum nécessaire et suffisant d'hypothèses.

Rationnel' signifie ici certainement aussi, bien qu'à notre connaissance G. Eyskens n'ait jamais abordé explicitement ce que nous avons appelé au ch. 74 "l'éthique pragmatique" (ici en économie). Et ce qu'un théoricien de la vente comme P. Vervaeke (bk 74 : la volonté de puissance vide) a clairement expliqué au début des années soixante (la distinction fondamentale entre nos techniques de vente typiquement occidentales et ce qu'il appelait, par exemple, les "techniques de vente orientales", qui sont beaucoup moins "agressives").

Cf. également kf 87 : "La violence est le capitalisme par d'autres moyens". -- La définition eyskensienne peut être décomposée comme suit : sur la prospérité matérielle L'humanité a des besoins, qu'elle satisfait rationnellement.

Le purposif apparaît, là où le prof dit "avec un but". Toute véritable "action économique" (un type de ce que la praxéologie ou la théorie de l'action a pour objet) est intentionnelle et donc "pragmatique" au sens très large.

Deuxième définition. -- Bien qu'un *J.K. Galbraith (New Industrial State)*, économiste "gauchiste" à l'américaine, ait tenté de le raser, nous le citons toujours : *Paul A. Samuelson/ W.D. Nordham, Economics, McGraw Hill, 1985-12, 4* :

"L'économie est l'étude de la manière dont les individus et la société décident de l'utilisation de ressources rares, qui peuvent également être utilisées d'autres manières, en vue de produire toutes sortes de choses utiles ("articles") et de les distribuer à toutes sortes d'individus et de groupes de la société pour une utilisation actuelle ou future. -

Cette définition met l'accent sur l'élément théorique de la décision. L'économie est ainsi : décidez-en comment

a. des ressources multiples (terres, plantes, services) sera utilisé dans le processus de production, de distribution et de consommation dans le contexte de la société et de ses membres.

La définition samuelsonienne tente, à tout prix, d'intégrer le triple processus économique (produire, distribuer (par les ventes), consommer). D'où sa complexité.

Explication. -- Le *Père Poulon, Economie générale*, Paris, 1988-2, 3, dit : "La science économique analyse un certain type d'activité humaine. -

Les définitions abondent. La définition, par ailleurs célèbre, de *L. Robbins, An Essay on the Nature and Significance of Economic Science*, Londres, 1935, dit : "L'économie est l'étude du comportement humain, dans la mesure où elle doit décider de la relation entre des moyens rares, qui peuvent être employés d'autres manières, et des fins.

Que les buts de l'homme soient tous orientés vers la réalisation de son bonheur, et que les moyens dont il dispose à cet effet le contraignent tous à la dure réalité du travail, -- là-dessus tout le monde est d'accord". - Comme indiqué plus haut, la nature orientée vers un objectif est mise en évidence ici.

Secteurs. -- La population active totale, impliquée dans la vie économique, peut être classée en une quarantaine de secteurs. Mais les économistes eux-mêmes, là encore, résument cette masse en trois grands secteurs.

Le secteur primaire : quatre sous-secteurs (pêche, agriculture (= cultures arables + élevage), -- mines, carrières).

Le secteur secondaire : vingt-deux sous-secteurs résumés en “industrie manufacturière” et un secteur, l’industrie de la construction. -

Modèle d’application : l’industrie textile transforme les matières premières en vêtements, par exemple (industrie manufacturière).

Le secteur tertiaire : onze sous-secteurs, qui comprennent le commerce et les services. --

Modèle d’application : l’éducation, les services publics, le secteur médical et de la santé, où les biens ne sont pas produits mais les services sont rendus. -

Un exemple notable est le tourisme, qui connaît une croissance constante : selon les experts, cette industrie crée le plus de places (“emplois”) ; ces dernières années, le tourisme s’est classé au troisième rang mondial après les secteurs de la “production d’énergie” et de la “construction automobile”.

Note -- H. Pesch, S.J., *Des christlich-soziale System der Volkswirtschaft*, 23f., note que les Physiocrates (Fr. Quesnay (1694/1774, économiste français (La Physiocratie (1768)), qui considèrent que la terre est la seule source de “richesse” (avec sa culture), mettent l’accent sur le “secteur primaire” de la terre.

Ce que Pesch appelle “le système industriel”, c’est-à-dire les vues économiques du libéralisme traditionnel (A. Smith ; KF 90), qui considérait l’industrialisation comme un phénomène fondamental, favorisait le “secteur secondaire”.

Pesch estime que le mercantilisme (cf. 68), en favorisant le commerce extérieur, place immédiatement le “secteur tertiaire” au centre de l’attention. -

Cela montre que les trois grands secteurs sont plus qu’une simple classification logique ou sociologique.

L’ère industrielle et post-industrielle. -

Echantill. Bibl. : J. Peperstraete, *L’emploi dans la société de l’information*, in : Notre Alma Mater, 1987 : 2, 67/79 -

La société industrielle. --

Le processus de production se caractérise par la part de “travail automatique”, dans la transformation des matières premières et la consommation d’énergie -- Ce qui était fait à l’époque pré-moderne par la force musculaire animale et humaine - pensez au fermier avec son cheval ou son bœuf - a été mécanisé depuis l’introduction de la machine (pensez à la célèbre machine à vapeur dans nos livres d’histoire). -

Trait : l’homme reste toujours le conducteur, l’initiateur. -- Résultat : les produits sont fabriqués en grande série et à un prix abordable pour les masses. -

La société (= d'information) postindustrielle). -

La force musculaire - forme d'énergie animale ou surtout humaine - permet de contrôler la matière. - Les sciences professionnelles actuelles - physique, chimie et biologie - travaillent avec trois concepts fondamentaux, à savoir la matière (substance), l'énergie et l'information.

1- La mécanisation de la force musculaire a été au cœur de l'industrialisation (commencée en Angleterre, dans les années 1780 et suivantes). Pensez à l'énorme rôle de la machine à vapeur en tant que mécanisation de l'énergie.

La mécanisation de la connaissance (animale et) humaine, sous forme d'information, est au cœur de la société de l'information. -

Le point de départ est la théorie de la communication ou de l'information, dont nous avons discuté en deuxième année (Rhétorique 38vv : la rhétorique comme théorie de l'information ou de la communication).

Nous y avons appris que toute messagerie (information en tant qu'acte) peut être analysée comme le fait qu'un messenger transmet un "message" (message ou "information" en tant que contenu de communication) à un destinataire du message.

En tout cas, c'est ainsi que le voyait Aristote de Stageira (le "Stagirite", -384/ -322). Jamais sa doctrine de l'information n'a été plus actuelle qu'aujourd'hui.

Trois matières sont issues de la science de l'information actualisée : la microélectronique, les télécommunications et l'informatique (nous y reviendrons plus tard, séparément).

En bref, l'"informatique" traite du traitement technique et mécanisé de quantités (massives) de "données" (données, unités d'information, "bits") - enregistrement (entrée, flux), - traitement (classification, comparaison, stockage en mémoire (mémorisation)), - prise de décision (sortie, flux) -, avec des machines comme outils (par exemple, des robots). -

Relisez maintenant le kf 87 ("La croissance, au sens réel, repose sur des techniques qui, à l'avenir, sont durables"). Vous verrez que tout ce que le communicatif a produit en termes de techniques et de mécanismes, représente des "améliorations", des progrès, des améliorations de toutes sortes, qui dans le futur non seulement continueront, mais augmenteront.

Conclusion : Un nouveau nom pour une nouvelle économie : l'économie informationnelle, dès que l'économie est plus riche dans quelques secteurs (par ailleurs fondamentaux), parmi lesquels certains surpassent beaucoup d'autres. -

C'est l'une des raisons pour lesquelles nous avons cessé pendant si longtemps de considérer le progrès et surtout le progrès comme une véritable croissance.

L'entreprise. -

Vaguement défini, le terme “entreprise” désigne une unité de production ou de service. Il s’agit d’une organisation dans laquelle “le patron” (“le chef”), entouré ou non de collègues de la direction (les “décisions”), travaille avec “le personnel”.

Pour toute personne ayant un minimum de connaissances économiques, il est évident que l’économie moderne dépend des entreprises, c’est-à-dire des entrepreneurs. Un système économique qui n’encourage pas les entrepreneurs constatera rapidement que “tout s’arrête”.

Joseph Schumpeter (1883/1950 ; École de Vienne), connu par ses étudiants comme le plus désespéré des conservateurs (“libéraux”) et, en même temps, grand admirateur de l’économie marxiste, ressemblait à Zénon d’Élée (kf 49).

Il a pratiqué l’“antilogie” (= réfutation) du libéralisme (“Il était plein de critiques sérieuses de ce système”). Mais il a aussi fait “l’antilogie de l’antilogie” (“Il était un critique sarcastique des critiques du capitalisme”). -

R.L. Heilbroner, De filosofen van het dagelijks brood (Les philosophes du pain quotidien), Groningen/ Purmerend, 1987, 277, tente de dépeindre ce qu’est l’entrepreneur héroïque, selon Schumpeter. “À ses yeux, le capitalisme avait tout l’éclat d’une joute du Moyen Âge (...). Car (...) le capitalisme ne pouvait conserver sa puissance dynamique que tant que les capitalistes continuaient à se comporter comme des chevaliers et des pionniers.

Pas tous, bien sûr : chaque entrepreneur avait un petit troupeau d’humbles adeptes. Mais la véritable impulsion du système devait venir des hommes de courage, -- des hommes qui osaient risquer toute leur fortune pour réaliser de nouveaux plans, -- qui avaient le courage d’innover, d’expérimenter, de se développer.

Nous avons rencontré des exemples de cette théorie économique : par exemple, lire kf 78v. (haut et bas).

Le rôle des petites et moyennes entreprises. -

Si l’on écoute certaines personnes, on pourrait penser que seules les entreprises géantes - par exemple les (très détestées) “internationales” - déterminent notre système économique.

Phil. Regnier, Les ‘Quatre Dragons’ et l’ Europe, in : Le Journal de Genève (10.10. 1988), écrit à ce sujet : “Il semble que l’ère post-industrielle ait pour caractéristique la coopération et la complémentation mutuelle des petites et grandes entreprises, tant à l’Est qu’à l’Ouest”. En effet, les géants américains, japonais et européens ne doivent pas nous faire oublier les innombrables petites et moyennes entreprises.

Le miracle économique japonais, par exemple, doit sa flexibilité (capacité d'adaptation, capacité de restructuration) à un nombre exceptionnellement élevé de petites et moyennes entreprises, qui, par exemple, effectuent des tâches pour les grandes entreprises parce qu'elles peuvent le faire à moindre coût que les géants (en français : sous-traitance).

Le même auteur, dans : *Journal de Genève* (11.10.1988), ajoute que les "Quatre Dragons" (cf 87) - Corée du Sud, Hong Kong, Singapour, Taiwan - présentent un système analogue. A propos de laquelle quelques détails.

Pour nous donner une idée : la Z.-Corée compte environ 1 650 000 petites et moyennes entreprises, Hong Kong en compte 90 000 et Singapour 70 000.

Taiwan compte 730 000 petites et moyennes entreprises. Eh bien, l'excédent financier de Taiwan (sur son bilan) était, par exemple, de près de 75 milliards de dollars US au début de 1988.

Cela la plaçait, à l'époque, en deuxième position après le Japon. -

L'économie taïwanaise est tout simplement dominée par les petites et moyennes entreprises. Ils constituent l'élément prédominant de l'énorme excédent commercial et financier de Taïwan. -

Conclusion. -- Comme le dit Hérodote (kf 83), si l'on juge que les nationaux, par exemple, sont virtuellement les seuls, il faut le confronter à l'historia, aux faits ! Qui le "falsifient".

Systèmes économiques -

Définitions, secteurs, entreprises. Mais aussi des "systèmes", c'est-à-dire des réglementations globales. Les manuels en distinguent quatre, qui peuvent être divisés en deux types connexes :

1.1. Économie de marché. -- L'offre et la demande de matières premières, de produits et de services sont déterminées exclusivement par des individus et des groupes totalement libres (kf 67 : modes de décision chaotiques).

1.2. Économie concertée. -- "Economie concertée" en français. -- Les acteurs sont invités à confronter leurs interprétations (positions) de l'offre et de la demande de manière concertée afin d'aboutir à des décisions communes.

2.1. Économie planifiée. -- L'ensemble de l'offre et de la demande est régulé ("régulé") par l'État à travers un plan centralisé. Cfr. cf. 63 ("Enfant hors plan").

2.2. Économie dirigée : l'offre et la demande sont "gérées" ("régulées") - dans une plus ou moins grande mesure - par l'État, -- par le biais, par exemple, de mesures globales (fixation des prix), de droits de douane, de taxes, etc.

Note -- L'économie planifiée, l'économie dirigée (Dirigisme) -- les deux -- impliquent une "politique économique".

Echantill. Bibl.: *J. Beishuizen et al, De magische vijfhoek (La politique économique en bref), Utr./ Antw., 1976.*

O.c.,9, donne les cinq éléments fondamentaux qui régissent une politique économique :

Marché du travail équilibré (emploi maximum),

Niveau des prix stable (pensez aux augmentations de prix, qui à partir de 1964 ("explosion des salaires") et encore plus à partir de 1973 ("crise pétrolière") ont dû être contrôlées par les gouvernements),

Croissance économique équilibrée (kf 87),

Répartition équitable des revenus (cf. 90 : justice distributive ; 91 : répartition au sein de la population),

Balance des paiements (cf. 97 : Bilan financier ; - - 93 : Mercantilisme (commerce extérieur)).

Le document évoque un sixième élément : "Une question importante et d'actualité est de savoir si un environnement de vie sain doit être ajouté comme sixième objectif ou lui être subordonné.

On peut comprendre "croissance équilibrée".

Il y a de bonnes raisons d'inclure l'environnement comme un facteur distinct dans la discussion sur la politique économique, parce que de plus en plus de gens se rendent compte qu'un environnement sain est une question de vie ou de mort". (O.c. 10).

Note -- Ce sixième point prouve à lui seul que l'économie (et la politique) nous concerne tous. Et doit être un objet de philosophie culturelle.

Économie mixte. -

Depuis les années 1950, on assiste à une sorte de fusion des extrêmes : les secteurs public et privé travaillent main dans la main (par exemple, une entreprise locale bénéficie de subventions publiques).

Note -- Sous la pression de la crise économique, non seulement les dirigistes comme les keynésiens, qui placent l'intervention de l'État au premier plan par principe, mais aussi les libéraux comme le président Reagan (le plan Reagan 1981/1986) et d'autres, acceptent l'intervention de l'État, par exemple dans les investissements.

L'"investissement" est le fait d'"investir" du capital (kf 86) dans un processus de production (par exemple pour lancer ou profiter d'une entreprise) ou dans des valeurs (qui servent également à quelque chose).

Echantill. Bibl.: *Phil. Marchat, L' économie mixte, Paris, 1980-2 -*

Conclusion. - Comme il a été dit, (kf 51), les positions extrêmes peuvent être joliment assemblées dans le cerveau, mais dans les faits (phénomènes) eux-mêmes, elles nécessitent des ajouts, que l'adversaire voit mieux.

Les acteurs économiques. -

Nous avons déjà vu qu'un gouvernement doit tenir compte de "tout". Mais nous le faisons tous ! Afin de donner un aperçu de ce "tout" dans le domaine économique, nous allons examiner la vie économique - de manière praxéologique. Une "praxis", l'action, part d'un agent, -- d'un "acteur" -- d'"acteurs", qui "agissent".

Echantill. Bibl.: R. Colonna d' Istria, *Initiation à l' économie*, Paris, 1989. -- O.c.,17/24 (*Les agents économiques*) listes :

Un acteur économique est une entité ("quelque chose") ou une "unité", non réductible à autre chose, d'où proviennent les décisions économiques (kf 92 : formulation de la théorie de la décision) - perception de revenus, dépenses -.

La famille. -- Même une seule personne, si elle vit à un endroit et est économiquement active à partir de cet endroit ou localement, est appelée "famille" au sens économique du terme.

L'entreprise. -- Voir ci-dessus cf 95. -- Elle **(i)** fabrique et **(ii)** vend.

L'administration. - Les acteurs publics (l'État, le R.I.Z.I.V., etc.) et privés (les religions, les partis, les syndicats, les V.Z.W., etc.) sont des acteurs qui produisent des biens et des services, mais - contrairement à l'entreprise par exemple - ne les vendent pas (même s'il faut les payer quelque part).

L'institution financière. -- Les familles consomment, les entreprises produisent, les administrations ne vendent pas. La nature même d'un acteur financier - une banque, la banque nationale ou fédérale ("centrale"), le trésor public, une compagnie d'assurance - réside dans la réalisation d'opérations financières (retrait d'épargne, octroi de prêts).

Le pays étranger. - Tout ce qui se trouve à l'extérieur du territoire d'un État agit, en résumé, comme un "acteur" - ce que l'on peut constater dans la balance des paiements.

Éléments de production.

O.c., 25/35 (*Les facteurs de production*). -- Les éléments, sinon les acteurs, que les acteurs utilisent pour produire des biens ou des services sont appelés "facteurs de production".

1. La nature. -- Cueillette, pêche, chasse (kf 38), -- agriculture, mines, -- ils emploient la nature.--

2.1. Capital. - Les biens, dans la mesure où ils sont au service des activités économiques, sont des "capitaux" (kf 86).

2.2. Travail - Le travail est toute activité manuelle et mentale, dans la mesure où elle est au service de l'activité économique. D'où l'idée de "population active".

3. La pièce de monnaie.-- Une pièce de monnaie, un billet de banque, un compte bancaire (= pièce scripturale) jouent un rôle majeur (troc, valeur - unité).

La classe. -

La description actuelle du concept de “classe” peut être résumée, en termes platoniciens, comme suit : une “classe” est la collection, resp. le système (système) formé par les individus qui, au sein d’une société, sont régis par les mêmes éléments (principalement ou même uniquement économiques) - conditions de vie et de travail, réalisations, intérêts, etc. -

Puisque le concept de “lutte des classes” joue un rôle si important dans le langage de certains de nos contemporains, prenons un moment pour nous souvenir d’une personne qui a fait un travail brillant d’analyse de la classe ouvrière anglaise. -

Echantill. Bibl.: *J.Cl. Favez, Histoire sociale : “Ils cultivaient l’arbre de la liberté”*, in *Journal de Genève* (11.02.1989). -- Voir ici ce qu’écrit l’auteur, à la suite d’*Edward P. Thompson, The Making of the English Working Class*, Londres, -- qui vient d’être traduit en français -- *Miguel Abensour, trad., E.P. Thompson, La formation de la classe ouvrière anglaise* (Gallimard / Le Seuil) :

Thompson était initialement un communiste. Avec le temps, il est devenu l’une des figures inspiratrices de la nouvelle gauche (les radicaux). - La nouvelle gauche dans les années 1960.

La notion de “classe” occupe donc une place centrale chez cet intellectuel “critique”. Son livre est empreint d’admiration pour ce qu’il appelle

La culture héroïque de la liberté, pour laquelle la classe ouvrière anglaise s’est battue.

Le livre en question analyse

Les réactions des ouvriers à la révolution industrielle (1790/1830) en Angleterre, qui, dans ce domaine, a été pionnière,

Thompson falsifie partiellement les simplifications (par exemple, la réduction à des facteurs purement économiques) faites par les économistes libéraux et marxistes. -- Thompson falsifie en partie les simplifications (y compris la réduction à des facteurs purement économiques) commises par les économistes libéraux et marxistes. -- Relisez maintenant le kf 83 (méthode hérodienne).

2.a. Historia. -- Les sources, consultées par Thompson, sont les données traditionnelles, mais aussi des textes littéraires, qui sont en quelque sorte des “témoignages” qui décrivent et interprètent cette période terrifiante de la société anglaise.

2.b. Logos.

La thèse de Thompson est que, tout d’abord, un élément économique - l’industrialisation - a joué un rôle :

De 1790 à 1830, le niveau de prospérité de la classe ouvrière anglaise a globalement augmenté,

Sa situation de vie globale s'est toutefois détériorée.

Deux éléments politiques ont renforcé le facteur économique.

La contre-révolution. --

La "contre-révolution", de manière très générale, signifie "le mouvement "réactionnaire" qui cherche à défaire la révolution précédente (dans ce cas, la Révolution française)".

Note : Le Club des Jacobins. -- Un certain nombre d'ecclésiastiques, d'aristocrates et de riches citoyens ont d'abord été les partisans en France d'un monarque constitutionnel (c'est-à-dire gouverné par une constitution).

Après la fuite du souverain français à Varennes, ils sont devenus méfiants : ils ont pris une direction encore plus démocratique. -- En octobre 1789, leur lieu de réunion devient l'ancien couvent des Jacobins-St.-Honoré. -- Le club a exercé une grande influence sur de nombreux "clubs" et "associations", également en dehors de Paris.

Lors de la Convention nationale (20.09.1792/26.10.1795), qui a aboli la royauté et instauré la république, les Jacobins ont joué le rôle principal.

Le club a même soutenu la Terreur (mai 1793/juillet 1794), qui a marqué le début d'une phase dictatoriale brutale de la Révolution française. La chute de Robespierre (1758/1794) entraîne la fermeture du club le 12.11.1794. --

Thompson observe qu'une certaine classe dirigeante en Angleterre - craignant le jacobinisme qui avait joué un si grand rôle dans la création de la Révolution française - a pris des mesures pour supprimer une révolution brutale semblable à la Révolution française. -- C'est un type de "contre-révolution", dont nous avons vu un autre à l'œuvre en France (KF 52).

Conclusion : Une révolution en France a été, selon Thompson, rendue impossible par l'effondrement de la révolution industrielle et de la contre-révolution en Angleterre.

L'utilitarisme et le méthodisme. -

D'une manière générale, l'"utilitarisme" est la tendance de l'éthique qui définit l'utilité ("utilis", en latin, signifie "utile") - le bien commun ou l'"utilité" privée - comme la norme de notre comportement consciencieux.

John Stuart Mill (kf 90), par exemple, y était favorable. -- Le méthodisme a été fondé par John Wesley (1703/1791 ; théologien et ministre). Il s'agit d'une religion protestante, répandue principalement en Écosse et aux États-Unis. -

Eh bien, selon Thompson, les Utili(tari)stes et les méthodistes ont tous deux imposé une discipline de travail dur aux nouvelles classes ouvrières.

Un schéma historique de l'économie en tant que science.

De Paul A. Samuelson / Peter Temin, *Economics*, Tokyo, 1976-10, 921.

La Bible (-800/+99) :

Philosophes artistiques (-600/+600)
Aristote de Stageira (-384/-322)
Scolastique médiévale (800/1450)
H. Thomas d'Aquin (1225/1274)

Praticiens,
Hommes d'affaires ; pamphlétaires

Physiocratie
François Quesnay (1694/1774)
La physiocratie (1768)

Mercantilisme
(Colbertisme,
Camerarism) (XII-/XVIIIe e.)

École classique ("libérale") Adam
Smith (1723/1790) *Richesse des
nations* (1776)

Thomas R. Malthus
(1766/1834) *Essai sur les principes
de la population* (1798)

David Ricardo(1772/1823)
John Stuart Mill(1806/1873)*Sur les
principes de l'économie
politique*(1817)

Socialisme
Économie(1848) Karl Marx
(1818/1883) *Das kapital*(1867)

École néo-classique (néo-libérale)
Leon Walras(1834/1910) Alfred
Marshall(1842/1924)

Vladimir Ulyanov
(Lénine(1870/1924))

John Maynard Keynes (1883/1946)
*Théorie de l'emploi, de l'intérêt et de
la monnaie* (1936) *Économie post-
keynésienne*

Communisme russe
Le communisme chinois
Nouvelle gauche (radicaux)

Un onzième échantillon : la rationalité de l'économie.

La Main Invisible. -

Adam Smith, le père de l'économie "classique" (c'est-à-dire libérale), a placé, comme nous l'avons vu, la formation des prix, c'est-à-dire tous les acteurs économiques agissant librement, au centre.

Que l'ordre émerge quelque part de ce désordre, Smith - et avec lui tous les vrais libéraux - l'attribue à "la main invisible". Nous avons vu que, depuis la culture informationnelle, l'information devient l'idée par excellence (kf 94), - également dans la praxis et la théorie économiques. -

Selon Smith, le "mécanisme des prix", dans un système de marché libre, serait donc le meilleur collecteur de toutes les informations. Mais ceci, dans la mesure où "une main invisible" opère cybernétiquement ou par pilotage.

En d'autres termes, le chaos des nombreux individus cherchant leur "utilité" (bénéfice, profit) individuelle ou privée se transforme, grâce à cette main invisible, en un optimum de bien commun, signe extérieur d'ordre.

La deuxième main invisible. -

Milton and Rose Friedman, (Acropolis, Bruxelles/ Amstelveen), soutient, sur la base de preuves, qu'une deuxième "main opposée" est à l'œuvre. Les politiciens et leurs bureaucrates (les fonctionnaires) - qui prétendent invariablement n'avoir à cœur que le bien commun - sont dirigés par une main invisible de sorte que, dans les faits, ils servent des intérêts privés contre leur gré.

La grande majorité de la législation, introduite par eux, sert en fait certains intérêts non généraux. Et ce, au détriment de l'intérêt général, c'est-à-dire d'autres intérêts non généraux.

Les électeurs, après tout, dans nos démocraties de fait, ne votent que pour un candidat (et son programme) afin de... les indemnités et les privilèges. Le gouvernement, en accordant ces allocations et privilèges lorsqu'il est au pouvoir ou en y participant, recrute en fait des votes pour les élections qui reviennent sans cesse.

Par conséquent, il arrive souvent que les électeurs les mieux organisés bénéficient des avantages, tandis que les électeurs non organisés ou mal organisés doivent payer pour ces privilèges. Et cela est parfois extrêmement coûteux.

Ce côté désavantageux de la législation n'est, la plupart du temps, jamais pris en compte. Pourquoi ? Parce que ces inconvénients sont répartis sur les masses et sont donc moins directement ressentis. -- Les deux Friedman appellent également ce mécanisme la "main invisible".

Les Grecs anciens auraient certainement parlé d’“harmonie des contraires”. -

Modèle applicable. -

Les subventions gouvernementales peuvent fonctionner à l’inverse. -- Dans plusieurs dizaines de pays, les gouvernements ont conçu une “nouvelle forme” d’“expansion industrielle” sous la forme de zones où les subventions étaient autorisées. Résultat : le chômage, qu’ils entendaient combattre, au moins indirectement, a augmenté !

Conclusion. -- Notre économie moderne est-elle ou non un “processus rationnel” ? Si l’on pense “rationnellement” sans la première main, qui crée l’ordre à partir du désordre, et avec la seconde, qui fait le contraire de ce que l’on veut apparemment, alors on peut simplement dire que c’est “irrationnel”. Les processus informatifs qui y sont à l’œuvre sont désinformatifs.

Les conquistadors aventureux.

Les préliminaires du Moyen Âge. --

Comme souvent, c’est le Moyen Âge qui a ouvert la voie. Notamment : *Marco Polo* (1254/1324), l’aventurier de Venise, a effectué un voyage d’exploration en Asie, traversant la Mongolie, pour revenir par Sumatra. -

Son livre, “*Le livre des miracles*”, parle d’une île, Gisopango, aujourd’hui identifiée au Japon, où l’on trouve “de l’or en quantité énorme” - “provenant de mines sans fin” - et “de grandes perles roses et rondes en grand nombre”. Cela a donné lieu au rêve d’un ou plusieurs eldorados.

2. Christophe Colomb (1459/1506)

Christophe Colomb avait le livre de Polo comme seul guide dans sa recherche des “merveilles de l’Inde”. Le 12.10.1492, il pose le pied sur l’île de Guahani, en Amérique centrale. -

Sur les rives de l’atoll El Salvador, Christophe Colomb et ses marins ont admiré la nature et ses habitants. “Les habitants sont très beaux, bien construits et très doux. - Je leur ai donné des boutons et des perles de verre, qu’ils ont immédiatement accrochés à leur cou, ainsi que d’autres choses sans valeur, ce dont ils étaient très heureux. (...). Je les ai observés de près pour voir s’il y avait de l’or. (...). -- Continuer à

Dans le sud - c’est ce qu’ils prétendaient - vivait un prince qui possédait de grandes réserves d’or”.

Note : on le voit : la préoccupation principale était l’or !

Suivant les traces de Christophe Colomb, de nombreux conquistadors sont ***partis à la*** recherche de l’or, directement au pouvoir. -

Conquistador” est le terme espagnol pour aventurier-conquérant. Hernan Cortez (1485-1547) était un tel aventurier. Il a conquis le Mexique (1519/1521). Francisco Pizarro (1475/1541) était un autre aventurier : il a conquis le Pérou. -

Aventuriers, oui. Mais aussi des conquérants : ils sont le piédestal sur lequel l'Espagne moderne a construit son empire. -

La grande masse des conquistadors sans nom était - comme le savent tous ceux qui ne se laissent pas tromper par les idéalizations des manuels scolaires, par exemple - désinformée.

Principalement des mendiants, -- des voleurs, des meurtriers, qui, à cette époque, peuplaient les prisons espagnoles. S'ils étaient recrutés pour l'une des conquêtes, on leur promettait la liberté. -

Lorsque, par exemple, Pizarro a découvert la capitale des Incas, il a capturé Atahualpa, l'a tué et a ramené tous les trésors à la très catholique Madrid, qui - par exemple au nom de l'Évangile, à proclamer à "tous les peuples" - aurait pu punir ce meurtre et refuser ces "trésors" gorgés de sang et de vol. -

Plus que cela, les Espagnols - notez qu'ils ne sont pas les seuls Modernes - ont laissé derrière eux des rivières de sang sur leurs routes, -- toujours à la recherche d'or.

Darcy Ribeiro, anthropologue brésilien, a calculé ce génocide : "Les Aztèques, les Mayas et les Incas comptaient ensemble entre soixante-dix et quatre-vingt-dix millions de personnes - disons des gens - lorsque les conquistadors étrangers sont apparus à l'horizon. Un siècle et demi plus tard, leur nombre était encore de trois millions et demi". -

Les Espagnols catholiques de cette époque, le début de l'ère moderne, ont pris les habitants de l'Amérique centrale et du Sud pour des habitants de l'"Inde" (les Indes de Marco Polo) et les ont appelés "Indiens". Plus encore : leur religion "catholique" les a convertis en non-humains. Pourquoi ? Ils n'étaient même pas "chrétiens".

Bien entendu, ce n'est pas ainsi que pensaient tous les Espagnols, comme la plupart des missionnaires, par exemple. Mais le ton a été donné par l'incompréhension radicale (kf 19) des "sauvages" (puis plusieurs fois justifiée "bibliquement" (kf 35 : "fanatiques de la Bible")).

Conclusion. -- (i) Dans quelle mesure la conquête espagnole (et autres) est-elle biblique aujourd'hui ?

Avant tout, nous parlons de modernité - à quel point est-ce "rationnel" maintenant ?

Georg Simmel. -

G. Simmel (1858/1918) était un sociologue et penseur allemand. À Berlin, où il enseigne la philosophie à partir de 1900, des hommes comme G. Lukacz, E. Bloch, K. Mannheim sont ses élèves. Nous l'avons déjà mentionné (Kf 81). Parmi ses travaux, citons *Der Konflikt der Modernen Kultur* (1918).

Maintenant J.-L. Vieillard-Baron, trad. Georg Simmel, *Philosophie de la modernité (La femme, la ville, l'individualisme)*, Paris, 1989, a paru, la traduction d'un certain nombre d'articles séparés. O.c., 305/325 (L' aventure) donne *Das Abenteuer de Simmel*, in : *Philosophische Kultur*, Potsdam, 1922, 13/30. -- Mais, avant d'analyser quelques extraits, laissez-moi vous dire ceci :

Simmel était un rationaliste pur sang, dans la lignée de Hegel, qui faisait de la pensée méthodique une exigence absolue ;

Simmel était, cependant, quelque peu post-moderne dans la mesure où il appliquait le mode de pensée rationnel à des sujets que l'esprit éclairé traditionnel ne considérait pas comme se prêtant à une "analyse rationnelle".

La ville moderne, le paysage culturel de l'homme moderne, -- La femme, avec la question de savoir si la modernisation affectera ou non l'être profond de la femme, -- L'aventure, typique de l'individualisme moderne, -- Tous les sujets qui, bien que traités de manière strictement "rationnelle", s'écartent néanmoins de ce que l'esprit rationnel des Lumières du passé en pensait.

Écoutons Simmel lorsqu'il tente de dépeindre l'aventure si caractéristique de l'homme moderne. -- O.c., 311 : "La vie dans sa totalité peut être vécue comme une aventure". Voici, en quelque sorte, la devise. -

A. -- Certains "contenus" ont été vécus dans l'excitation. --

Le contenu n'est pas, en soi, la véritable aventure. Par exemple, on survit à quelque chose de mortel. Une femme est "conquise" en vue d'un bonheur éphémère. On a osé jouer avec des éléments inconnus et on a gagné ou perdu. Ces "contenus" ne constituent pas encore pleinement une "aventure", telle que Simmel la définit. -

Passer par de telles expériences ne devient une "aventure" que lorsque la conscience vitale - les profondeurs de l'âme humaine - doit être mise à nu.

une sorte d'excitation, qui est en même temps l'essence de l'expérience vécue. -

-- Simmel, en tant que penseur, conçoit l'aventure --

Une expérience où l'excitation est l'essence même - sur fond d'historiologie. - La relation entre le purement accidentel et le complètement rationnel. -- Cela rappelle Platon, qui compare l'"ananke" (ce à quoi on ne comprend rien, le cas échéant, mais qui, selon votre destin, s'impose) et le "nous" (intellectus), l'esprit humain rationnel. --

Dans chaque événement que nous vivons, nous trouvons tant de choses qui sont simplement “là”, c’est-à-dire qui viennent de l’extérieur, comme des coïncidences.

Conséquence : ce n’est qu’une question de “ quantité “, -- du moins si l’on veut “ peser “ si la totalité de chaque événement peut être considérée comme quelque chose de “ rationnel “ et d’“ intelligible “, supposant un “ sens “, ou si la “ couleur “ de cette totalité est déterminée par le fait qu’elle est comme plus et différente de ce qui la précède, et par son imprévisibilité, si l’on veut en déduire l’avenir.

Voilà pour un texte difficile - typiquement germano-intellectuel - mais dont le sens est clair : ce que nous vivons maintenant est “plus et différent” du passé, dont, avec notre “raison” et sa “rationalité” moderne, nous ne pouvons pas déduire le présent ; ce que nous vivons maintenant est tel que, avec notre “raison” et sa “rationalité” moderne, nous ne pouvons pas en déduire l’avenir.

En d’autres termes, notre “raison”, même moderne, n’a aucune prise sur elle. Elle est confrontée à quelque chose d’“irrationnel”.

Un différentiel. -

L’irrationnel dans la réalité moderne n’est pas, à présent, hypermassif : il y a des degrés en lui, - écoutez comment Simmel le dépeint :

“Entre l’entreprise la plus sûre (sur le plan civil) et l’aventure la plus irrationnelle, il existe une série ininterrompue d’expressions de la vie, dans laquelle l’intelligible et l’incompréhensible se confondent.

Ainsi - selon Simmel - le mérite, c’est-à-dire ce que nous avons atteint nous-mêmes, et la pure grâce, c’est-à-dire ce que la “pure chance” nous donne, ainsi que le prévisible et le simplement accidentel (et donc imprévisible) se rencontrent. -

“Puisque, de cette série ininterrompue, l’aventure est un extrême, l’autre extrême, la rationalité pure, présente des caractéristiques fondamentalement similaires”. (O.c.,323s.).

En d’autres termes, selon Simmel, la vie, même la vie moderne, même lorsqu’elle peut être contrôlée rationnellement, est toujours entachée d’irrationalité quelque part.

Note : Relisons maintenant à partir d’ici Kf 82 (les Whiz Kids) : la description de l’irrationalité par Simmel n’est-elle pas parfaitement applicable à cela ? -

Ou encore Kf 80 : “Faire des affaires comporte des risques” (vers 1350, les gens le savaient déjà très bien, à tel point qu’ils ont introduit un système d’assurance).

Les risques prouvent que notre entendement rationnel a ses limites et qu’il doit faire face à quelque chose d’irrationnel.--

Ou kf 81 (d'audacieux-entrepreneurial le trader évolue en retraité averse au risque, par exemple. Ce qui prouve qu'il se lasse de "l'aventure"). --

Ou kf 89 (la remarque sur la série indiscernable (et donc irrationnelle) d'"éléments", qui déterminent le caractère strictement économique de l'intérieur ou de l'extérieur). -

Ou bien revenons-nous à la théorie de Hayek sur le facteur désordonné dans l'économie (kf 67) : peut-on affirmer plus clairement que la rationalité (information) et l'irrationalité (désinformation) se confondent ?

Et kf 102 : les deux "mains invisibles" prouvent qu'il y a des "mécanismes" à l'œuvre qui ne sont pas ou pas si facilement (Simnel parle d'un différentiel, c'est-à-dire d'un intervalle (deux extrêmes) dans lequel se situent un grand nombre de formes mixtes) contrôlables par un traitement rationnel. -

Les conquistadors (cf 103) ne sont donc pas un Fremdkörper (c'est-à-dire quelque chose qui ne s'intègre pas dans un ensemble) dans la Modernité. Au contraire : ils se situent un peu plus vers un extrême (l'irrationnel). Rien de plus. Et dire que c'est en grande partie sur un tel phénomène "irrationnel" que l'empire espagnol a pu s'établir !

Le Kretek. -

Mais ne nous attardons pas trop sur le passé.

(Kretek

C'est, dans l'Indonésie d'aujourd'hui, le nom d'une cigarette. Il est fabriqué à partir de tabac "noir" mélangé à des clous de girofle. - Le giroflier, *Caryophyllus aromaticus*, est un arbre tropical à feuilles persistantes originaire des Moluques (plus précisément, de l'île de Makian) ; ses boutons floraux, qui ressemblent à un ongle, sont séchés pour devenir une "épice" -- contenant une huile essentielle. - Le nom est une imitation sonore : à chaque bouffée, la cigarette au clou de girofle "crépète". -

Le tabac "noir" contient au moins deux fois plus de nicotine et de goudron que le tabac "blanc". Le goût fort du kretek provient, bien sûr, du tabac "fort", mais il est renforcé par les clous de girofle.

(2).-- Campagne de publicité. -

À l'origine, la kretek était la "cigarette des pauvres" roulée à la main : ils étaient les gros acheteurs. Un kretek est bon marché et peut être vendu à la pièce, sans effort, dans un magasin ou dans la rue.

La classe aisée indonésienne a donc - dans un premier temps - considéré le bâton de tabac avec une pointe de mépris. Ces dernières années, cependant, la rhétorique (cf. RH 102/105 (Marketing, n° 74) s'en mêle : une campagne publicitaire destinée aux plus aisés a été lancée.

On conçoit une nouvelle marque :

- a. n'est pas fait à la main, mais par une machine, b.
- meilleure qualité des ingrédients,
- c. l'emballage avec "style".

En peu de temps, le kretek devient le symbole à la mode du yuppie (kf 82). Un nombre croissant de fumeurs indonésiens trouvent les "cigarettes blanches" (Lucky Strike, State Express) - bien vendues ailleurs en Asie - "sans véritable saveur".

(3). - *Le kretek en tant qu'élément économique.* -

Les chiffres " parlent " : en 1979, un peu plus de soixante-dix milliards de cigarettes étaient vendues annuellement ; en 1988, ce chiffre passe à cent quarante milliards. -- Avec un tel chiffre d'affaires, l'industrie du tabac devient un pouvoir politique : sur les +/- 4,5 milliards de florins, 1,2 milliards vont au trésor indonésien (kf 69). L'élément emploi compte également : +/- 11,5 millions de personnes gagnent leur vie dans l'industrie du tabac (17 % de la population active). Cf. kf 97 (emploi), 98 (travail actif).

Le "mécénat" - l'un des éléments de publicité de l'économie actuelle - coopère : les patrons de tabac soutiennent le réseau routier, -- les écoles (quelle préoccupation culturelle) les hôpitaux. -- Ainsi, le monde du tabac se construit une image.

(4). -- *Le kretek, un facteur politique.* -

L'économie et les finances publiques sont en partie imbriquées. Nous l'avons déjà vu. -- La "classe politique" indonésienne (kf 65, 69) - alias : "les cercles gouvernementaux" - se rend compte que le monde du tabac représente une "puissance". Connaissant la nocivité du tabac pour la santé publique, l'une des grandes préoccupations d'un gouvernement, celui-ci est confronté à une situation conflictuelle, d'un côté, un réel souci éthique (le bien-être), de l'autre, le pouvoir de l'industrie du tabac. Jusqu'à présent, elle n'a osé qu'inciter la population à "ne pas fumer pendant un jour".

(5). -- *Le kretek, un fléau pour les jeunes.* -

Le gouvernement ne peut pas "regarder au-delà", il peut "penser au-delà" (le "para-frosune" de Platon ; kf 71), lorsqu'il observe comment les touristes voient des enfants d'à peine dix ans acheter et fumer un kretek dans la rue. Selon des estimations prudentes, soixante pour cent des jeunes de quinze à vingt ans sont dépendants du tabac.

(6). -- *Le kretek sur le "plat".* -

Il y a, bien sûr, aussi des Indonésiens - dont certains, les Verts - qui s'opposent au kretekwoede.--

La lutte contre les boss de Kretek est féroce. Un avocat a vu comment un fabricant de kretek a lancé une cigarette sous le nom de “remaya jaya” (jeunesse qui réussit). Pour savoir comment le tribunal réagirait, il a déposé une plainte contre le fabricant au titre de “publicité irresponsable”.

Le “tribunal” - on pourrait même dire “tordu” - a bien sûr donné tort à l’avocat. -- Le fabricant a alors déposé une plainte contre ce mécréant d’avocat, dont le nom “ entache sa bonne réputation “.

Conclusion.

Si l’on considère la vente, la vente réussie du nouveau yuppie cretek (sans parler de l’ancien) du point de vue de la technologie de l’information, la question se pose :

“Quel nom la campagne de publicité mérite-t-elle ?” S’agit-il d’information ou de désinformation ?

Adam Smith - et avec lui tous les vrais libéraux - peut prétendre mille fois que le marché libre initie en lui-même les processus d’information nécessaires et suffisants, les faits - nous disons “faits” - comme le kretek prouvent que la main invisible, qui doit en extraire des informations réelles et vraies, devra intervenir de manière très puissante.

Si l’on considère de tels processus économiques - qui sont des réussites purement financières - du point de vue de l’idée de “rationalité”, ne revient-on pas nécessairement à la figure prééminente dans ce domaine, Nicolo Machiavel ? (kf

72vv. (la “virtu” ; non pas comme l’interprétait le naïf Cicéron, mais comme l’interprétait le rationaliste cynique Machiavel)).

Sur le plan psychologique, la raison ou la rationalité cynique a peut-être été mieux décrite par Paul Diel (1893/1972), dont un Einstein, en 1935, a dit qu’il avait découvert en lui “un penseur d’envergure”. -

En résumé, Diel, un Autrichien, mais qui a travaillé en France sous la direction de H. Wallon et qui a maintenant des séquelles qui vont croissant, distingue deux types de troubles psychiques,

les naïfs, qui aboutissent, par exemple, à la névrose (la personne fragile ne peut pas faire face à l’élément cynique), et

les cyniques, qui ont une vision dite “normale”. La publicité - qui passe bien auprès des personnes de niveau yuppie (malgré leur “rationalité”) - autour du nouveau kretek n’est-elle pas une pure œuvre de raison cynique ? (Cfr. *P. Diel. Psychologie curative et médecine*, Neuchâtel (CH), 1968).

Les origines culturelles et historiques de la pensée cynique.

Echantill. Bibl.: *Felix Flüchiger, Geschichte des Naturrechtes, I (Altertum und Frühmittelalter)*, Zollikon Zürich, 1954. -- La question qui se pose est la suivante : “Quand un cynisme comme celui que l’on observe dans l’histoire du kretek a-t-il vu le jour ?”. -- Rien de mieux pour cela qu’un peu d’histoire juridique.

1. - La loi sacrée archaïque. -- O.c., 9, Flüchiger nous dit ce qui suit. Toutes les idées juridiques de la période archaïque chez les Grecs anciens, telles qu’elles nous sont connues par les poèmes épiques d’*Homère* (Homère, -- cf. *Hérodote*, un poète d’Asie Mineure, vers -850) et les poèmes d’*Hésiode* d’Askra (en Boiotia (Béotie), vers -750), ont une double prémisse.

Les Grecs archaïques, à quelques exceptions près (que l’on retrouve dans toutes les cultures archaïques), supposait deux certitudes :

La loi, c’est-à-dire ce qui donne une apparence ordonnée au comportement des Grecs en société, est fondée sur les divinités (origine divine) ;

L’information sur ce droit est donnée au Grec ancien par révélation, par des personnes inspirées ou par la nature ou la société.

(par exemple un orage, qui se distingue par son caractère “ inhabituel “, “ suspect “), des volontés d’êtres extraterrestres (kf 10 : appelés êtres intermédiaires dans l’interprétation paulinienne par exemple), généralement de hautes divinités.

Le témoignage d’Hésiode. - De son *Erga* (277/285).

Les animaux, aussi sauvages qu’ils soient, les poissons et les oiseaux, peuvent se dévorer les uns les autres, car il n’y a pas de “droit” parmi eux. Mais les hommes, -- à eux, donna Cronion (*note* : le fils de Cronos, le Dieu Primal ; Zeus, le Dieu Chef actuel) le droit, -- le meilleur de tout ce qui nous a été donné.

Chaque fois que quelqu’un, qui connaît vraiment la loi, la prononce dans le Zeus (le dieu principal actuel, fils de Kronion) lui accorde chance et prospérité. -

Mais celui qui, en commettant un parjure, ment, agit contre la loi, -- un aveugle incurable en plus. C’est l’enjeu de la déception de son sexe. -- L’homme, cependant, qui prête serment conformément à la loi, verra sa postérité prospérer”.

Note -- On voit que l’humanité de l’homme réside dans son sens de la justice, qui est un don divin. C’est précisément pour cette raison que l’homme évolue au-dessus de l’animal.

Cela devient tout de suite très clair : les divinités, selon *Paul* “les éléments du monde” (c’est-à-dire, dans le contexte de ses *lettres aux Galates et aux Colossiens*, au moins, les êtres intermédiaires, y compris les êtres surnaturels respectueux de la loi) ne sont pas automatiquement mauvaises. Paul est un peu trop dur.

De même, très tôt, Klemens d’Alexandrie (150/215 ; de l’école catéchétique chrétienne d’Alexandrie) verra le ‘logos’ (dans sa langue : Dieu le Fils, fait homme dans le Christ) à l’œuvre dans la ‘sagesse païenne’. La sagesse, qui ne doit pas être simplement effacée, mais simplement purifiée (“catharsis”). Qui, en langage scolastique du Moyen-Âge, dit : “Gratia (i) supponit (ii) sanat et (iii) perficit naturam” (La grâce, c’est-à-dire la révélation biblique - Ancien et surtout Nouveau Testament -, (i) présuppose, (ii) purifie (“assainit”) et (iii) élève la nature sur un plan supérieur).

***Modèle applicable.* -**

Agamemnon, prince de Mukenai (Mycènes), chef des Grecs au siège de Troie, reçoit en rêve l’ordre de convoquer l’armée, chefs et hommes, à l’“ agora “ (assemblée du peuple) (*Iliade 2, 1s.*) -.

Télémaque, le fils d’Odusseus (Ulysse), rencontre Pallas Athéna (la déesse Athéna) - celle-ci, sous les traits de Mentès (de tels déguisements apparaissent plusieurs fois dans le monde extraterrestre des “éléments du monde”) ; elle lui donne l’ordre de convoquer le peuple (*Odusseia 1:289v.*).

Dans l’*Odusseia 2*, nous apprenons comment Telemachos s’acquitte de cette tâche : dans cette

agora “, il se plaint des prétendants cyniques qui “ dévorent littéralement “ la maison et les biens de sa mère Pénélope (Penelope).

Dans cette agora, Zeus, l’actuel Dieu suprême, fait connaître sa “ volonté “ par un signe. -- Remarque : parfois, une agora équivaut à la simple écoute d’une volonté divine ; cette information sur la conduite licite se poursuit même en l’absence de toute volonté des dirigeants et/ou des soldats.

Dans ce cas : l’avertissement de la divinité adressé aux prétendants cyniquement sans vergogne. Si, en raison de leur aveuglement désinformateur, ils ne reçoivent pas cette information, leur comportement sans scrupules dépasse les bornes (“hubris”, arrogance, transgression, “orgueil”), après quoi, dans un processus inévitable, la sanction divine suit -- comme, par exemple, Hésiode le savait.

2.-- Le droit naturel désacralisé.

Selon Flückiger, les Protosophs (-450/-350) sont les premiers philosophes qui ont clairement “dé-sacralisé” (profané, désacralisé, désenchanté) la loi sacrée archaïque.

De +/- -850 (Homère) ou +/- -750 (Hésiode) à -450/-350 il y a une différence de +/- quatre siècles. À cette époque, une révolution mentale s’est produite dans l’ancienne Hellas : la raison, dans son sens antique-classique, s’est imposée dans la rhétorique, toutes sortes de sciences, toutes sortes de philosophies. Cette multiplicité a fait une profonde impression sur un certain nombre de penseurs grecs. Parmi eux : les premiers sophistes (maîtres de sagesse). Une autre multiplicité les a profondément touchés : leur grande découverte a été, par exemple, le fait que ce qui était appelé “bon” dans un groupe de personnes était considéré comme “mauvais” dans un autre.

Modèle d’application -

Hérodote d’Halikarnassos, le célèbre “expert en terres et en peuples”, a vécu à Ionia. Les Grecs Ioniens, en Asie Mineure, étaient : avec le monde de l’époque - il s’étendait loin, jusqu’au Caucase par exemple, ou au-delà de Gibraltar - des marins très connus et des hommes d’affaires. Ils l’ont amené, bien avant Athènes par exemple, à une solide prospérité et à un haut épanouissement culturel. Cela explique, entre autres, le sens élevé du multiculturalisme (cf. 36), qui est typique d’Hérodote. *D.H. Teuffen, Herodot (Sieben und andere Wunder der Welt), Wien/Munich, 1979, 46, écrit :*

“Hérodote témoigne d’une impartialité de perception. Avec ce type de perception, il a abordé tous les phénomènes propres aux cultures étrangères, -- oui, avec cette même ouverture, il a même abordé les cultures des ennemis immédiats de la Grèce. -

Après tout, les hommes d’affaires cherchent à établir des relations commerciales, par exemple, et ces relations ne peuvent se développer que dans un climat de confiance mutuelle, un type de confiance qui ne peut provenir que d’informations précises sur le partenaire commercial.

Ceci, surtout dans un monde où des cultures locales totalement distinctes, ancrées dans leurs propres traditions, vivaient côte à côte - avec relativement peu de possibilités de connexion”. La méthode narrative d’Hérodote. -- Teuffen, p.c., 65, le décrit comme suit.

(1)-- La mentalité démocratique de la Grèce antique.--

Hérodote était un partisan enthousiaste, mais pas naïf, de la politique démocratique de la cité-État qu’Athènes tentait de réaliser. Chacun pouvait y parler librement et hardiment. Cela était déjà vrai à l’époque de la culture sacrée des Grecs homériques, comme le démontre très clairement F. Flückiger, o.c.,14.

Le processus d'information sacré de la démocratie primitive grecque.

Note : Homère vit vers -850, selon Hérodote. Ce qu'il décrit est au moins aussi vieux que le 9ème siècle avant JC. Tous les connaisseurs d'Homère sont d'accord sur ce point.

-

Eh bien, écoutez attentivement comment F. Flückiger, o.c., 14, résume tout. "L'ordre du jour de l'agora est également fixé par une règle sacrée. -

Celui qui est autorisé à parler reçoit le sceptre, symbole de la domination de Zeus. - Il est sous sa protection et est donc inviolable (*note* : dans la langue du Pacifique Sud "tabou" ("taou")), même lorsqu'il se retourne contre le chef de l'armée". --

Flückiger, *ibid*, explique : "L'assemblée publique ou militaire est un espace de vie sacré -- ceci, au sein d'une société encore dominée par la vie militaire archaïque.

C'est là que, sous la protection de Zeus ("un des éléments du monde"), il y a la liberté de parole, la liberté de décision". -

Flückiger conclut : "es ist die urform der späteren demokratie" (c'est la forme originelle de la démocratie ultérieure). - Voilà pour le modèle réglementaire.

Modèle applicable. --

En application de ce que *Homère*, dans son *Odyssée* 2:37f, 3:138, dit à ce sujet, Flückiger cite ce qui suit. -

Diomède, fils de Tudeus, roi d'Argos, se permet, dans le contexte de la réunion de l'armée, de prendre position contre Agamemnon (cf. 111), le chef général des Grecs devant Troie - c'est-à-dire en plein combat.

" Atride, d'abord contre toi, à cause de ton manque de perspicacité (*note*: d'information), je dois agir. Tel est "Thémis", "anax" (= seigneur), dans l'agora".

Flückiger remarque : "Thémis est l'ancienne loi sacrée", - même avant le règne du Dieu suprême Zeus. Il s'agit donc de la loi "traditionnellement transmise" (traditionnelle), qui, probablement, trouve son origine dans la forme de délibération au sein du cercle domestique, centre de la période thémis.

Si l'hypothèse de Flückiger est correcte, alors la liberté d'expression, du moins chez les Grecs archaïques, représenterait le droit antique. -

Cela ne devrait pas surprendre : le droit d'asile, droit sacré par excellence, est également ancien. En particulier : celui qui, poursuivi par quiconque (même les princes), se réfugie dans un temple est inviolable.

La Bible peut nous apprendre quelque chose.

(2). -- *Le style narratif démocratique d'Hérodote.*

Teuffen les décrit comme suit :

Quand Hérodote écrit ses textes, il donne la parole à tous ceux qui ont quelque chose à dire sur le sujet traité. Ce faisant, il ne montre pas, pour l'instant, la moindre faveur ou aversion pour le point de vue que chacun adopte.

Note -- C'est comme si l'Hérodote, imprégné de tradition, vivait encore l'atmosphère de la famille archaïque qui délibère ou de l'agora homérique en pleine discussion.

Ce n'est qu'après avoir laissé s'exprimer toutes les autres opinions qu'il propose la sienne. -- Si, au cours du processus, il n'est pas totalement sûr des faits, il le montrera dans la formulation de son opinion.

Note -- On le sait : Thalès de Miletos, le fondateur de la philosophie, de la science, de la rhétorique grecques (-6247-545), était aussi ionien, avec ses compatriotes et surtout les penseurs Anaximandros de Miletos (-610/-547) et aussi Anaximenes de Miletos (-588/-524).

Hérodote a donc vécu dans un climat d'historia, de recherche de données (cf 83). Ces données incluent les opinions d'autrui, même si elles doivent être rejetées comme non critiques. -

Modèle d'application. -- Herodotos sur la multiculturalité. -- Teuffen, O.c., 46f., citant -- Historiæ 3:38.

Modèle réglementaire. --

Supposons que l'on veuille inviter tous les peuples de la terre à choisir le meilleur parmi la grande variété (cf. 14 : Feyerabend) des formes de comportement. Dans ce cas, chaque peuple examinerait d'abord soigneusement toutes les morales en fonction de leur valeur pour, ensuite, donner la priorité à sa propre morale. -- Ainsi, chaque peuple considère que ses propres formes de vie sont "les meilleures". -

Modèle applicable.

De cela - poursuit Hérodote - (...) les exemples sont nombreux. (...). -

Lorsque Dareios (= Darios, souverain perse) régnait, il convoqua un jour tous les Grecs à sa cour et leur demanda : " Que faut-il vous donner pour que vous mangiez votre père mort ? ". -

Puis il fit venir les courtisanes qui étaient de la tribu indienne des Kalatiens (ils mangent les cadavres de leurs parents). Lorsque tous les courtisanes grecs furent partis, Dareios, par l'intermédiaire d'un interprète, demanda : "Que faut-il vous donner pour que vous soyez prêts à brûler vos vieux parents ?

Ils crièrent d'une voix forte et implorèrent Dareios : "Ne prononce pas de telles paroles impies. -- Tel est l'état des mœurs des nations. - Voilà pour le texte d'Hérodote.

La loi "naturelle" désacralisée du protosophisme.

a. E.R. Dodds, *Der Fortschrittsgedanke in der Antike*, Zürich, München, 1977 (*The Ancient Concept of Progress*, Oxford, 1973), 124 et suivants, caractérise la mentalité des sophistes de la première heure comme suit :

"(La sophistique) présente les mêmes caractéristiques que la pensée libérale des XVIIIe et XIXe siècles. Ce sont : (1) l'individualisme, (2) l'humanitarisme (*note* : les séquelles de l'humanisme de la Renaissance), (3) la sécularisation, (4) la critique de la tradition sur la base de la 'raison', (5) une grande foi dans la raison appliquée comme clé d'un progrès constant (cf 78)". -

On ne peut résumer plus clairement le passage de la culture archaïque-sacrée à la culture rationnelle des Lumières.

b. Werner Jaeger, *Paideia*, I, 368, dit ce qui suit. -

"Le problème de la démocratie" -- Le siècle de Périclès, du moins en ce qui concerne Athènes, est célèbre pour sa "démocratie".

Mais Périclès (-482/-429), chef du "parti démocratique", devient, en - 444, le seul dirigeant d'Athènes.

Selon Jaeger, sa prétendue "démocratie" était "eine kaum verhülte Tyrannis" (une tyrannie à peine dissimulée). -

Résultat : la tension entre la personnalité forte et "culturelle", d'une part, et l'ensemble de la société, d'autre part. Tous les penseurs de l'époque sur la société, la "polis", comme nous l'avons vu, Deuxième année (*Philosophie de la vie*, 246/264 (Éléments de sociologie plat.)), ont pensé à cela, "ohne damit fertig zu werden" (sans y trouver de solution). -

Eh bien, les premiers sophistes ont vu ce problème très clairement. Par conséquent, ils ne souhaitent pas une éducation plus générale du peuple, mais une éducation de l'élite. "Ce n'était, au fond, que le vieux problème de la noblesse sous une forme nouvelle" (selon Jaeger). Cependant, tout le monde, y compris les citoyens ordinaires, pouvait acquérir une éducation - élémentaire - à Athènes.

Aux Sophistes, maîtres de sagesse, ne viennent dès le départ que des gens de l'élite : en particulier, tous ceux qui veulent se faire politiciens et, aussitôt, diriger leur polis. -

C'est une deuxième caractéristique (description) du protestantisme.

c. Troisième caractéristique. -- *Platon*, dans son dialogue *Protagoras 317b*, fait dire à Protagoras d'Abdera (-480/-410 ; chef de la protosophistique), qui prône le scepticisme (cf. 9, 24) et le relativisme (sur lequel nous reviendrons), ce qui suit. -- "(...) Je revendique le titre de 'Sophiste'. Ma profession est d'enseigner la culture aux gens (...).

Les autres,... ils détruisent les jeunes : (...) ils les réduisent -- contre leur gré -- à des matières spécialisées (...), -- calcul, astronomie, géométrie, musique (*note* : comme on le voit : les matières d'apprentissage, que les paléopythagoriciens ont introduites (...).

Mais si un jeune homme vient me voir, il apprend seulement ce qu'il aime apprendre.

En d'autres termes, la matière que j'enseigne est "eu.boulia", la délibération saine (*note* : nous dirions maintenant, avec un anglicisme, "know how"), à savoir.

dans les affaires privées : la manière dont on gère bien ses biens ;

dans les affaires publiques : la manière d'agir, dans la polis (cité-état), et le

(*J.P. Dumont, Les sophistes (Fragments et témoignages)*, Paris, 1969, 29s.)

Comme on le sait, l'Alliance Humaniste Internationale est en train de s'enflammer pour Protagoras :

Ce que nous savons des données - les "choses" - n'est que la manière dont elles nous sont immédiatement données ("telles qu'elles nous apparaissent"), -- ce qu'est le scepticisme ;

Toutes les affirmations sont, quelque part, vraies (mais telles que déterminer s'il y a une gradation de la vérité, -- s'il y a, après tout, à la fois des affirmations vraies et fausses, dans la mesure où l'on va au-delà de ce qui est directement observé, est impraticable), -- ce qui est le relativisme.

Conclusion : l'homme, dans la mesure où il pense et agit sceptiquement, est la "mesure", c'est-à-dire l'étalon final, de "toutes choses".

Cela implique que la vision de la figure de proue du protestantisme est limitée au visible et au tangible (ce qui est le sécularisme), -- avec l'homme -- en lui, dans ce domaine limité de la réalité -- comme l'instance la plus élevée (ce qui est l'humanisme, -- ou "l'humanité" dans le langage de Dodds (cf 115)). -

Donc vous voyez à quoi ça se résume :

est "réel" tout ce qui est visible et tangible (les phénomènes) ; au-delà, il n'y a, en fait, rien d'autre que de pures hypothèses, qui ne peuvent être testées ;

L'homme, en quête de propriété et de pouvoir politique, y occupe une place centrale.

Relisez maintenant le kf 110, au bas de la page : selon la vision archaïque-sacrée, “l’humain en l’homme” est son sens du droit, dans la mesure où il s’agit d’une sagesse divinement donnée et inspirée par une divinité ; pour l’humanisme protagoricien, “l’humain en l’homme” est le savoir-faire en matière d’influence politique. -

Encore une fois, comme l’a dit kf 115, il s’agit de la transition d’une culture archaïque-sacrée à une culture éclairée-rationnelle. Il convient de garder cela à l’esprit lorsque l’on esquisse l’éthique et la politique des protestants.

Le relativisme protosophique. -

Protagoras est la “star”. Mais la sophistique à son époque - - 450/-350 (pendant une centaine d’années) - était un mouvement entier, avec toutes sortes de figures. -

L’une de leurs plus grandes découvertes fut - ce qu’Hérodote (-484/-425) avait déjà découvert, mais sans l’interpréter de manière Sofistique (cf. 114) - la multiculture en termes éthico-politiques (depuis les années cinquante, nous dirions : en termes de science humaine) : le fait que ce qui, dans les présupposés d’un type de culture, correspond et est donc “bon” (conscientieux), ne correspond pas aux présupposés de l’autre type de culture et est donc “mauvais” (sans scrupules).

La Critique Protosophiste des Fondamentaux. -

Pour un pythagoricien ou un platonicien, les variantes d’une même intuition de base (platonique : idée) ne sont que la face phénoménale d’une unité cachée.

On pourrait presque l’exprimer mathématiquement : phénomène (= visible et tangible)/caché (= idéal) = variantes/une seule et même intuition. -

Pour la plupart des sophistes, c’est différent. Les présupposés des cultures ne sont pas des intuitions divines, dont les cultures humaines inventent des applications variées, mais simplement des opinions, des opinions purement “humaines”.

Quelque chose de “pensé” par les personnages initiaux. -- Dieu sait pour quels motifs “humains” (Nietzsche dirait “menschliche, allzu menschliche”) ou inconscients.

On sent l’humanisme des hypothèses. Les circonstances changeantes (“situationnelles”), multipliées par les interprétations relativement arbitraires de ces circonstances, -- voilà les fondements sur lesquels repose la multiculture.

Une formulation euripidienne. -

F. Flückiger, o.c.,⁸⁷ cite un vers du troisième grand tragédien des Grecs anciens, Euripide de Salamine (-460/-406), qui, avec sa disposition profondément mystique, s’est longtemps débattu avec la crise des valeurs des Sophistes.

“ (1) Si le “ bien (en soi) “ et le “ mal (en soi) “ étaient partout les mêmes, il n’y aurait pas de dispute entre les gens. -

En fait, seuls les mots utilisés sont les mêmes partout. Mais ce qui est indiqué par ces mots diffère d’une région à l’autre ;

Note : Cette brillante formulation d’Euripide exprime deux choses. -

a. La distinction entre le réalisme conceptuel (“le bien, respectivement le mal en soi”, c’est-à-dire depuis Parménide d’Élée (-540/...), le fondateur de l’éléatisme (cf. 49,50), indépendant de nos idées et de nos mots) et le nominalisme conceptuel :

Pour la philosophie septique, les noms des “choses” ne sont que des “mots” (c’est-à-dire des sons, avec lesquels une culture peut désigner ceci, une autre cela). Rien de plus. On pourrait appeler cela, avec certains penseurs actuels, le linguisme.

b. Le relativisme. -- Le “relativisme” devient la proposition de valeur de la sophistique. Par “relativisation”, on entend “l’inclusion systématique des hypothèses (traditionnelles) des cultures comme n’étant pas ou pas tellement “absolues”“.

Par “absolu”, on entend “indépendant de nos opinions arbitraires ou du moins changeantes”, qui, en l’absence de tout “absolu” ou “absolu”, peut agir de manière totalement autonome, en s’auto-perpétuant (cf. 73v. : affirmation de soi).

Et dans le sens individualiste, comme l’a si bien dit Dodds (kf 115) à la fois de la pensée sophistique antique et de la pensée libérale moderne. Je, tu, il, elle, nous (en tant que groupe), -- nous pensons “non lié” (“libre”), indépendant, “autodéterminant”, autonome.

Le naturisme/primitivisme protosophique.

kf 26/32 nous a déjà appris ce qu’est avant tout le primitivisme moderne. -- dans laquelle l’idée de “nature” (pensez aux “peuples de la nature”) joue un rôle de premier plan. -

F. Flückiger, o.c., 107, observe que “le premier, qui a consciemment fait de la nature humaine (‘fusus’) la norme de : les choses, l’“être” (c’est-à-dire ce que nous pensons et surtout disons du réel) et le comportement, individuel ou collectif”. Il s’agit notamment des derniers sophistes, Antiphon (-480/-411), un orateur attique, -- Hippias d’Elis (-481/-411) Thrasymachos de Chalkedon (-430/-400), -- et d’autres.

(1).1. -- Le concept de “nature” (“fusus”).

Avec un W. Jaeger ou un F. Flückiger, on peut penser que les Sophistes ont emprunté le concept de “nature” entre autres et surtout aux médecins de l’époque. -

F. Flückiger pense, à mon avis à juste titre, que leur utilisation du mot découle directement d’une interprétation traditionnelle bien définie du mot grec ancien “fusus” (interprétation qui mentionne également un Jaeger).

a. Le terme “fusus” apparaît - selon Flückiger - pour la première fois dans *Homère, Odyssée*

10: 303. Là, “fusus” signifie l’énergie (force, puissance), présente dans une herbe magique particulière - le molu - avec laquelle Odyssée renforce sa propre énergie, afin qu’il puisse tenir tête à la sorcière Kirke (Circé).

On voit le triple diagramme :

une identité (= forme d’être, essence),

qui s’auto-perpétue,

afin de pouvoir résister aux influences négatives (kf 73, où la vertu d’un Machiavel est décrite dans une triade identitaire (identité, pouvoir ou affirmation de soi, résistance à la négativité ou au déni).

Il ne faut pas oublier qu’en latin, la langue maternelle de l’italien, “virtus”, traduit du grec “dunamis”, énergie, signifie régulièrement, dans l’usage traditionnel de la langue, pouvoir magique, énergie magique, entre autres.

b. Le terme “fusus” signifie, dans l’usage grec antique :

identité : origine ou ce qui découle d’une origine (“genèse”) (tel qu’il possède la même identité, la même nature)

qui s’auto-perpétue (affirmation de soi)

contre tout ce qui lui est contraire (négation). -

Nous allons voir, maintenant, si ces significations très traditionnelles s’avèrent être les bonnes, à partir de ce qui suit.

Sur quelle “identité” les sophistes en question mettent-ils l’accent ? Deux caractéristiques distinctes se dégagent. -

La “nature” - par exemple d’un politicien - est Sofistique, de sorte qu’il acquiert le pouvoir (le principe du pouvoir). -- Un Thrasymachos dit, par exemple : “Je désigne de mon propre chef comme “juste” (“righteous”) -- mieux, “licite” -- ce que moi, -- en tant que plus fort ou même le plus fort, désigne comme utile pour moi ; dans ce cas, je suis “l’heureux élu”, illustré par l’autocrate.” Telle est la “théorie” - de la “nature”.

La “nature” - par exemple d’un poète anakréonien, s’il est sophistiqué, est telle qu’il se livre à la luxure, au plaisir. -- Anakreon de Téos (-572/-487) introduit une poésie érotique, qui commence à paraître “autonome”. -

Alors qu’une Sappho de Lesbos (-612/...), par exemple, est fortement érotique, oui, quelque peu lesbienne, elle est profondément religieuse : elle vénère par exemple Aphrodite ou Eros (une divinité), tout en vivant de manière érotique. -

L’érotisme “anakréontique”, après Anakreon, est vécu indépendamment de toute divinité. --

La thèse du sophiste Kallikles (*Platon, Gorgias 447*) est analogue à celle-ci :

“Pour moi, personnellement, le “droit” signifie que je peux, comme n’importe quel individu ou groupe, non seulement me livrer à mes propres sentiments lubriques, mais aussi le faire par tous les moyens nécessaires. -

Note : “peut se permettre” est la liberté du pouvoir ; “peut se permettre” est la liberté de la “conscience” ; -- le pouvoir est l’éthique -- pour ainsi dire. Un Kritias d’Athènes (-460/-403) semble avoir proclamé des théories analogues.

En résumé, la “nature” semble être...

une identité, -- ici une identité de pouvoir et de luxure,
qui se poursuit sans aide,
contre vents et marées.

Encore une fois, cette triade “identité/affirmation de soi/déni”.

(1).2.- Le système “fisis (nature)/ nomos (habitude)”.

Une fois que nous avons vu la nature obsédée par le pouvoir et la luxure des sophistes, nous comprenons l’une des interprétations possibles de la fameuse contradiction “fisis/nomos”. -

On regarde le troisième terme de notre triade :

les présupposés de la tradition - coutume (droit)

La constitution (démocratique) ou la common law sont autant d’obstacles que la nature persévérante doit surmonter pour se réaliser. -

Appl, modèle. -- Le Sophiste Hippias déclare “La loi est le tyran de l’homme”.

De l’homme à l’esprit sophistiqué, c’est-à-dire...

Note : Notez que cette phrase peut aussi être comprise différemment : si une loi est injuste, elle est tyrannique. Mais ce n’est pas un vrai sophisme.

(2).1.-- Sophistique, tantôt démocratique, tantôt anti-démocratique. -

Protagoras d’Abdera, Antiphon d’Athènes et d’autres étaient en faveur de l’égalité des droits pour tous les citoyens. Ils avaient un esprit très démocratique.

Rappelez-vous “Tout le monde est égal devant la loi”. Ici, la “loi” est interprétée comme le précepte prééminent qui, dans une société, donne également un “espace vital” au sophiste.

Pas tous, mais un nombre considérable de sophistes interprétaient l'égalité des droits comme “eine gasze Ungerechtigkeit” (F. Flückiger), “une grande injustice”. --

L'argument était, entre autres, le suivant : de cette manière “démocratique”, les inférieurs - donc les masses - sont favorisés et les supérieurs - donc les plus doués - sont défavorisés. -

Flückiger, o.c., 109, explique. -

a. Si, à l'école de Gorgias de Leontinoi (-480/-375 ; avec Protagoras, le deuxième plus grand sophiste), au nom de la “nature”, on mettait en avant le droit du plus fort ou du meilleur, cela signifiait la libération de l'individu - l'individualisme - des “chaînes”. des “conventions” en vigueur (par exemple, des coutumes anciennes) et/ou du système juridique en vigueur.

Note - Encore une fois : très compréhensible à partir de **(i)** l'identité, l'être propre, **(ii)** l'auto-confirmation, la possession de soi, **(iii)** la négation, ici les conventions ou lois, qui “entravent”. Cfr. *Platon, Gorgias 483*. -

b. Flückiger résume : “Ce droit naturel présente un caractère individualiste et anti-démocratique”.

Pour résumer. -- On ne peut s'empêcher de penser qu'un sophiste aimait commencer par être démocratique, pour développer au fil du temps, à partir d'une position de pouvoir acquise de manière “démocratique”, des “tendances anti-démocratiques”. Ainsi, sa “nature” - son “aretè”, sa “vertu” - s'est développée.

(2).2. - Primitivisme animalier. --

Nous arrivons ici à la véritable raison cynique. -- Le droit du plus fort est vraiment universel dans la “nature” (ici comme un terme collectif pour tout ce qui a une “nature”)

:
C'est la règle dans le règne animal et - comme le prétendent les sophistes - chez les hommes aussi, -- dans le sol.

Chez les humains, ceci est clair comme de l'eau de roche dans des phénomènes tels que la guerre : après une guerre (gagnée), après tout, le vainqueur peut décider de la vie des vaincus (selon F. Flückiger o.c., 109).

Note -- Cela nous amène à l'antithèse d'un Hésiode, (KF 110) pour qui, sur des bases sacrées, l'homme en tant qu'être humain s'élève au-dessus du règne animal par son sens de la justice.

En bref : Cicéron est comme Hésiode, la plupart des Protosophistes comme Machiavel (cf 72).

Conclusion. -- Considérons d'abord quelques jugements de valeur. -

Un premier jugement de valeur : Dodds, Fortschr., 125,

Dodds, qui est un fervent partisan du libéralisme et un admirateur de principe du protestantisme, déclare toutefois : “(Le sophisme) aurait dû ouvrir une grande ère d’émancipation intellectuelle, sociale et politique.

En fait, elle a déclenché une période de guerre civile et urbaine, menée avec une joie délibérée de brutalité - une brutalité qui, jusqu’à récemment, n’avait guère été surpassée par d’autres peuples de haut niveau culturel.

Vient ensuite une période de dictatures - la “deuxième turannie”, dont Dionusios de Syracuse (*note* : un tyran bien connu) a servi de modèle. (...)-

Dans le monde de la pensée, la théorie de l’Übermensch (ou l’homme de pouvoir de Nietzsche) émerge pour la première fois, -- à savoir, cet immoralisme politique qu’un Kallikles, dans le *Gorgias de Platon*, met si brillamment en avant et, d’autre part, Platon lui-même, dont la philosophie a été décrite à juste titre par Crossman comme “l’attaque la plus atroce et la plus complète contre les idées libérales que l’histoire connaisse”.

Un deuxième jugement de valeur est porté par la Fédération Humaniste Internationale.

(1) H.J. Blackham, *Humanisme*,

Blackham, Penguin Books, 1968, 9, définit l’“humanisme” moderne comme suit. -

“L’humanisme est l’alternative invariable à la religion” (en d’autres termes, un dilemme est présenté ici : soit la religion, soit l’humanisme). -

L’humanisme, du moins dans une Europe christianisée, consiste en un rejet du christianisme. (sic). -

Cette définition négative est la conclusion de deux prémisses.

“ Cette vie terrestre est tout “ (*note*: exclusivisme) ; immédiatement “ l’homme existe en lui-même “ (*note*: l’homme autonome, complètement autosuffisant).

“L’homme est responsable de sa propre vie et de la vie sur terre”. Notez que “responsable” signifie ici : que l’homme ne doit pas faire appel, par exemple, à des éléments sacrés, qui pourraient le décharger, au moins partiellement, de la responsabilité massive et massive. Il est radicalement seul. --

Présélections analogiques

J. Alleman, *De leidende grondgedachten van het Moderne a-religious Humanisme*, in : *Tijdschr. v. Phil.* 21 (1959) : 4, 615/680 ; 22 (1960):1, 13/76.

L’Alliance Humaniste sur les Lumières Grecques. -

Selon ce point de vue, la “raison éclairée grecque” a connu son apogée au Ve siècle (= le siècle de Périclès (kf 115)).

-- Comment, d'un point de vue humaniste, l'Hellas s'y est-elle développée ?

L'Illiade d'Homère et Odusseia

Il s'agit de la "forme héroïque de l'humanisme", l'"humanisme" étant désormais défini comme "l'excellence dans toutes les réalisations humaines" (athlétisme, théâtre, architecture et sculpture, éloquence, politique, pensée, vie). En d'autres termes : une culture. -

Note. - Celui qui lit Homère, sans être exclusivement humaniste, constate qu'il décrit des personnes, profondément religieuses, mais exceptionnelles. Relisez, par exemple, le document 110/112.

Thukudides d'Athènes (-465/-401 ou -395)

Il a écrit l'*Histoire de la guerre du Péloponnèse*, qui, en effet, annonce une historiographie sophiste. --

Le Corpus Hippocraticum,

c'est-à-dire une petite bibliothèque de livres médicaux (pronostic, diététique, chirurgie, pharmacologie, description des maladies et de la santé). -

Note -- Ceux qui lisent les textes hippocratiques sans préjugés constatent que ces livres datant des Vème et IVème siècles ne sont certainement pas, pour la plupart, d'Hippocrate de Kos, contemporain de Socrate (-469/-399), mais de divers auteurs, qui ont sur eux des opinions aussi bien agnostiques que religieuses. Ils ne peuvent donc absolument pas être un argument en faveur de l'"humanisme".

Demokritos d'Abdera (-460/-370 ; Atomique),

Démokritos peut en un sens être appelé "le premier matérialiste", mais alors dans le sens du pluralisme hylien (Démokritos accepte à la fois la matière grossière et la matière "subtile" ou fine, avec laquelle il explique par exemple les effets occultes et les apparitions de divinités).-.

Protagoras d'Abdera (kf I 116).

L'Alliance Humaniste salue en lui "l'homme qui le premier a proclamé le regnum hominis (le Royaume de l'Homme)".

Note - Le fait que Protagoras ait placé l'"humanité" au centre est, dans l'ensemble, correct. Mais elle ne montre nulle part l'exclusivisme radical à l'égard des réalités sacrées qu'affiche l'alliance humaniste : Protagoras dit, au contraire : " Je ne sais pas si de telles choses existent ".

En d'autres termes : en tant que vrai sceptique, il laisse entre parenthèses tout ce qui dépasse l'expérience sensorielle des réalités immédiatement données (cf. 9, 24, 116), comme non testable et, immédiatement, peu clair (il ne se prononce pas dessus, comme le fait l'Union Humaniste, en l'ignorant agressivement). Comparée à Protagoras, l'Alliance Humaniste apparaît comme dogmatiquement-exclusivement rationaliste (kf 47).

Un douzième échantillon : le triomphe actuel du libéralisme.

Comme base de cet échantillon dans notre culture actuelle, nous prenons le splendide article de *Pascal Garcin, Économie : Le bon marché*, in : *Journal de Genève* (29.06.1989), que nous illustrons par d'autres remarques. --

I. -- *Les faits.* -

1.1. *L'Ouest.*

Pendant longtemps, l'église, autrefois le centre des villages et des villes de l'Ouest, a été remplacée par le marché. La logique (*note* : l'auteur veut dire les hypothèses) et les lois du marché peuvent être trouvées encore et encore dans l'essence même de toutes les questions dans notre société occidentale. Cette logique, ces lois, décident de la valeur et de la non-valeur de toute chose donnée. --

1.2. *Le Bloc de l'Est.*

Les pays du bloc de l'Est ont une multitude d'expériences - Russie soviétique, Chine communiste, Hongrie, Pologne, s'ils n'ont pas réussi à transformer l'économie d'État en économie de marché, ce n'est pas parce qu'ils n'ont pas essayé.

1.3. - *Le tiers monde*

Bien que freinée par l'obsolescence de certaines structures, la libéralisation progresse chaque jour, tandis que le rôle de l'État, qu'il soit industriel ou commercial, diminue.

- *L'Internationale socialiste.*

Comme pour renforcer l'enthousiasme actuel pour l'économie de marché, l'Internationale socialiste s'y est également "convertie" : dans la semaine du 19 au 24 juin 1989, ses membres - les plus de quatre-vingts partis socialistes de toute la planète - se sont réunis à Stockholm pour célébrer le 100^e anniversaire (1889/1989). -

Des jugements de valeur unanimement positifs sur l'économie de marché

Une critique adéquate du rôle économique de l'État en général et des nationalisations en particulier était incluse dans le programme de l'Internationale.

Les partis sociaux-démocrates d'Europe du Nord étaient déjà, pour la plupart, orientés vers le marché. L'attitude d'autres partis est plus ambiguë, comme le parti socialiste français (qui procède encore à des nationalisations en 1981), ainsi qu'un certain nombre de partis socialistes du tiers monde.

II. - *Le jugement de valeur.* -

(a).-- *la déclaration.*

Dans la mesure où l'apothéose de l'économie de marché est la victoire de la raison sur certains modèles économiques discrédités, elle mérite notre soutien.

2. Dans la mesure, toutefois, où l'économie de marché, par ce triomphe, acquiert une sorte de position de monopole de sorte qu'elle devient incontestable, il y a lieu de s'inquiéter. Et ce, en raison des règles elles-mêmes, dont l'économie de marché n'est que l'application.

(b).-- L'argument.

Modèle analogique. -

Imaginez une entreprise qui (i) est protégée par des mesures protectionnistes, (ii) ne suit pas ses coûts de production, (iii) est incapable de se restructurer car elle est ivre de ses succès frelatés.

Eh bien, si l'économie de marché ne voit plus d'idéologies ou de modèles de pensée concurrents autour d'elle, elle risque de se retrouver dans la situation d'une telle entreprise. --

2.1. Modèle historique. -

Le risque est moins imaginaire qu'on pourrait le croire. - Rappelons la situation inverse dans les décennies qui ont suivi la Seconde Guerre mondiale (1939/1945). Le succès du modèle social-démocrate était alors tonitruant. Le succès du modèle social-démocrate a été si écrasant qu'il a influencé tous les détenteurs du pouvoir : enivré par un consensus général, l'État s'est vu attribuer un rôle après l'autre. Le résultat a été l'inflation des années 60 et 70.

2.2. Le risque. -

L'économie de marché connaît un consensus analogue.

Conséquence : en raison de cette leçon de l'histoire plus récente, notre appréciation doit être tempérée par de sérieuses réserves. D'un côté, l'ouverture aux opposants - désormais rares - ... est un devoir rationnel.

La restructuration des entreprises.

Echantill. Bibl. : A. Bosshard, *Interview : les nouveaux emplois qui font frissonner Les syndicats*, in : *Journal de Genève* (20.09.1988). -

Début septembre 1988, le Bureau International du Travail (B.I.T., Genève) a consacré un séminaire (= groupe d'étude d'une même discipline traitant d'une question) au renouveau actuel de l'entreprise (cf 95). -

L'une des idées fondamentales qui prévaut actuellement est appelée "restructuration" (en français : adaptation, -- "perestroïka" (cf 54)). C'est l'ensemble des mesures qu'une entreprise prend pour survivre à la concurrence et à une croissance lente (kf 87). -

(I). - L'idée de "déréglementation". -

La "déréglementation" signifie l'abolition de toutes sortes de réglementations qui limitent la liberté des entreprises. En mai 1987, par exemple, le 18e congrès scientifique économique flamand à Bruxelles a consacré un débat de deux jours à ce sujet.

La plupart des intervenants ont plaidé en faveur d'un équilibre entre l'intervention de l'État et une déréglementation irresponsable. Aucune école d'économie, pas même les monétaristes (cf. 81, 102, -- 98) ou les Supplyconomists, n'a demandé une dérégulation totale (cf. 71 : formes extrêmes de pensée).

(II). - L'idée de "flexibilité". -

La "flexibilité" comprend :

l'augmentation de la marge de manœuvre de l'entreprise pour "adapter" le nombre de salariés et, immédiatement, l'emploi,

La facilitation de l'emploi - en particulier : la programmation - des travailleurs.
-- Dans ce contexte, les "formes atypiques d'emploi" sont le travail à temps partiel, le travail à domicile, le transfert de travail à des entreprises plus petites (cf. 96).

("soustraitance")

Remarque

Entre 1960 et 1980, les petites et moyennes entreprises ont considérablement diminué, -- en raison de l'augmentation d'échelle. Ce processus se poursuit : pensez aux préparatifs de l'Euro-marché 01.01.1993.

Depuis + 1980, cependant, on assiste à une restructuration et à l'introduction de la diversité dans les secteurs secondaire (industriel) et tertiaire (lié aux services) (cf. 92v. : secteurs) (cf. 96v.).

La grande préoccupation des syndicats. -

Les transformations rapides et profondes de l'entreprise - sous forme de privatisations (cf. 40, 54), de flexibilité, d'informatique (cf. 94) - non seulement à l'Ouest, mais aussi à l'Est et même dans les pays du tiers monde, entraînent un changement :

une nouvelle organisation de l'emploi, des accords salariaux, des horaires, etc. ainsi que

de nouvelles relations entre employeurs et employés. La grande préoccupation des syndicats, à cet égard, peut être résumée lapidairement en une phrase :

"La technologie peut créer du travail, mais elle fait disparaître des emplois". -- Cela s'applique tout d'abord à l'informatique.

Le Bloc de l'Est. -

Dans les économies socialistes - notamment en Hongrie et en Chine (cf. 54, 58) - les brigades, les coopératives, les collectifs et les entreprises privées prennent le relais de l'État et de la bureaucratie qui lui est liée dans le processus de restructuration. -

Lors du séminaire du Bureau international du travail, M. Aganbeghian, de Moscou, a observé que l'Occident capitaliste, l'Orient dirigiste et les pays en développement introduisent des privatisations. Il a accepté la privatisation comme une méthode permettant de favoriser la production de biens et de services, -- à condition que

elle s'accompagne du respect des normes et des règles qui protègent la santé physique et mentale des travailleurs contre les excès.

Note : J. Baynac, *La révolution gorbatchévienne (Essai d'analyse historique et politique)*, Paris, 1988. -- L'auteur tente de montrer que la Russie en est à sa quatrième révolution : 1905/1907 (soulèvement spontané), février 1917 (révolution démocratique), octobre 1917 (révolution bolchevique), 1985 (révolution Gorbatchev (Mikhael Gorbatchev (1931/...))). Dans l'article 21/60 (*Gorbatchev avant Gorbatchev*), il montre que Gorbatchev avait des précurseurs, notamment Iouri Andropof et Andrei Sakharov (ce dernier déjà en 1970, avec V.F. Turchin et Roy A. Medvedef).

L'auteur fait également référence à un roman, qui est parvenu à l'Ouest via le KGB sous *Andropof*, à savoir V. Grossman, *Vie et destin*, Paris, Julliard, 1984 (en Union soviétique seulement en 1988), dans lequel on peut lire des passages assimilant le stalinisme au nazisme.

Ainsi, par exemple, la conversation entre un nazi et un vieux bolchevik, emprisonnés dans le même camp : "Nous sommes différentes formes d'un seul et même être, le parti-État". Cf. 65v., 73 (Skinner). -

La révolution "postindustrielle" (kf 94 : économie informationnelle ; 88, -- 126) - l'informatisation et l'automatisation de la production - joue un rôle de premier plan dans la révolution gorbatchévienne (J. Baynac, o.c.,16).

Mais la révolution est beaucoup plus profonde : en avril 1988, Gorbi (comme on l'appelle) déclare : "Comme toute révolution, la perestroïka est une réforme révolutionnaire continue de la conscience. (O.c.,10) ; en juin 1988 il dit : "Le processus de renouveau révolutionnaire pénètre de plus en plus dans l'économie" (ibid.) ; en juillet 1988 - à Cracovie - il parle de "la deuxième révolution mondiale" (ibid.).

En résumé : de l'État de pouvoir à l'État de droit socialiste : le rejet du capitalisme, le rejet de la dictature, le rejet de la dégénérescence du système en Union soviétique de la Nomenklatura, avec tout son secret.

La restauration de la théorie "originelle", la conception "éthique" du système, le retour du pouvoir au peuple laborieux, qui ne devient ainsi que le véritable maître de son destin, l'instauration d'une démocratie socialiste, l'affirmation de l'"humanisme" (l'être humain au centre), -- la toile de fond de la perestroïka, du moins au sens purement économique du terme. -- Les effets économiques, qui nous intéressent ici et maintenant, sont, par exemple, les suivants

Le fait que l'État assouplisse son monopole sur le commerce extérieur afin que les entreprises puissent également commercer avec les pays étrangers,

La revalorisation de l'entreprise (cf 95) : afin d'introduire une dose d'économie de marché, on a promulgué, entre autres, la loi sur les entreprises familiales (qui sont des artisans) ; la loi sur les coopératives (pour créer un réseau de petites et moyennes entreprises (cf 95)) a été promulguée ;

les "joint-ventures" (introduites par la loi) pour acquérir des capitaux et des technologies occidentales (*note* : la joint-venture est une coopération avec un pays étranger dans le cadre d'une affaire).--.

Note -- Echantill. Bibl. J.K. Galbraith/ Stanislav Menchikov, Capitalisme, communisme et coexistence, Paris, 1988, souligne le poids mort de la bureaucratie (d'Etat) tant en Union soviétique qu'aux Etats-Unis ; --

Mais ce que dit Menshikof nous intéresse ici : le but est d'établir un "centralisme démocratique" qui combine à la fois le régime et le marché libre ; -- par exemple, "les prix des produits de base sont toujours fixés par l'État, mais le reste (la plupart des prix) est déterminé par le marché libre".

Mensjikof souligne : "Le marché n'est pas nécessairement l'instrument parfait".

En d'autres termes, ce n'est pas le capitalisme qui est introduit, mais un Dirigisme plus détendu.

Ceci est confirmé par *G. Sorman, Huit jours chez les grosses têtes de la 'perestroïka', in : Le Figaro-Magazine (16.07.1988), où l'on retrouve Otto Latsis (économiste), plutôt pessimiste, Mikhaïl Ulyanof (acteur soviétique), enthousiaste, Roy Medvedef (historien), qui prétend "ne pas abolir le socialisme mais le mettre en marche". Vitaly Ginzburg (physicien nucléaire), qui critique principalement la bureaucratie, Andrej Kornelof (ingénieur-entrepreneur), qui dirige une coopérative, prennent la parole.*

Impression principale :

Les sentiments sont très mitigés quant aux résultats dans le domaine économique : les dix-sept millions de fonctionnaires d'État (les bureaucrates) et une très grande partie des travailleurs sont contre plutôt que pour la perestroïka (pour plusieurs raisons). -

Quant à la bureaucratie : *Tamara Kondratieva, Bolcheviks et Jacobins (Itinéraire des analogies), Paris, 1989 : les révolutionnaires de 1917 (Octobre) se considéraient comme les premiers "vrais révolutionnaires", bien que dans le sillage des célèbres Jacobins (kf 431 1001) ; -- Michael Voslensky, La nomenklatura (Les privilégiés en URSS), Paris, 1980 (rappelle, o.c., à Milovan Djilas, Die neue Klasse, Wien, München, 1957), dans lequel il est question de la Nomenklatura.*

La “Nomenklatoera” (du latin “nomenclatura”, liste) est la liste des postes les plus importants ; les candidatures sont examinées au préalable, recommandées et sanctionnées par une commission du parti du district, de la ville, de la région, etc. ; en d’autres termes, la Nomenklatoera comprend les personnes qui occupent les postes clés” (o.c.,30).

Concernant la classe ouvrière : *J.Baynac, La rév. garb.*, 254, dit : “(...) Le mystère de l’absence du prolétariat dans le langage de Gorbatchev. Alors que Gorbatchev parle abondamment des paysans et de l’intelligentsia (c’est-à-dire des artistes et de la classe pensante), il n’a jamais, jamais trouvé le moyen de mentionner de manière adéquate le prolétariat.

Ceci, dans aucun, mais aucun, de ses discours. Il nous le rappelle, en passant ; rien de plus. -- Il n’est donc pas surprenant qu’il y ait un malaise marqué au sein de la classe ouvrière. Sa peur ouvre ses oreilles aux conservateurs, aux léninistes purs et durs (...). Lorsque le spectre du chômage en hante plus d’un (...), il ne faut pas s’attendre à ce que le prolétariat s’y réchauffe (...)”.

Qu’est-ce qui se cache derrière tout cela ? La révolution de l’information (cf. 94, 127), dans laquelle il y a moins de place pour le travailleur ordinaire de l’époque.

L’interprétation par le Bureau international du travail (Genève).

C’est ce que disait un rapport sur le sujet à la fin du mois de novembre 1989 :

Les conséquences économiques de la perestroïka dans les pays du bloc de l’Est sont difficiles à prévoir. --

Mais dès à présent, il est certain qu’un excédent de main-d’œuvre nécessite d’autres formes d’emploi. --

Explication : le goulot d’étranglement est :

passer d’une économie excessivement réglementée à la liberté d’entreprise sans chômage à grande échelle ou inflation sauvage.

Note :- Echantill. Bibl. J. Bremond/ A. Geledan, Dictionnaire économique et social, Paris, 1981, 212/220 (*Inflation*). -

Définition. C. Olive est défini comme suit :

Ce n’est pas le fait que certains prix augmentent, mais le fait que le niveau général des prix augmente qui crée l’“inflation”.

La “mesure” par laquelle cette hausse (ou cette baisse) est mesurée est l’indice (= l’indice général des prix, calculé du point de vue du ménage moyen ((kf 98), qui paie le total des prix de tous les biens et services). -

L’indice, mesure des prix, est la synthèse d’un certain nombre de mécanismes macro-économiques (kf 68). La vie économique est un “système”, c’est-à-dire un ensemble d’“éléments” qui interagissent. Ces éléments, qui peuvent provoquer une inflation, sont les suivants :

- a.1. toute augmentation de salaire (qui, après tout, est répercutée),
- a.2. la monnaie, qui augmente trop rapidement ou qui circule trop facilement,
- a.3. l’État, qui s’octroie des richesses sans contrepartie et recourt aux déficits budgétaires,
- a.4. le style de vie permissif (par snobisme ou sous l’influence de la publicité, -- dont un exemple kf 107/109 : le Kretek, toujours à vouloir plus et à dépenser plus sans considérer les possibilités) ; -
- b. Les pays étrangers (pensez à l’augmentation soudaine des prix du pétrole). -

Cette année, les économistes craignaient une résurgence de l’inflation (au premier semestre 1989, il y avait eu un “boom” (0,2 USA ; 0,1 France), qui ne pouvait être attribuée à des variations saisonnières (par exemple, les légumes deviennent plus chers en hiver ou en cas de sécheresse) ou à des caprices (la crise pétrolière) : c’est bien l’ensemble des prix en tant que tels qui a augmenté. Pourtant, ce n’était pas comme dans les années 1970, où l’inflation fonctionnait comme un fantôme.

Le concept de déflation. -

Ne pensez pas que le terme “déflation” est le contraire de “l’inflation”. La “déflation” - dans une économie de marché libre - est l’ensemble des contre-mesures prises pour freiner la demande (kf 96 : l’offre et la demande) (politique déflationniste) ; -- par exemple, la réduction des dépenses de l’État, l’augmentation de la pression fiscale (pour limiter le revenu disponible pour les dépenses), le contrôle des taux d’intérêt du crédit, la restriction des salaires, la limitation des marges bénéficiaires, -- le “gel des prix”).

Note -- La raison pour laquelle nous nous attardons sur ce point, dans le contexte d’une philosophie culturelle, est que pratiquement tout le monde -- à commencer par l’homme ordinaire -- connaît l’inflation, -- généralement sans connaître les “mécanismes” qui la régissent.

La Chine communiste. -

Nous nous souvenons de kf 54 : Deng Xiaoping, à l’économie stagnante de le “plan”, met en œuvre les libéralisations. Avec de brillants succès, -- dans l’agriculture, entre autres. -

Venez la révolte des étudiants avec la répression sanglante, qui est le but de la lutte contre le “développement pacifique”. -

Le terme “développement pacifique” fait référence à ce que nous avons vu, depuis Gorbatchev, à l’œuvre dans le bloc de l’Est, en Europe. -

Pékin (Beijing) 28.11.1989. -

Le Premier ministre chinois Li Peng l’a dit très clairement : La Chine devra mener une bataille de longue haleine contre ses ennemis “capitalistes”.

Toute la presse communiste chante, le mardi 21.11.89, les louanges de la Roumanie (cf.

qui - selon elle - “ construit “ un socialisme (c’est le terme utilisé par von Hayek (cf. kf 67 : il appelle le socialisme, dans le domaine économique, un “ socialisme “).

Constructivisme”, qui impose ses idées aux réalités économiques), qui a suffisamment de force pour résister au “développement pacifique” en Europe de l’Est.

-

Le journal People’s Daily du mardi 21.11.89 cite Li Peng. Il a déclaré, devant les groupes de travail des membres des commissions d’enquête, lors d’une conférence nationale, “qu’ils avaient beaucoup fait pour maintenir l’ordre social, protéger la stabilité de la nation, renforcer la dictature démocratique du peuple”.

En outre, la Chine accuse des “forces étrangères” d’avoir recouru au “développement pacifique” pour lancer, au cours du printemps 1989, le plus puissant mouvement de protestation antigouvernemental depuis la fondation de la République populaire, qui, début juin 1989, a été “heureusement rasé par l’armée”.

Note -- On lit cf 70 : Herzen ; 73 : Machiavel, avec sa politique de guerre. --

C’est comme si cet humaniste de la Renaissance avait encore son ombre au-dessus de lui.

La Chine communiste est suspendue ; -- kf 121 : Le mythe de la guerre protosofiste.

Dans le langage actuel des autorités chinoises, le terme “développement pacifique” est, après tout, négatif ! C’est quelque chose qu’il faut combattre de toutes ses forces !
!!

Note : Ce langage belliqueux est accompagné d’une restauration de la planification (kf 96). Le secteur primaire (cf. 93) est en cours de réorganisation : les terres agricoles sont re-collectivisées ; le secteur secondaire (ibid.) est également en cours de réorganisation : les personnalités du parti privent, une fois de plus, les entreprises de leur initiative individuelle, pourtant si rentable.

Conclusion : P. Garcin peut se rassurer : les opposants au libéralisme se font entendre.

La rationalité du libéralisme.

Le cours Kf 102 (la “rationalité” de l’économie) nous a parfaitement préparés à ce sujet. -- Nous allons donc maintenant affiner ce que nous avons appris, -- notamment sur la base de la théorie de la connaissance ou, si vous voulez, de l’informatique.

Risque/Incertitude.

1. Ce thème n’est pas nouveau :

Co 80 (vers 1350+, les premiers capitalistes du Moyen Âge tardif voient déjà clairement le “risque” et le déclenchent) ; Co 106 (Simmel soutient que le rationnel et l’aventureux ne sont en fait que les extrêmes d’un différentiel) ; -- Co 102 (Smith-Hayek voit que le désordre des individus, chacun cherchant son propre avantage, a besoin d’une main “invisible”, comme correcteur);-- Co 102 (Smith-Hayek voit que la main “invisible” est le correcteur).

Echantillon Bibl :

F. Knight, Risk, Uncertainty and Profit, Houghton Mifflin Company, 1921... Cet économiste américain distingue deux types de décisions (KF 92,98), dans la mesure où des lacunes d’information sont impliquées.

A.-- Le risque.

Un risque est un type d’incertitude, qui peut être contrôlé dans une certaine mesure par des contre-mesures. Par exemple, on garde plus d’un produit ou service en stock (si la situation change) ; on constitue simplement des stocks (pour être prêt à tout) ; -- on calcule, comme le faisaient les premiers capitalistes, et on souscrit une police d’assurance (risque calculable).

B. -- L’incertitude générale.

C’est le “risque”, en ce sens qu’il rend l’aventurier à son maximum : il est tout simplement imprévisible, notre “ratio” (raisonnement) n’a aucune prise sur lui. Nous tâtonnons dans le noir. Pourtant, nous savons qu’elle est là. Donc notre ratio a un certain contrôle sur lui.

Typologie des incertitudes. -

(I)-- L’incertitude objective.

Je décide d’acheter un ouvrage dans une librairie d’occasion. Mais, pour l’instant, tout ce que j’en sais (= dose d’information), c’est l’auteur, l’éditeur, le titre et un rapide coup d’œil (dans lequel j’attrape quelques phrases qui m’incitent à acheter).

(II). - L’incertitude intersubjective. -

L’incertitude peut également faire référence à mon ou mes partenaires, le sujet. -- Je demande à la caissière, que je connais, si elle en sait plus sur l’œuvre ; elle la regarde et me dit : “ Oui, ce monsieur (un grand intellectuel) l’a emportée hier “. Je sais quelque chose de plus (= information.

Mais je ne sais pas dans quel but cet “intellectuel” a acheté l’œuvre : était-ce “au hasard” ? Ou était-ce parce qu’une de ses connaissances le cherchait, sans qu’il le sache ? (déficit d’information).

Conclusion - Le “marché libre”, cœur du libéralisme dans toutes ses variantes, dans lequel j’achète l’œuvre, ne m’empêche pas d’acheter avec un déficit d’information. C’est-à-dire “avec irrationalité”. Car le manque d’information équivaut à l’irrationalité.

La critique institutionnaliste du marché libre.

P. Garcin, partisan résolu du libéralisme, Kf 125, implore des “ opposants “. Ceci, par sens de la démocratie. -- mais il y a aussi des raisons purement économiques.

Echantill. Bibl.: *G.M. Hodgson, Economics and Institutions (A Manifesto for a Modern Institutional Economics)*, Oxford, 1988, --

(I), Voici comment un institutionnaliste raisonne.

Le libéralisme actuel (cf. *F. A. Hayek, Individualism and Economic Order*, Chicago, 1948) pose comme hypothèse (cf. 2, 71 ; -- 4, 20, 36, 50)

Dans le cadre du marché (totalement) libre, la personne économiquement active - par exemple un entrepreneur, un commerçant - dispose non seulement des informations nécessaires, mais aussi des informations suffisantes (intelligence, “connaissances”, compétences), afin de pouvoir prendre des décisions rationnelles.

En d’autres termes, cette hypothèse prétend que les personnes économiquement actives sont “omniscientes” de leurs actions économiques. Toutefois, d’après ce que Knight dit des risques (qui pourraient passer) et des incertitudes, il semble que ce soit très rarement le cas. Cela explique l’aventurisme. -

Cependant, s’il existe un sérieux déficit d’information, l’économie ne peut être une réalité “autonome” (Kf 74), purement dépourvue de règles, voire déréglementée (Kf 125). Il n’y a donc pas de marché purement ou totalement libre.

(II). -- Les institutionnalistes font l’hypothèse suivante : la plupart des agents économiques disposent de certaines (=pas toutes, certaines) informations nécessaires, mais pas de toutes (universellement) les informations suffisantes. Cela implique que l’action économique, dans de telles conditions irrationnelles, a besoin de correcteurs d’écart. -- C’est ce que les institutionnalistes appellent les “institutions”.

Institutions”. -- **(1)** La réglementation se voit ainsi attribuer un rôle très positif, notamment dans la mesure où elle peut combler les lacunes en matière d’information.

Les “institutions” - ou plutôt les “correcteurs de marché” de nature informationnelle - sont nombreuses. -

a. L'éthique. -- Une entreprise, dirigée par un certain nombre de leaders, qui veulent être consciencieux à tout prix, est, en soi, une information extra-économique : “On ne vous trompe pas là-bas”.

b.1. Les institutions privées. -- Il existe des entreprises privées, qui examinent un produit (marchandise ou service) et gardent cette information disponible.

b.2. L'État. -- Un gouvernement qui contrôle les augmentations “sauvages” des prix, grâce à des mesures réglementaires, est en soi informatif : “nous savons qu'ils n'oseront pas nous facturer des prix trop élevés”.

b.3. Les institutions supranationales. -- La Banque mondiale, le Fonds monétaire international (FMI) - des choses au sujet desquelles on n'entend trop que des jugements de valeur négatifs - disposent d'informations sur les gouvernements (par exemple du tiers-monde) - qu'ils dépensent bien l'argent ou non ; les banques souhaitant prêter de l'argent à ces gouvernements peuvent y obtenir des informations.

Une application soviétique. -

Le fait que l'information et l'économie soient très étroitement liées, et décident de la rationalité de l'économie, est montré par *J. Baynac, La révolution gorbatchovienne*, 34.

On y trouve une lettre rédigée par V.E. Turchin (physicien), A.D. Sakharof (universitaire), Roy A. Medvedef (KF 128 ; historien) - tous trois de renommée mondiale. -

Le 19.03.1970, ils se sont adressés aux hauts responsables de la Nomenklatura de l'époque. En voici un extrait (o.c.,34). -

“Il semble, à l'heure actuelle, avec une nécessité impérative, devoir édicter une série de mesures pour mettre en œuvre une plus grande démocratisation de la vie sociale dans ce pays (Union soviétique). -

Cette nécessité découle, en partie, du lien étroit entre (la question du) progrès technologique et économique et les méthodes de gestion professionnelle, -- entremêlées avec (la question de) la liberté d'information, la publicité et l'esprit de compétitivité”.

Un peu plus loin, o.c., 41, il revient avec insistance sur “la liberté d'information”, qui est restreinte par le système soviétique, -- au grand détriment de la vie soviétique elle-même.

Conclusion. Ce ne sont pas les “institutions”, ni même le marché (absolument) libre, mais l'information (disponible) qui décide de la rationalité.

Un treizième échantillon : les première et deuxième révolutions industrielles.

Désormais, nous pouvons nous offrir le luxe de clarifier le plus nettement possible deux expressions bien connues, mais le plus souvent mal comprises.

A -- La révolution industrielle du milieu du siècle. -

Echantill. Bibl.: *Jean Gimpel, La révolution industrielle du Moyen Âge*, Paris, 1975. - Une révolution industrielle découverte par des historiens sans préjugé rationnel des Lumières

La révolution doit être mentionnée en guise de prélude. -- “Du XIe au XIIIe siècle (*note* : donc entre +/- 1000 et +/- 1300), l’Europe occidentale a connu une période d’intense activité technologique. Cette période est l’une des plus fécondes de l’histoire en termes d’inventions. -

En fait, cette période aurait dû être appelée “première révolution industrielle”, si la révolution industrielle anglaise des XVIIIe et XIXe siècles n’avait pas déjà été désignée par ce nom. Ainsi Gimpel.

Note.-- *J. Rosmorduc, De Thales à Einstein (Histoire de la physique et de la chimie)*, Paris / Montréal 1979, 19s., 31, approuve cette affirmation.--

Note : Au passage : *O. Brunner, Bürger und Bourgeois*, in : *Wort und Wahrheit VIII* (1953) : Juni, 419/426, affirme que - à la différence de la ville antique caractéristique (qui était une polis, une cité-état, -- en latin : civitas) et de la ville orientale typique - au XIe siècle (*note* : lorsque la révolution industrielle du milieu du siècle a démarré), en Europe occidentale, entre la Seine et le Rhin et en Italie du Nord et centrale (Lombardie, Toscane), la bourgeoisie et la ville bourgeoise sont apparues. Cf. cf. 79 : *Ces trois siècles qui firent le marchand*. Une caractéristique du Moyen Âge est l’urbanisation, avec une couche typique de la population, les hommes d’affaires. -

Note --- Il est immédiatement clair que les spécialistes des sciences naturelles de la Renaissance ont bénéficié des réalisations technologiques de leurs prédécesseurs du milieu du siècle dernier.

B. -- La première révolution industrielle.

Echantill. bibl. : *W.W. Rostow, Les étapes de la croissance économique (// The Stages of Economic Growth)*, Paris, 1962, 46, 49 (*Le premier démarrage*). -

I.-- Éléments fondamentaux de la révolution économique moderne (cf. 78).

Rostow en mentionne deux :

1. L’Europe post-médiévale connaît la (re)découverte de parties de la planète situées hors d’Europe (les voyages de découverte).

Elle fait l’expérience de la

Révolution de Copernic (1473/1543), -- héliocentrisme ; -- Tycho Brahe (1546/1601), Johannes Kepler (1571/1630 ; lois de Kepler sur les orbites planétaires autour du soleil) ; -- Galilée (1564/1642 ; exactitude dans les sciences naturelles, c'est-à-dire restriction aux aspects mathématiques de la réalité et sa mathématisation)), -- avec dans son sillage les révolutions technologiques modernes.

II. - Pas la République néerlandaise mais la Grande-Bretagne. Pas la Hollande. -

Cf. kf 85 : la première entreprise moderne à grande échelle (la Compagnie des Indes orientales). - "Pourquoi l'enjeu final du processus, en principe sans fin, de la croissance économique (cf. 87,-- 97, 125) ne s'est-il pas produit dans le pays qui, au XVIIe siècle, a été le plus près de montrer toutes ses idées reçues et qui a tant appris aux autres pays, la Hollande ? (...).

Les Néerlandais ont trop misé sur la finance et le commerce, sans créer une base industrielle nécessaire et suffisante. -- Ceci avait deux causes parmi d'autres :

La Hollande ne disposait pas des matières premières dans son propre pays ;

Les financiers et les hommes d'affaires néerlandais l'emportent sur leur ardeur au travail.

Eh bien, la Grande-Bretagne. --

La Grande-Bretagne a atteint les Pays-Bas par la mer. De quoi ?

Elle possédait plus de ressources industrielles vitales (pensez au charbon) que la Hollande.

L'Angleterre comptait davantage de protestants de diverses sectes (cf. par exemple le chapitre 33 : les calvinistes (puritains) étaient financièrement plus progressistes que les catholiques et même que les luthériens ; pensez à la question des taux d'intérêt).

L'Angleterre possède plus de navires que la France, par exemple : elle peut construire un empire outre-mer ("L'Angleterre domine les vagues"). --

Surtout : l'Angleterre (avec l'Ecosse) avait déjà connu sa révolution sociale et surtout religieuse vers 1688. -

En conséquence, seule "la Grande-Bretagne a pu mobiliser l'industrie du coton, les mines de charbon et l'industrie sidérurgique ; elle a pu, d'un seul coup, valoriser la machine à vapeur. Elle pourrait, après tout cela, développer son commerce extérieur.

En conclusion, l'ensemble de ces éléments constitue l'enjeu - entre 1780 et 1800 - du processus de croissance définitive". -

Conclusion. Nous disposons maintenant des informations de base nécessaires pour mieux comprendre la portée exacte - très révolutionnaire - de la deuxième révolution industrielle, -- par comparaison.

C -- *La deuxième révolution industrielle - l'information .*

Nous l'avons déjà abordé indirectement, cf 94, -- 127, 129. Nous y avons utilisé le terme "post-industriel". Nous considérons que ce terme est totalement infructueux. Pourquoi ? Parce que cela donne l'impression que nous vivons après "l'industrie sans plus". Ce qui est très mal.

Le charbon et l'acier ont - comme la crise du charbon et de l'acier de ces dernières décennies nous l'a clairement montré - perdu une grande partie de leur valeur sous-jacente. C'est vrai.

Le textile, même après la crise du textile, reste un facteur solide de la vie économique. -- Mais de nouveaux types d'industries sont apparus, que l'on appelle gagner "l'assiduité" (l'industrie). Mais oui, le nom d'ère post-industrielle est utilisé.

La mécanisation. -- kf 94 nous avons vu que la mécanisation était au cœur de la première et de la deuxième révolutions industrielles. C'est un argument supplémentaire pour éviter le terme "post-industriel". -

Mais ce qui est mécanisé diffère fondamentalement. Ce qui est mécanisé - dans la deuxième révolution industrielle - c'est l'information. Ou plutôt les signes, les signes ou symboles matériels ou tangibles de l'information (savoir, connaissance, - - message, information) -.

Note : On dit aussi trop souvent que, lors de la première révolution industrielle, l'énergie a été mécanisée. C'est exact. L'énergétique, théorie de l'énergie distincte de la "matière", s'est développée simultanément.

Mais regardez l'histoire économique des dernières décennies : la "crise énergétique" n'a-t-elle pas existé ? Les gouvernements ont parfois risqué le bord de la guerre pour

prenez aux États du Golfe - pour sécuriser l'approvisionnement en énergie. Mais cette énergie est encore traitée au moyen de méthodes très classiques, bien qu'actualisées par des ordonnateurs, qui sont typiques de la première révolution industrielle. -

Raison de plus pour ne pas utiliser le terme "post-industriel". Car il y a plus de similitude que de différence, sous ce point de vue, bien sûr. Elle est et reste claire : sans énergie, pas de mécanisation ! Même si, parfois, il faut beaucoup moins d'énergie.

Les principales caractéristiques. -- J. Peperstraete, *L'emploi dans la société de l'information*, in : *Notre Alma Mater* 1987 : 2, 67/79. -

A.I. Les technologies de l'information comme élément de la croissance économique. -

La transition de la société "industrielle" à la "société de l'information" repose sur une triple prémisse.

1.1.- La théorie de l'information. -

Comme je l'ai dit, ce n'est pas la connaissance elle-même, l'"information", qui se trouve dans notre esprit, mais les signes, les "symboles", de celle-ci, appelés "signaux", qui sont transmis, relayés, en dehors de notre esprit, de sorte que la communication s'établit. Cela arrive techniquement, au moyen d'un circuit électrique, biologique, c'est-à-dire

a. Par le génotype (l'ensemble des "informations" qui déterminent génétiquement un être vivant),

b. par la décharge nerveuse (= impulsion). -

De cette manière, des quantités variables et, en principe, mesurables d'"informations" (signaux) sont transférées et donc rendues utilisables.

1.2.- L'informatique. -

Il s'agit de la science professionnelle qui analyse le traitement automatisé de l'information - en particulier : les méthodes de traitement. Pensez au terme "automatisation".

2.1.- La microélectronique. -

Ce terme recouvre toutes les techniques qui permettent de créer des microstructures électroniques au moyen de l'électronique et de la radio-électricité.

2.2.- Les télécommunications. -

Cette matière analyse toutes les techniques électriques et électromagnétiques - sans fil ou non - qui rendent possible la communication à distance ("télé-").

Le rôle économique. -- Relisez maintenant le kf 87 (le concept économique de base de la croissance). -- Le progrès technique, dû aux sujets mentionnés ci-dessus, est la source de la croissance économique réelle. -

On peut en vérifier la taille. En 1980, la technique tri-sectorielle en question figurait parmi les dix premiers sous-secteurs (kf 93) de l'industrie. Des prévisions prudentes suggèrent qu'en 1990, il sera au quatrième rang et, en 2000, au deuxième rang après le secteur de l'énergie.

A.II.-- Notes explicatives sur la microélectronique et l'informatique. - a. la microélectronique. - La microélectronique concerne les circuits électroniques miniaturisés, qui contiennent des quantités élémentaires (irréductibles) d'informations - appelées "bits" - et sont utilisés pour la production de composants électroniques et de les stocker dans la "mémoire" au moyen d'un ordinateur (ordinateur).

(1). - Le chip -

a.1. La miniaturisation est une application du principe d'économie (conservation). Les matériaux ou l'énergie nécessaires à la fabrication d'un produit sont réduits au maximum. Ici : plus un appareil électronique

Plus l'outil est miniaturisé, plus il peut contenir de "bits" ("intégrer").

a.2. L'invention du transistor en 1948, le raffinement des techniques photographiques et l'utilisation de méthodes de gravure chimique dominant la miniaturisation. -

La percée s'est produite vers 1960 : sur une seule feuille de silicium, on a "intégré" une multitude de transistors. -- Avec le temps, cela a conduit à la "Very Large Scale Integration" (= VLSI) : plusieurs dizaines de milliers de transistors sont placés sur une surface ("puce").

Les experts prévoient un "progrès illimité" : peut-être qu'en l'an 2000, nous produirons des puces avec 10 à 12 transistors de puissance. Cela équivaudrait à +/-1/100 du nombre de neurones (= cellules nerveuses) dans notre cerveau, --.

Relisez maintenant kf 78v : le progrès, nous cherchons à tâtons, ici, pour la énième fois, l'essence de la modernité.

Note -- Le terme "transistor" est la contraction anglaise de "transfer resistor". Il s'agit d'un dispositif (substitut du tube électronique) constitué de semi-conducteurs. Il peut amplifier les courants électriques, générer des oscillations électriques, effectuer des tâches de modulation et de détection.

(2). - Le micro-ordinateur. -

Dès que 10 000 transistors par puce sont devenus réalisables, le micro-ordinateur (qui, lui, peut être produit en grande série) est né. Il s'agit d'un type d'ordinateur (machine qui traite l'information (signaux) numériquement).

Note -- Facilité d'utilisation. -- Le micro-ordinateur est un ordonnateur qui est livré sans "prédestination" : l'utilisateur lui-même - par programmation - le rend apte à un usage.

B.-- Informatique. -

Le développement rapide ("croissance") de la technologie microélectronique est à l'avant-garde du progrès rapide. - Notez la modernité - de l'informatique.

La technologie industrielle ("industrielle" au sens strict), l'un des principaux facteurs de la "société industrielle", a besoin de matières premières (charbon, fer, etc.) et nécessite une grande quantité d'énergie.

Conséquence : L'idée d'"énergie" est centrale depuis le XVIIIe siècle (cf. 136 : Grande-Bretagne). -

La technologie informationnelle, "postindustrielle", ne traite pratiquement aucune matière (matières premières) et nécessite très peu d'énergie. -

La première approche. -- Ceci est situé vers 1830. -

1.1. Aspect de la machine. -- Ch. Babbage conçoit, vers 1830, avec des subventions gouvernementales, une machine à calculer (elle fonctionne, assez mal, de façon très imprécise).

1.2. Aspect logistique. -- G. Boole, connu pour son algèbre booléenne, conçoit l'aspect raisonnement, dans son ouvrage *The Laws of Thought* (1854). L'idée d'"intelligence artificielle" surgit immédiatement.

Le transistor (1948)

et les circuits intégrés de transistors (1960) rendent possible une machine à raisonner (machine à traiter les signaux) très performante.

Résultat : l'ordinateur peut prendre en charge des tâches intellectuelles, jusqu'alors uniquement réalisées par un être vivant agissant de manière raisonnée. et ce, d'ailleurs, mieux que les humains. -

Modèle appl. -- Vers 1985, un robot ('robotique') a été commercialisé au Japon qui pouvait jouer de l'orgue. Un hominoïde mécanique (être humain artificiel) lit la partition, contrôle les touches (avec ses "doigts" mécaniques) et les pédales (avec ses "pieds" mécaniques).

B.I. -- *Le rôle des humains dans l'économie de l'information.*

Le jour où la puce a été inventée" a profondément changé notre culture. Ce qui aurait été considéré comme "impossible" est soudain devenu réalité : calculatrices de poche ultrarapides (pour quelques centaines de francs), ordinateurs portables, horloges qu'il n'est plus nécessaire de remonter chaque jour. -

Les inventeurs de la puce - Bob Noyce et Jack Kilby (en 1958) - bien que fondateurs d'une énorme avancée, sont restés pratiquement inconnus du public, qui célèbre d'autres scientifiques comme des célébrités.

La fête de Noël 1989 une fête de l'informatique. -

Les outils électroniques - ordinateurs, gadgets - transforment notre Noël "traditionnel". Les jouets traditionnels - poupées, Lego, Duplo - sont en partie éclipsés par l'électronique, qui connaît un essor spectaculaire.

Les enfants et les jeunes ne ressentent pas l'aversion de certains adultes pour les nouvelles technologies. Les hommes d'affaires comptent les enfants de deux ans déjà parmi les "consommateurs" possibles d'ordinateurs. Une entreprise japonaise fait la publicité suivante : "Éduquer, c'est préparer à la vie. Parents, il est de votre devoir de favoriser les talents de vos enfants".

En effet, un nombre rapidement croissant d'emplois sont informatisés, et préparer les enfants à cela, par le biais de jouets, semble justifié. -

Il en résulte des ouvrages comme *Carl Mitcham* (New York)/*Alois Hunig* (Düsseldorf), *Philosophy and Technology II (Information Technology and Computers in Theory and Practice)*, Dordrecht, 1985. -

Les penseurs en question discutent, tout d'abord, du caractère métaphysique (comprendre : ontologique (kf 1)) et épistémologique (scientifique) de l'information.

Ils discutent ensuite de l'interaction entre les personnes et les ordinateurs. Enfin, ils discutent des conséquences éthiques et politiques des technologies de l'information. Nous disons : les conséquences culturologiques.

La Silicon Valley. -

La Californie abrite l'empire de la microélectronique, la Silicon Valley, qui est devenue "un nom familier". Hewlett-Packard a été la première entreprise à s'y installer, en 1937.

J. Dumoulin, trad./ adapt., Les diables de Silicon Valley, in : Express n° 1573

(04.09.1981), 44/47, souligne l'importance comme suit : "Les conséquences de la révolution microélectronique ne se limitent pas aux horloges numériques, aux calculatrices de poche et aux jeux de science-fiction. Cette révolution a d'ailleurs tout simplement bouleversé la nature même des armes stratégiques, qui constituent l'arsenal des USA et du SU". (A.c.,45). -- Ici, on teste, en quelque sorte, les enjeux avec le doigt. Pas seulement sur le plan économique.

Les technologues du savoir. -

Considérons, en gros, la structure d'une entreprise informationnelle :

l'équipement (R et D ; recherche et développement),
logiciel (télétraitement),
service ("service"). -

La tâche tourne autour de l'information. Les départements de R & D qui analysent les équipements dans les entreprises (et dans les universités) y travaillent. Les Anglo-Saxons appellent ceux qui y travaillent des knowledge engineers ou, par métonymie, des golden collars (cf. kf 82, l'analogie en finance). -

Le centre de gravité s'est déplacé.

Dans les industries classiques, où l'on transforme avant tout de la matière et/ou de l'énergie, les "matières premières" se trouvent presque toujours en dehors de l'homme, dans la nature ;

Dans les industries informationnelles, la source de ce qui est traité, l'information, se trouve dans l'être humain lui-même, dans son esprit, source de toute information, avant qu'elle ne soit convertie en signes (signaux). -

Tout de suite : les métiers de l'information dépendent, comme tous les autres, du capital, des matières premières, des machines, du travail (kf 86, 89). Mais il y a une grande différence : la contribution humaine, sous la forme de chercheurs, de trouveurs, et avec un fort engagement personnel (motivation).

B.II -- L'Union soviétique et la révolution informatique. -

Nous y avons déjà fait allusion (kf 134), -- comme toile de fond de la "glasnost", la circulation de l'information, dans le système communiste. - Mais il y a plus : il y a aussi la "perestroïka", la restructuration. -

J. Baynac, *La révolution gorbatchévienne*, 38, cite entre autres, de la lettre-programme des scientifiques de renommée mondiale Toertshin, Sakharof (Andrei Dimitrijevitch Sakharof (1921/1989)), Roy Medvedef, ce qui suit. -

"Nous sommes en avance sur les États-Unis (*note* : nous signons le 19.03.1970) dans l'exploitation du charbon. -- mais nous sommes à la traîne dans l'extraction du pétrole, la production de gaz et l'énergie électrique ; --

Nous sommes dix fois en retard en chimie et infiniment en retard dans la technologie des ordinateurs.

Ce dernier point est particulièrement important, car l'introduction des calculatrices électriques dans l'économie soviétique est décisive : ce phénomène, après tout, équivaut à un changement radical du système dans son ensemble - pour le mode de production.

Elle a été qualifiée à juste titre de "deuxième révolution industrielle". -- ... et bien, la capacité globale des coordinateurs soviétiques est des centaines de fois inférieure à celle des USA.

En ce qui concerne son utilisation dans notre économie soviétique, le retard est si important qu'il est tout simplement non mesurable : nous vivons dans une "ère antérieure".

La machine comme principal facteur de richesse. -

Ce n'est plus l'ouvrier-prolétaire qui est, en un certain sens, l'acteur principal du capitalisme. *Mais K. Marx, Les couches de l'économie* (1857/1858), cité par J. Baynac, o.c., 255s., avait une prémonition de ce que nous vivons aujourd'hui, dans l'économie de l'information.

Il y a, peut-être, une ère future dans laquelle le facteur

Le "travail humain" devient simplement une entrave au processus de production lui-même (un élément jusqu'alors nécessaire devient superflu). --

Comment une telle mutation est-elle possible ? Une telle transformation du mode de production, dit Marx, est une caractéristique du "capital fixe" (c'est-à-dire des machines), qui se distingue du travailleur vivant. --

Conséquence : au lieu d'être au cœur de la production, en tant qu'acteur principal, le travail vivant est, à terme, mis sur la touche : il n'est plus la principale source de richesse. -- cf. kf 128.

Un quatorzième échantillon : le Japon comme élément du monde.

“Made in Japan” : Qui n’a pas vu ces mots écrits quelque part sur ce qu’il a acheté chez nous ?

A. Le Groupe des Sept (pays industrialisés les plus riches).

Le seizième Sommet des Sept, en 1990, aura lieu du 09.07.1990 au 11.07.1990 à Houston, Texas. Depuis 1975, les États-Unis, le Canada, la République fédérale d’Allemagne, la France, l’Italie, la Grande-Bretagne et ... Japon se sont rencontrés régulièrement --

Sur les 50 plus grandes banques de la planète -- c’est-à-dire les banques internationales -- on compte 24 Japonaises, 7 Allemandes, 5 Britanniques, 4 Françaises, 3 Suisses, -- les Américaines en ont 3 (aux 22e, 48e et 49e places).

C’est ce que dit L’impact (CH), n° 241 (nov. 1988), 64. En moins de dix ans, le Japon est devenu le premier prêteur du monde. -

À Berlin - en présence de plusieurs milliers de ministres, de banquiers et d’institutions internationales de crédit - M. Sumita, au nom du rôle élevé du Japon, s’est soustrait au patronage des États-Unis et de la Grande-Bretagne, dont les économies ne représentent qu’un petit cinquième de l’économie mondiale : il a revendiqué, à la surprise générale, lors de l’assemblée générale annuelle du Fonds monétaire international (FMI ; kf 134) et de la Banque mondiale (ibid.), le rôle approprié à la position de puissance du Japon, -- soutenu par la France.

-- B.-- L’expansion japonaise.

Vous parlez de “croissance” (kf 87, 97, 125, 136, 138) !

Le Japon a accumulé des richesses extraordinaires : excédents commerciaux incroyables, créances phénoménales, dividendes énormes (bénéfices des “actions” ou liquidations d’entreprises) provenant de pays étrangers, système d’épargne puissant. -- Le Japon a investi dans la recherche comme aucun autre pays auparavant.

a.2. Elle développe maintenant une nouvelle activité : rachat d’entreprises étrangères, implantations massives sur toute la planète, -- commercialisation de tout un tas de nouveaux produits. -

Dans toutes sortes de secteurs : loisirs, tourisme, immobilier, banque, assurance, -- cinématographie, -- on rencontre partout “ces petits hommes de l’Est”.

b. Ils savent, par la même occasion, dans quelles branches de l’économie se situe le pic. Dans tous les domaines de l’électronique (kf 138, 142), les États-Unis ont pratiquement perdu leur leadership. Parmi les vingt plus grands producteurs de semi-conducteurs (composants, mémoire), on compte dix Japonais ; depuis 1985, Hitachi, NEC et Toshiba occupent fermement les trois premières places. -

Ce n'est pas tout : de manière calculée, les Japonais tentent de contrôler les entreprises de pointe de la Silicon Valley (cf. 141) quelque part. Par exemple, Hitachi possède 80 % de National Advanced Systems ; Canon investit 100 millions de dollars dans Next ; Kubota Ltd. a acheté 44 % d'Arden Computer et 21 % de Mips Computer Systems ; Fujitsu possède maintenant 31 % de Poqet Computer. -- Nous empruntons ces données à *Karen Benchetrit, Japon (L'empire contreattaque)*, in : VSD n° 635 (02.11.1989), 75/81. -

Un autre "détail" : au cours de l'année 1987, les Japonais ont pris 320 000 licences, soit trois fois plus que les Etats-Unis et dix-sept fois plus que la France. Aucun pays au monde - nous répétons avec Karen Benchetrit, a.c., 78 - ne consacre plus de temps et d'argent à la recherche et à l'innovation.

Nous l'avons vu - ci-dessus, kf 141 : l'"ère postindustrielle" ou "ère de l'information" dépend de l'"information", fournie par les technologues du savoir. Un élément que notre système éducatif devra prendre en compte dès la petite enfance - une entreprise japonaise commercialise déjà des "ordinateurs" pour les enfants de deux ans (cf. 140). Du moins, si nous ne voulons pas rester, comme les Soviétiques, kf 142, "coincés dans l'ère précédente". Ce qu'un homme comme Sakharof, en mars 1970, dénonçait déjà.

Note : Le vendredi 01.12.1989, le Ministère des Finances, Tokyo, a annoncé que les investissements japonais en Europe ont augmenté de 90%, au cours du premier semestre 1989 (par rapport à la même période en 1988) ; ils ont atteint ... 7,69 milliards de dollars US. Un chiffre qui parle de lui-même.

La déclaration. -- La question se pose : "Quels sont les éléments qui contrôlent - et rendent compréhensible - l'énorme Wirtschaftswunder (= "boom" économique) que le Japon, dans le monde entier, affiche ?". -

Y. Verbeeck, dir., A la découverte de l'histoire, Paris, 1981, 146/147 (*Le grand bond du Japon*), nous donne, d'une manière très élémentaire, mais très perspicace, un aperçu global de la dialectique historique impliquée dans notre explication de la croissance économique du Japon.

Note - La traditionnelle dialectique platonicienne. -

Socrate et Platon, par exemple, se promenaient dans Athènes en tant que cultologues. Ils suivent de près - 'akribos' - les mentalités et leurs changements.

Pendant qu'ils se promènent, discutent, discutent,...

ils sont à la recherche d'échantillons. C'est ce qu'on appelle l'induction socratique (kf 3, -- 18, 30, 55, 71, 72, 87). La réalité totale - sur laquelle Socrate et Platon n'ont laissé aucun doute - ne peut jamais être saisie par l'homme terrestre, avec son intellect (= aspect intuitif de l'esprit humain) et sa "raison" (capacité de raisonnement), si ce n'est vaguement. Seuls les échantillons, avec "akribeia", précision, raisonnement, donnent des aperçus ou des "informations" testables.

Pendant que Socrate, Platon se promènent, discutent, font des recherches -

Chaque échantillon implique une généralisation ou une induction possible, ils sont en même temps à la recherche d'hypothèses (kf 2, -- 4,20, 38, 50, 71, 133), -- en néerlandais : voorvoorstellingen. Ces hypothèses ou "archai", principia, "principes", peuvent être par exemple des vérités générales. Mais une "hypothèse" ou une prémisse peut tout aussi bien être un fait historique. C'est là que commence la dialectique historique, dans l'esprit platonicien.

Note -- Un Hegel, avec sa dialectique idéaliste, ou un Marx, avec sa dialectique matérialiste, sont trop "dogmatiques", c'est-à-dire qu'ils partent de présuppositions, qu'ils rendent au mieux probables, jamais apodictiquement certaines (cf. 50 : Ni toi - ni moi - ne donnons la preuve absolue ; "Éléatisme"). - Un Platon - trop incertain des prémisses, même s'il s'agit de ses idées - ne s'aventure donc jamais dans des ouvrages systématiques, comme l'a fait surtout un Hegel, mais aussi un Marx. L'ontologie de Platon n'est qu'une ontologie inductive. Rien de plus.

Echantill. bibl. : *E.O. Reischaver, Histoire du Japon et des Japonais*, Paris, Seuil, 1973 ; -- *F. de la Mure/M. Pontillon, Vivre au Japon*, Paris, Hachette, 1981. -

Nous savons, par exemple, que l'Angleterre a envoyé un émissaire officiel et impressionnant à l'empereur de Chine en 1793, avec pour résultat que, se croyant le centre de l'univers, l'empereur a rejeté les Anglais "comme des barbares" (c'est-à-dire, aux yeux des Chinois, "sans culture").

Mais ils auraient pu explorer toute la Chine à l'heure actuelle. -- Au cours du XIXe siècle, les puissances occidentales interviennent activement en Chine et au Japon à la recherche de marchés et de zones de colonisation (cf. 86 : Structure).

Vers 1900, les Occidentaux, s'appuyant sur leur suprématie économique, ont donc acquis la suprématie en Extrême-Orient.

I -- L'énoncé : prémoderne (pays en développement).

A.1.a. Hommes d'affaires

prêter des machines aux agriculteurs,

acheter les marchandises pour peu d'argent. Ainsi, des filatures de soie et de coton, des papeteries, des ateliers de poterie, des raffineries de sucre voient le jour. -

b. le gouvernement -

peur du changement (= traditionalisme) -

interdit aux hommes d'affaires de recruter trop d'agriculteurs ;

il limite (quotas) le nombre de leurs machines. -

En conséquence, l'économie reste sous-développée. Elle repose, en général, sur une agriculture à petite échelle.

A.2.- Les grands seigneurs,

A leur service, les Samouraïs (= guerriers, vassaux d'un Daimyo, "seigneur" féodal), restent, du moins en théorie, les maîtres (possesseurs) du domaine, sur lequel travaillent leurs paysans et où ils recrutent leurs soldats - sur ordre de l'Empereur. -

En fait, ils sont pour le Shogun (Shogun,-- littéralement, commandant en chef contre "le barbares" (kf 145 : analogue chinois)).

Nous pouvons occidentaliser cela en utilisant le terme "maître du palais" ou "usurpateur de la cour". Celui-ci semble être soumis au Mikado, l'empereur, mais en fait, il possède le pouvoir - depuis 1185.

Le Shogun est invariablement - pendant deux siècles - choisi dans la même famille et règne en tant que "protecteur du Mikado". -

De plus, dans sa "toute-puissance", le Shogun retire également beaucoup d'autorité aux seigneurs féodaux. Il les contrôle.

Modèle appliqué. -- Chaque "Seigneur", propriétaire domaniaque, doit envoyer un membre de sa famille au palais du Shogun, où il réside. Si les Seigneurs commettent une rébellion, par exemple, les membres de la famille des Seigneurs servent d'otages. Ils sont alors simplement tués.

B. -- Pourtant, il y a des soulèvements.

De plus en plus. -- La raison : le peuple doit payer - tant dans les villes que dans les domaines - les dettes des seigneurs.

Les agriculteurs renoncent de plus en plus à leurs récoltes ;

Les citadins voient le prix du riz augmenter (oui, les grands magasins ne sont pas toujours remplis).

II.- L'explication : moderne (pays industriel).

A.-- le signal.

L'étincelle qui déclenche ce changement soudain réside dans l'arrivée des Occidentaux, d'abord les Américains, puis les Russes. Ils bombardent les ports et exigent l'ouverture du commerce. -

Conséquence : le gouvernement s'effondre. Les tarifs douaniers baissent ; les étrangers sont autorisés à s'installer au Japon pour toute activité,- - sans contrôle du gouvernement japonais. -

Note -- relire kf 87 : “La violence est le capitalisme par d’autres moyens”.

A. -- La modernisation radicale-autoritaire.

On note 1868 : le Shogun se retire. Il cède son pouvoir - du moins en théorie - au jeune empereur, Mutsu-Hito.

Le “miracle” se produit alors que Mutsu-Hito a compris “l’Occident” : il désigne son règne par le nom japonais Meiji ; traduit : “gouvernement rationnel éclairé”. Cf. kf 44.

Mutsu-Hito s’est entouré de nouveaux collaborateurs, d’un gouvernement. La justification est la suivante : “Le meilleur moyen de lutter contre la domination étrangère - on en est arrivé là - est la modernisation”. On devient alors, dans son propre domaine, l’égal, peut-être à terme, le supérieur des Occidentaux. Ce qui était prophétique : aujourd’hui, à peine un bon siècle plus tard, le Japon est l’égal et même, d’une certaine manière, le supérieur de l’Occident.

Modèle appliqué.-- Mutsu-Hito, surnommé “Meiji Tenno” (1852/1912) ouvre l’ère moderne, “l’ère Meiji” qui nous rappelle nos “despotes éclairés”. -- Le résultat est rapide : en 1872, le Japon a déjà quelque peu assimilé le Meiji, l’occidentalisation.

La révolution industrielle se poursuit (on la voyait déjà à l’époque, par exemple dans la filature). - Cf. kf 135v, (Angleterre), où nous avons vu le premier exemple à grande échelle.

B.1.- - L’éveil politique. -

Un certain nombre de mesures sont mises en œuvre par Mutsu-Hito. -- Les divisions archaïques-féodales du pays sont abolies et les préfectures sont introduites à leur place.

On peut comparer cela à ce qui s’est passé en France : la nouvelle division des départements. Objectif, comme dans la France des Lumières : l’unification. - L’armée passe sous la direction du gouvernement (en d’autres termes : les seigneurs et leurs samourais perdent leur pouvoir). -- Mesure d’envergure : les paysans peuvent désormais quitter leurs terres et exercer une autre profession.

B.2. - L’éclairage économique. -

Comme mentionné ci-dessus, elle progresse rapidement. -- Le gouvernement abolit la propriété traditionnelle de la terre ; conséquence :

Un terrain peut être vendu ;

Ils peuvent y faire pousser ce qu’ils veulent. -- Le commerce est favorisé : les droits de douane entre les “provinces” traditionnelles sont supprimés. -- Monétaire : Une monnaie unique, le yen, devenue la monnaie la plus célèbre du monde -- Industriel : Le gouvernement met en place des usines modèles afin de diffuser les techniques occidentales, --.

Le résultat.

Machiavel, dans sa tombe, doit avoir souri (cf. 75) : Realpolitik est :

politique, (ii) dans une économie et ... nécessité militaire) : en moins de trente ans, le Japon est une superpuissance. Il détruit de toutes ses forces les traités injustes : en mai 1905, la flotte japonaise écrase la flotte russe - en quelques heures.

C.- La révolution éclairée. -

Elle est à la fois prémoderne et moderne. Ce qui, peut-être, constitue son pouvoir. -

Les vrais leaders du Meiji sont

i. la petite noblesse et les hommes d'affaires, qui gèrent les terres des "seigneurs", ii. les samourais, qui deviennent commerçants ou artisans.

Note - Ils sont très attachés aux valeurs 1.archaïques, 2 à l'ordre féodal (la "pensée hiérarchique"), 3 au système impérial. Il est frappant de constater qu'ils ne veulent pas partager les grands profits réalisés à la sueur des paysans.

Les paysans n'ont aucune solution réelle à la modernisation Meiji.

Modèle appliqué. Dans la plupart des préfectures - pendant vingt ans - les agriculteurs n'ont eu accès qu'à vingt pour cent de leur récolte. 80 % sont allés aux propriétaires susmentionnés ainsi qu'à l'État. -

Conclusion. - (i) La soi-disant révolution est venue d'en haut. (ii) Les formes traditionnelles de la société continuent à vivre. -- Il s'agit donc d'un mélange de tradition et de modernité. (iii). - L'explication : les traditions sacrées.

Echantill. Bibl.: Michio Morishima, *Capitalisme et Confucianisme*, Paris, 1986, -- J. Attali, *L' électronique de Confucius*, in : *Le Nouvel Observateur*, 30.01.1987, 84/85, résume les thèses de Morishima comme suit.

Le puritanisme (cf. 33/35), en mettant en avant l'initiative individuelle, a donné naissance au capitalisme.

Les religions asiatiques (Kf 60, 62), en mettant en avant le bon sens du travail ordonné, ont fait prévaloir l'entreprise (japonaise).

Le Japonais Michio Morishima est l'un des principaux économistes mathématiques d'aujourd'hui. Il est professeur à la London School of Economics. Il est connu pour sa formalisation, c'est-à-dire sa capacité mathématique-logique : les théories classiques-libérales et marxistes ont été saisies par lui dans le langage des mathématiques les plus avancées. Eh bien, Morishima a trouvé sa propre explication à la rapide ascension du Japon.

Idee principale : si l'on considère d'abord la manière dont la mentalité religieuse - un fait métaphysique, donc - est apparue au Japon, il y a quatorze siècles, alors ce que nous voyons du Japon d'aujourd'hui (les faits), devient compréhensible. -

Cf. 144v. Nous avons brièvement évoqué le passage de la dialectique platonicienne classique à une dialectique historique. Nous sommes ici confrontés à une application : l'hypothèse (prémisse), introduite par Morishima comme une explication, est un fait culturel-historique.

Des explications supplémentaires. -

L'essor économique du Japon n'est pas le résultat du soi-disant triomphe d'une révolution occidentale à la fin du XIXe siècle, comme le prétendent de nombreux historiens - même japonais.

Toutefois, cette hausse est le résultat d'une série d'événements sacrés. En particulier, quatre religions ont contribué à façonner la culture japonaise. Le taoïsme (cf. 60), le bouddhisme et le confucianisme (ibid.) ont été introduits au Japon au cours du VIe siècle (500-600). Le christianisme a été introduit au 16ème siècle. -

La critique de Max Weber par Morishima. -

Max Weber (1864/1920) est un sociologue allemand. L'idée qu'il existe un lien étroit entre le calvinisme (= puritanisme) et le capitalisme est venue à Weber à la suite d'un travail de l'un de ses étudiants. Il avait étudié les choix professionnels des différents groupes religieux. Il a trouvé un pourcentage élevé de protestants parmi les patrons d'industrie. Grâce à la découverte de cet étudiant, Weber a compris que le puritanisme et l'économie allaient de pair. --

La raison : pour le calviniste, le travail (cf. 86, 89, 90) est une forme de prière ; pour le calviniste, le résultat du travail - la richesse - est le signe indirect que le Dieu biblique donne de la grâce élective. Telle est la thèse de *Die protestantische Ethik und der Geist des Kapitalismus*.

Max Weber affirme ce qui suit à propos du confucianisme :

- (i) Comme le protestantisme, il s'agit d'une "religion rationnelle".
- (ii) Mais elle représente l'adaptation de cet "homme rationnel" à l'environnement réel.

L'univers, alors que les religions rationnelles modernes prônent la "soumission rationnelle de l'univers".

La conclusion de Weber : une culture régie par le confucianisme comme celle de la Chine traditionnelle ne peut pas devenir capitaliste et, immédiatement, se développer économiquement. En d'autres termes : le confucianisme continuera à faire d'un pays comme la Chine un pays en développement. -

La position de Morishima ;

a. C'est vrai : au Japon, le confucianisme est un facteur culturel extrêmement fort.

b. Comment, alors, le Japon a-t-il pu, dans ces conditions, se développer à la vitesse de l'éclair ? La réponse : le confucianisme japonais diffère du confucianisme chinois en ce que d'autres idées sacrées l'ont modifié dans son essence.

Confucianisme chinois et japonais. -

Confucianisme chinois. --

Pour Confucius, le fondateur, les vertus éthiques sont les préceptes d'une société saine. En particulier : loyauté, sincérité, justice, "sagesse", "foi". -

Si chaque individu, dans le cadre de sa famille (cf. 63), veut devenir un être humain de haut rang, c'est-à-dire en se conformant à ces valeurs éthiques dans la praxis quotidienne, alors l'ordre social verra le jour. -

La conséquence : un système social en résulte sans aucune intervention du pouvoir (la loi, l'État). Nous constatons en effet qu'un empereur "éclairé" (***note*** : au sens sacré ; cf. kf 110 : révélation par des êtres extraterrestres ; kf 113 : information) règne au moyen d'une telle éthique et contrôle ce règne au moyen de rites (géologues religieux).

Confucianisme japonais.

Au Japon, le confucianisme est la religion des cercles dirigeants. Ceux-ci voient très vite émerger à leurs côtés deux autres religions.

Le taoïsme - appelé "shintoïsme" - devient la religion du Mikado, l'empereur.

Le bouddhisme devient la religion des gens du peuple. -

Conséquence. - Non pas la bonté, comme en Chine, mais la loyauté, le respect des parents et des aînés, et le sens de l'obligation envers la noblesse, deviennent les principales valeurs.

Depuis 604. -

Elle commence en 604. Le prince Shotoko Taishi est alarmé par la puissance culturelle de la Chine. Il publie une constitution, en 17 articles...

Influencé par l'éthique chinoise (confucianisme) et par le bouddhisme, il pose une dichotomie. -

Le mikado, l'empereur, a la préséance.

tous les autres citoyens sont égaux. -

Valeurs principales : attachement loyal, "harmonie", comportement bienveillant et droiture consciencieuse.

Depuis lors, le modèle de base de la société japonaise a été pratiquement fixé jusqu'à aujourd'hui.

Un mikado - même s'il n'a été réellement le souverain que pendant un tiers de tous ces siècles - règne sur le Japon ;

Le Japon est une "société de degrés" et non une société de classes, -- accompagnée d'un système bureaucratique, -- dominée par une autocratie modérée par la constitution, -- axée sur la gloire de l'État.

Depuis 1868.

Au milieu du XIXe siècle, tout est prêt pour une sorte de capitalisme. -

Les "vertus" confucéennes sont adoptées par le peuple, ce qui exclut tout "individualisme".

Une élite bureaucratique se fraie un chemin dans toutes les techniques. -

Résultat : "Le capitalisme japonais commence comme un capitalisme d'État". -

Note : J. Attali note que - selon J. Raynouard - les hommes d'affaires italiens du Moyen Âge ont fondé à Venise, au XIVE siècle, un capitalisme d'État, fondé sur des hypothèses catholiques, qui ressemble quelque peu au capitalisme japonais.

L'entreprise. -

kf 95,- - 125, 128, nous le rappellent : le ou les entrepreneurs avec leur(s) entreprise(s) sont la pierre angulaire. - Le double esprit, celui de 604 et celui de +/- 1850, si vous aimez l'ancien et le moderne, qui domine le Japon, est confucéen. Nous l'expliquons plus en détail.

Modèle praxéologique :

L'harmonie. - Kf 92 nous a appris que l'une des approches de l'économie est la théorie de la décision. Eh bien, il ne s'agit pas du "modèle de mesure de la force", si agressif ici en Occident (parfois), dans lequel des syndicats formulent des exigences de telle sorte que l'entreprise elle-même (dans sa primeur ou même dans son existence) est menacée, mais du "modèle d'harmonie" qui régit les affaires japonaises. -- Voici le schéma praxéologique.

Chaque décision est à long terme. -- Chaque partie de l'entreprise et chaque individu est consulté, même si, au sommet, la décision a déjà été prise. Quel est donc l'objectif d'une telle "consultation" ? Il s'agit d'une information (cf. 134) : tout le monde doit savoir de quoi il s'agit.

Le consensus engendre une exécution rapide. -- Comme tout le monde, du haut en bas de l'échelle, sait de quoi il s'agit, il n'y a pas de contretemps. -

Note. - Le syndicat se considère également comme faisant partie de l'entreprise, même s'il essaie d'en tirer le meilleur parti pour ses membres.

Un quinzième échantillon : le communalisme au sein de la multicultural indienne.

L'Inde est, pour de nombreuses personnes du Nouvel Âge, le pays des yogis et des expériences mystiques. Mais l'Inde est aussi différente... ***Echantill. Bibl.:*** Kim Gordon-Bates, *L'Inde au seuil du IIIe millénaire (Enrichi, le pays retrouve ses démons)*, in : *Journal de Genève* (22.11. 1989). -

Mahatma Gandhi (1869/1948),

Apôtre de l'ahimsa, la non-violence, il était l'âme du mouvement pour l'indépendance. -- mais la véritable construction -- kf 73 (ethos politique de Machiavel) -- n'a commencé qu'avec Jawaharlal Nehru (1889/1964 ; Premier ministre 1947/1964), du parti du Congrès.

Après lui est venu Shastri (1964/1966). Indira Nehru (1917/1984), mariée à l'inconnu Feroz Gandhi, est devenue Premier ministre en 1966/1977 et 1980/1984, -- également du Parti du Congrès.

Inde, 1947

L'Inde - en fait le "Bharat" (Union indienne) - devient un État laïc (kf 42), mais le Pakistan devient un État islamique. -- A l'heure actuelle (1989), l'Inde est un Etat de 830 millions d'habitants. 21 États sont indépendants depuis 1947, une république fédérale depuis 1950. Le Bharat est "la plus grande démocratie du monde", avec 500 millions de personnes ayant le droit de vote. Actuellement, +/- 83% sont hindous et +/- 11,3% musulmans.

I.-- 1984. -- l'assassinat d'Indira Gandhi. -

Indira Gandhi-Nehru est assassinée sur sa pelouse par des Sikhs sous la garde de ses gardes du corps. Le 31.10.84.

La pulsion communautaire primaire s'enflamme immédiatement : se venger de la communauté sikh ("communauté", -- d'où "communalisme") Les hindous de New Delhi, par exemple, tuent des milliers de personnes devant la presse internationale.

Les Sikhs, -- hommes, femmes, enfants, ont été brûlés vifs. -- ... la classe politique était terrifiée. Heureusement, en la personne de Rajiv Gandhi, le fils d'Indira, soudainement célèbre pour avoir bouclé le cercle sacré autour du bûcher funéraire de sa mère, le Parti du Congrès a remporté 415 des 518 sièges lors des élections générales de décembre 1984. La stabilité a été sauvée.

Le contexte. -- Sikh" - littéralement "disciple" - est un adepte de la religion fondée par le Guru (maître de sagesse) Nanak Dev (1469/1538) au Pendjab. Il voulait réconcilier les hindous et les musulmans en guerre.

s'unir au sein d'une même communauté. Il voulait bannir tous les rites hindous et musulmans et introduire à leur place un monothéisme strict, qui met l'accent sur les expériences mystiques, -- sans fuite dans le monde, il est vrai.

Ce but est appelé "Mukti" (libération). -- Les Sikhs ont résisté à la conquête britannique jusqu'à ce qu'ils soient subjugués au milieu du 19e siècle. -

En 1947, lors de l'indépendance, la nouvelle frontière a traversé leur pays.

Conséquence : près de 40% des sikhs ont dû fuir leur région natale pour échapper aux persécutions des (intégristes ; kf 46 (45)) musulmans. Depuis lors, ils forment en Inde un nid de frelons communautaristes, très amers sur leur sort.

II.-- 1989.-- les scenarii communalistes. -

Un scénario "communaliste" typique ressemble à ceci. -

A.-- Une cérémonie religieuse - une procession, une parade, un pèlerinage - d'hindous, de musulmans, de sikhs a lieu. À un moment donné, le groupe s'aventure dans l'habitat des non-croyants. -

B. - Défis, -- des réactions aux défis se produisent. Conséquences : des maisons sont incendiées, il y a des émeutes sanglantes... Telle est la structure des faits.

Explication 1. -

Le point de vue de Romila Thapar, une historienne. -- Elle estime que le communalisme indien a connu une évolution profonde. C'est le cas, depuis 1947, a augmenté dans tout le pays et et surtout, une organisation beaucoup plus complète.

En 1947, les premières semaines ont été marquées par des troubles communautaires qui ont fait environ un demi-million de morts. Mais il s'agissait d'explosions spontanées, provoquées par les changements de frontières, etc.

II. En 1989 -

Un scénario communautariste est préparé à l'avance par des organisations qui prônent "l'autodéfense culturelle" et qui veulent préserver son "identité".

persistance arbitraire

contre les dissidents dans

- cf. kf 73, 118v, au moyen de la polarisation (= faire monter l'opposition) de la haine. --

Note -- Nous rappelons ici le kf 50 : Bien que les hindous, les islamistes, les sikhs, etc., ne présentent que des preuves probables pour leurs prémisses (hypothèses), ils les interprètent pourtant comme si elles étaient absolument certaines (prouvées de manière apodictique) et pouvaient être imposées aux autres. L'élétisme de Zénon d'Élée seul donne, ici, une issue purement logique.

Déclaration 2. -

Un autre avis dit ce qui suit . -- Le succès d'autres croyances (hypothèses) est interprété comme une menace pour la propre identité du groupe. -

Les hindous, par exemple, voient le résultat des chrétiens, des sikhs, des bouddhistes, -- surtout, cependant, des 11,3% d'islamistes (qui occupent des postes clés) pensent aux travailleurs islamiques, qui viennent des États du Golfe.

Depuis la rencontre avec la modernité, diverses figures et mouvements ont cherché un *aggiornamento* (terme célèbre depuis le pape Jean XXIII), une modernisation, une actualisation, de la tradition.

Aujourd'hui, cependant, un nombre croissant d'hindous souhaite un renouveau hindou militant.

(c'est-à-dire un mouvement de renouveau). - Elle prend même racine dans toute une série de partis politiques d'opposition.

La conversation avec un philosophe indien qui a pourtant été éduqué en Occident montre jusqu'où peut aller la politisation : ce dernier a déclaré avec insistance que seul - remarquez l'exclusivisme typique (cf. 51) - l'hindouisme peut offrir les "vrais" fondements de la "laïcité" et que les minorités religieuses doivent l'accepter.

Ceci, évidemment, vide la "laïcité" de son essence. -- Selon Romila Thapar et d'autres, c'est l'essence même du fascisme hindou.

Déclaration 3.

Inder Mohan, ex-militant pour les droits de l'homme, qui, depuis 1947, a vécu à peu près tous les scénarios de communautarisme, met en avant, dans une large mesure, le rapide essor économique. -

Surtout depuis Rajiv Gandhi - par le biais d'un certain nombre de réformes (cf. 54 : parallèle aux réformes Deng-Xiaoping ; 124 (triomphe du libéralisme) - a fondé une économie de marché libre "un nouvel ordre économique", la société de consommation a envahi le pays.

Des noms comme Suzuki, Sony (kf 143 : position de pouvoir en japonais), -- des parfums comme celui de Dior, symboles du modèle occidental conquérant, -- l'émancipation de la femme travaillant hors du foyer, qui ... tout cela est perçu comme une menace pour sa propre identité culturelle.

Les "nouvelles valeurs" de l'économie de marché sont rejetées. -- Plus précisément, le "nouvel ordre économique" favorise les inégalités sociales. Certains deviennent riches, tandis que d'autres ne partagent pas cette nouvelle richesse. -

Conséquence - Retour aux bonnes vieilles traditions. -- Romila Thapar est même alarmée

par la renaissance de quelque chose comme le Sati, c'est-à-dire la coutume sacrée selon laquelle, avec le cadavre du mari mort, la femme est brûlée vive (ce qui, en principe, est interdit).

Déclaration 4. -

Dernier avis : sur le “ nouvel ordre économique “, encore une fois, mais une excroissance de celui-ci.

(i) La société indienne était, jusqu'en 1950, divisée en castes - la triple division que l'on retrouve un peu chez les autres peuples indo-européens : les “ brahmana “ (prêtres), - les “ kshatriya “ (soldats). - les “ vaiçya ” (hommes d'affaires), les “ çudra ” (agriculteurs et travailleurs manuels). En dehors de ce système de castes établi, il y avait les “ sans-caste ” (“ asprçya ”), les intouchables ou, en européen, les “ parias ”. Bien qu'aboli dans le cadre d'une démocratie, l'atavisme demeure (kf 42). -

La société indienne, sous l'effet du système néo-libéral, voit émerger une nouvelle classe. Le Bharat est en train de devenir une terre de “ richesse ” (“ Richesse ” dans la langue d'Adam Smith).

Une nouvelle classe moyenne - environ 15 à 20 % de la population - est en train d'émerger. La possession d'une télévision couleur, par exemple, est l'un des symboles, appelés “ symboles de statut ”, --

Eh bien, comme en Chine, comme en Union soviétique - partout où il y a une “ libéralisation ”, cette nouvelle classe économique veut aussi avoir une influence politique. Surtout à l'extérieur. - Maintenant, le Parti du Congrès, dans une certaine mesure, a le monopole du pouvoir politique. Selon certains observateurs, c'est le parti des Indiens anglophones, bien éduqués et donc riches. - La nouvelle classe moyenne, afin de s'assurer un électorat politiquement efficace, mobilise, parmi le peuple, les questions communales. Ce qui est une nouvelle source de communautarisme.

Les religions de l'Inde. -

Depuis le début du XIXe siècle, il est devenu habituel d'appeler “ hindouisme ” toutes les religions du sous-continent indien. -- Les autres religions traditionnelles sont alors : (1) le bouddhisme, (2) le jaïnisme, (3) L'islam a gagné en importance au fil du temps. une influence croissante, même aujourd'hui. Les autres religions bibliques - le judaïsme et le christianisme - sont de peu d'importance.

Les autres religions bibliques - le judaïsme et le christianisme - sont de peu d'importance. Les autres religions bibliques - le judaïsme et le christianisme - sont de peu d'importance.

Remarque : ce n'est pas le lieu pour discuter de l'hindouisme en détail. Cependant, on peut le noter. Elle commence avec la période védique (n.-Inde) la période dravidique (z.-Inde) qui dure de -2000 à -600 (Note : Thalès de Miletos, (-624/-545)). Puis vient l'époque de Bouddha et de Mahavira (jaïnisme).

Un seizième échantillon : l'élément fasciste.

Le terme, plutôt évité pendant des années, a été utilisé de plus en plus ces dernières années, parfois dans un sens trop large (c'est-à-dire absence ou même rejet de la "démocratie"), à tel point que même le national-socialisme (nazisme) d'Hitler y est inclus. -- Nous utilisons ici le terme dans son sens strictement historique.

I.-- L'actualisation du fascisme italien.--

En 1946 - deux ans avant la nouvelle constitution italienne, qui interdit à la fois la monarchie et le fascisme - un certain Giorgio Almirante (1911/1988), "leader charismatique", fonde le M.S.I. (littéralement : Mouvement social italien). -

En décembre 1987, il est remplacé par Gianfranco Fini (1952/...), représentant d'une aile modérée du parti néofasciste qui est en fait le MSI.

Non pas le régime, car il a dominé l'Italie de 1922 à 1945, mais son idéologie, -- c'est là, selon Fini -- ce que le MSI doit mettre en avant. En bref : la lutte contre les excès de la démocratie parlementaire italienne, qu'elle veut remplacer par des réformes. Nous y reviendrons plus tard. --

Fini, à propos de la mentalité de l'Italie d'aujourd'hui : "Je ne vois pas ce qu'il y aurait de mal à essayer d'actualiser les valeurs durables du fascisme.

Ce que je rejette, dans le fascisme, c'est tout ce qui est "moisi" : le salut fasciste, la chemise noire.

(ii) Mais le terme même de "fascisme" ne m'effraie pas. Je crois que ce mot ne fait plus peur à personne. Personne ne peut, en effet, qualifier le fascisme de "percée de l'enfer en Italie".

Note : Ce n'est pas si simple. -

A. -- 01.01.1948 : La nouvelle constitution italienne entre en vigueur. Il rejette la royauté avec le fascisme, et met le "travail" au premier plan. -- Depuis +/- 1980, l'Italie connaît son Wirtschaftswunder ("boom", kf 144 : Japon) : elle est cinquième parmi les puissances industrialisées (kf 143). Il est

Conquérir l'Europe. -

B.-- Pourtant, il y a une certaine crise d'identité. Avec la demande de "réformes". En effet, les gouvernements italiens ressemblent plus à des champignons qu'à des chênes centenaires ! Une commission - les Bozzi - prouve la crise.-- Cela joue dans la

carte MSI, bien sûr. Qui n'a pas entendu parler de la série de scandales impliquant des "partis parlementaires" ? Qui ne sait pas que ceux-ci ont même des liens avec la mafia quelque part ? -

La "Maf(f)ia" est une "société secrète" italienne, d'origine sicilienne, combattue par le système fasciste (1925/1929). La mafia survit, voire s'étend, surtout aux États-Unis, où elle développe un système de criminalité - un véritable État dans l'État - qui contrôle des pans entiers de l'économie, de la politique, de la magistrature et de la police américaines. -- En fait, la mafia est devenue un système international. -

Note -- La crise d'identité se reflète dans le magazine milanais *Corriere della Sera* en 1987. -

Renzo De Felice, qui a consacré toute sa vie à l'histoire du

Fascisme et à la personnalité de Mussolini, entre autres, écrit : "L'orientation antifasciste de la constitution n'a plus de sens à l'heure actuelle (1987)." -- En passant : ceci s'adresse au chef du MSI, Fini, bien sûr. --

(ii), Paolo Spriano, également historien, répond dans la même revue : "La Constitution, en rejetant explicitement le fascisme, fait une distinction entre liberté et dictature, entre démocratie et tyrannie. Cette distinction est tout aussi valable aujourd'hui". -

Cfr. **Echantill. Bibl.** : *Jeanclaude Berger, Italie : le fascisme bon teint de Fini*, in : *Journal de Genève* (15.12.1987), où sont mentionnées les données, traitées ici, sur la position de Fini.

Note : Fascisme. -- Nous n'allons pas nous perdre dans des explications détaillées. -

En tant que système d'enseignement, le "Fascismo" a démarré en 1919. Benito Mussolini (1883/ 1945) à Milan a élaboré. -

En tant que système opérationnel, il a dominé l'Italie de 1922 (la Marche sur Rome) à 1945 (la victoire des Alliés). Deux caractéristiques ressortent de l'évolution :

Le fascisme s'est progressivement transformé en totalitarisme (= l'État contrôlé par le Duce, Mussolini ; KF 77) ;

b. Rapprochement progressif avec l'Allemagne hitlérienne (les deux États entrent ensemble dans la Seconde Guerre mondiale (1939/1945)). --

Note - Selon un ancien fasciste, Curzio Malaparte (en réalité : *Kurt Erich Suckert* (1896/1957)), *Technique du coup d'état* (1931), aussi bien Trotzky et Lénine que, d'autre part, Mussolini et Hitler étaient très similaires dans la technique du coup d'état.

L'“hypothèse” fasciste -

Voici, très brièvement, les éléments qui dominent le fascisme italien.

Négatif. -- Mussolini opte pour le socialisme et surtout le communisme (qui est “l'ennemi numéro 1”). -- Le libéralisme reste, en quelque sorte, central. -- M.a.w. :

Le fascisme est l'une des voies de sortie de l'opposition “socialisme/libéralisme”. Une troisième voie. -

Positive. 1. L'État à parti unique. -- La démocratie parlementaire, avec ses partis, considérée comme l'un des grands maux de l'époque, est bannie. -

Le nationalisme. -- L'“État national” (KF 65), l'une des réalisations modernes, est également un élément central. -

Corporatisme. -- Nous avons parlé de “troisième voie”.

a. Le “corporatisme” est la doctrine qui prône les “corporations” (associations professionnelles) dotées de pouvoirs économiques, sociaux et politiques. Une “corporation”, maintenant, est une “guilde” ou une “association professionnelle”. Le mot vient de l'anglais : “corporation” - le français “corporation” - est venu d'outre-Manche au cours du XVIIIe siècle. Il désigne : une association de personnes exerçant la même profession. C'était le cas avant la Révolution française, qui les a supprimés en 1791.

b. Le corporatisme - contrairement au véritable socialisme (communisme) - n'abolit pas l'économie de marché, mais introduit un correctif complet, l'entreprise.

II.- Leonardo Sciascia, sur le fascisme actuel.

Nous nous tournons à présent vers un “Complet” (Verstehende ; kf 54v. (Méthodes herméneutiques)) description de la vie réelle au sein de la société fasciste.

Note -- Leonardo Sciascia (1921/1989), autrefois appelé “la conscience” de l'Italie, n'était pas un fasciste. Pourtant, il réunit les conditions nécessaires et suffisantes pour décrire les choses de manière factuelle. -- Voici une série d'extraits d'une interview (**bibl. st...** : Maura Formica, *Entretien : Leonardo Sciascia à batons rompus*, in : *Journal de Genève* (01.12.1989)).

II.A.-- Le système brillant. -

Pour moi, en tant que petit écolier, le fascisme était la plus belle chose qui ait existé.

Le monde entier nous enviait. Mussolini, l'Italie était “grande” en tout et partout, -- dans les compétitions sportives, dans les réalisations aéronautiques (...). Tout était parfait et magnifique.

2. Mais il est clair que, inévitablement, à un moment donné, j'ai dû atteindre une certaine maturité et arriver à des années de compréhension. --

Une telle chose n'était pas facilement possible dans l'Italie de l'époque : on ne disposait ni de matériel de lecture ancien ni de matériel de lecture nouveau.

Par exemple, je me suis familiarisé avec certains des concepts du marxisme par accident lorsque je suis tombé sur un livre de *Mondolfo, Sulle orme di Marx* (1919 ; Sur les traces de Marx), qui expliquait un peu le marxisme.

II.B. -- *Le réveil amer.* --

Pour ma part, j'ai pris conscience de ce qu'était réellement le fascisme pendant la guerre civile espagnole (1936/1939). Cela aussi m'est venu par hasard.

Ma génération, notamment, était friande de films, en particulier de films américains. Eh bien, à un moment donné, les magazines fascistes ont présenté une liste d'acteurs et de réalisateurs d'Hollywood qui exprimaient ouvertement leur sympathie pour la République en Espagne : ils devaient être boycottés. -- J'ai ouvert les yeux : pour un jeune de 16/17 ans, il était tout simplement impensable qu'un Gary Cooper soit du mauvais côté. Imaginez ça ! (...).

II.C. - *L'État policier.*

1. J'ai été membre du Parlement pendant quatre ans. J'ai fait partie de la Commission d'enquête sur la mort d'Aldo Moro (1916/1978 ; leader du Parti démocratique chrétien, assassiné par le Brigade Rosse).

J'ai pu constater avec une certitude absolue que, si notre police italienne avait été plus intelligente et mieux dirigée, Moro aurait pu être retrouvé vivant (,....).

2. Sous le fascisme, en Italie, il y avait une très bonne force de police. Mais elle a été abolie avec la "bonne" bureaucratie fasciste.

II.D. - *Les années de consensus.*

De Felice, Histoire du fascisme, définit à juste titre ces années comme "les années du consensus".

Pour la grande majorité des gens, la "liberté" est une valeur de peu d'importance. importance.

Les raisons pour lesquelles il y avait un tel consensus dans l'Italie fasciste comprenaient le fait que les citoyens se sentaient en sécurité, -- tant à l'intérieur que dans les rues. Pour la grande majorité des citoyens, sous le fascisme, il était possible de se déplacer en toute sécurité dans les rues, de jour comme de nuit.

Sous ce régime, on pouvait, en outre, compter sur un salaire adapté aux exigences de la vie quotidienne. Les six cents liras gagnées par un employé de l'État, par exemple, en tant qu'enseignant ou professeur, couvraient entièrement les frais de subsistance. Jamais auparavant les liras n'avaient représenté un tel pouvoir d'achat. -- La sécurité et le pouvoir d'achat résument déjà la situation.

En outre, il n'y avait pas de grèves sauvages, comme c'est le cas aujourd'hui, dont la population doit supporter les conséquences, et qui touchent toujours les migrants pauvres qui reviennent en Italie à cause des festivals. -

Une grève est un élément d'incertitude et d'insécurité. -- Il est donc évident que le fascisme a créé une situation souhaitable pour la plupart des Italiens.

Au fait : les faits sont là. Certains de ma génération, qui ne sont pas particulièrement épris de liberté ou qui ne font pas trop d'efforts pour réfléchir au sens de la vie, affirment encore aujourd'hui que, si Mussolini avait pu se limiter à la conquête de l'Éthiopie (guerre d'Abyssinie 1935/1936), son système aurait été "le meilleur du monde".

Bien sûr, il existe une minorité de personnes pour qui la liberté est la valeur qui éclipse toutes les autres valeurs. Pour ma part, je ne suis pas d'accord avec l'éloge du régime de Mussolini. Je préfère tout désordre à l'ordre fasciste.

Note : Le fait que certains Italiens, comme le dit Sciascia, se souviennent avec nostalgie de l'époque du fascisme peut être justifié par les données suivantes, entre autres. -

Virginio Rognoni, ministre de l'Intérieur, a déclaré en juillet 1982, devant le Parlement : "Depuis l'apparition du terrorisme politique en Italie en 1969, il y a eu un nombre incroyable d'attentats, qui ont tué 315 personnes et en ont blessé 1 075.

Depuis 1974 - a-t-il ajouté - 11 magistrats et 72 membres des forces de sécurité ont été assassinés. À cette époque - début juillet 1982 - 1 477 personnes étaient en prison, considérées comme des "terroristes de gauche", tandis que 451 Orientaux de droite étaient emprisonnés. -

Note -- Une démocratie trop lâche est une occasion idéale pour les hypothèses, c'est-à-dire, dans ce cas, l'extrême gauche ou l'extrême droite, qui, bien qu'elles ne présentent que des arguments probables, se considèrent néanmoins comme absolument valables (kf 153 : 50 : élatisme) et pour affirmer leur propre identité (1), de manière volontaire (2), contre l'environnement (3) - kf 73 -, pour se déchaîner.

Remarque : Sciascia est représentatif du comportement réel de la grande majorité.

Peut-être un livre comme *J.L. Beauvois/ R, Joule, Soumission et idéologie (Psychosociologie de la rationalisation)*, Paris, Puf, 1981, peut-il nous offrir une des explications.

Le thème est le suivant : la relation entre les conceptions (“idéologie”) et le comportement réel, compris comme des personnes agissant sous pression. Cette “pression” peut venir de l’extérieur (par exemple, les habitants d’un État policier) ou être causée par le libre choix d’une personne (une personne s’engage pour quelque chose (un idéal, un autre être humain)). -- Les auteurs distinguent deux théories.

La théorie du choix rationnel dit que l’homme convertit ses idées en pratique.

La théorie de la rationalisation dit que l’homme adapte ses idées aux circonstances de sa praxis.

Historia (cf. 83, 96, 99, 114) : les théoriciens ont examiné le comportement réel des personnes agissant sous pression - par exemple celles soumises à telle ou telle autorité.

-

Logos : ils observent que les personnes, qui sont sous pression, modifient leur comportement réel.

Justifier” par rationalisation, par rétrospection. -

Application. - La plupart des gens ne comprennent pas que leur vie actuelle est un échec. Eh bien, la plupart des gens dans le système fasciste ne pouvaient échapper à cette impression. Alors, ils “rationalisent” : ils trouvent toujours les arguments probables nécessaires pour affirmer que “ce n’est pas si mal”, que, “s’il n’y avait pas ceci ou cela, le régime serait le meilleur du monde”. Et d’autres “rationalisations” de ce genre.

D’ailleurs, beaucoup de gens attendent de la vie, après une certaine maturité, rien de plus que ce qu’elle peut donner. Seuls les “insatisfaits” comme un Sciascia, qui réfléchissent au “sens de la vie” ou veulent plus de “liberté”, en attendent davantage. -

En tout cas, les “satisfaits” sont à la base des systèmes dictatoriaux ou, du moins, autoritaires. Car ceux-ci sont en paix avec eux.

Une liste vicieuse. -- Une liste de noms de personnes, baptisées et élevées dans la religion catholique et qui étaient d’extrême droite, circule depuis des années : Hitler (Allemagne), Mussolini (Italie), Franco (Espagne), Salazar (Portugal), Pétain (France), Pilsodski (Pologne), Horthy (Hongrie), Dollfusz (Autriche), Schusznigg (Autriche), Tiso (Slovaquie), Degrelle (Belgique), Pavelich (Croatie). -

Sans autre investigation, on ne sait rien de plus de cette liste, en termes d’information réelle, que le fait d’avoir été baptisé et élevé dans la religion catholique n’a pas empêché les douze personnes d’extrême droite de le devenir.

Raison : les “éléments” (cf. 4, 8, 73) qui dominent la vie de l’extrême droite sont nombreux. On peut tout aussi bien faire des listes qui insinuent une causalité analogue (car c’est bien de cela qu’il s’agit) en sens inverse. -- Pourtant, pour tous ceux qui pensent et vivent de manière catholique, une telle “combinatoire” (connexion) donne matière à réflexion.

La “doctrine des valeurs” comme échappatoire ? -

P. Schotsmans, De waardeleer als uitweg uit onze beschavingscrisis, in : Onze Alma Mater 1986 : 2, 107/120 ; en particulier : 114/116 (Réaction à l’autoritarisme en psychologie), 117/119 (Signe d’une société sécularisée). -

Nous raisonnons, maintenant, par analogie. -- L’auteur explique comment la psychologie américaine a évolué d’une psychologie sans valeur (purement positiviste) - pensez à la psychologie béhavioriste ou comportementale de B.F. Skinner (Walden Two (1948)) - vers une psychologie axiologique (= basée sur les valeurs) (pensez à A. Maslow ou C. Rogers). -

L’analyse psychologique de ce que l’on appelle “la personnalité fasciste de droite”, soumise et jurant aveuglément par l’autorité, a été, à un moment donné, appliquée par les psychologues humanistes aux psychiatres américains-skinnériens ou freudiens qui “contrôlaient” autoritairement leurs patients dans les services de santé.

La soumission “fasciste”, que ces médecins “autoritaires” présupposaient (encore une fois : hypothèse) chez leurs patients, méconnaissait - selon les psychologues humanistes - l’unicité (singularité) de la personnalité humaine.

Immédiatement, les potentialités humaines, potentiellement présentes dans chaque être individuel, ont été ignorées. -

Comme, cependant, la plupart des humanistes-psychologues ont mis en avant une sorte d’existentialisme (Heidegger, Sartre), en concevant l’unicité de l’homme (et de ses possibilités), ce correctif à l’autoritarisme a conduit à un autre défaut, à savoir, le fait que chaque lien, en conscience, pour :

des données objectives, la première base d’information, et
autorité-sans-plus,
a été remis en question.

Cela revenait, dans la pratique, à un anarchisme individualiste-égocentrique (“ radical sprawl “ (a.c.,116)). Ce que des gens comme Maslow et Rogers, avec le temps, ont perçu.

Cela a conduit à un autre correctif : une théorie ou axiologie des valeurs, certes purement psychologique, mais néanmoins naissante. Si l'on veut échapper à l'arbitraire radical, une solution consiste à se référer à des "valeurs".

Cf. kf 17 (type tradit.), 33 (la paire "Permissivisme/Rigorisme"), 149 (la paire "Adaptation au Cosmos/Soumission du Cosmos"), 150 (valeurs principales). -

Dans le contexte humaniste, les éléments suivants ont donc été avancés (hypothèse) : la justice, la simplicité, la bonté, la beauté, la vérité, le jeu, la polyvalence, -- la totalité (holisme), qui s'appliquent à chaque personne(s) en tant qu'idéaux, liant la liberté (sans restriction) quelque part, en conscience.

Cf. kf 72 (les "valeurs" cicéroniennes contre les "valeurs" machiavéliques) ; kf 120v : la crise des valeurs protosophistes, qui conduit à la fois à une démocratie excessive et à des anti-démocrates.

Le transfert à toute notre société,...

Le psychiatre-skinnérien ou freudien ou humaniste-psychologue, dans la mesure où il est "autoritaire" ou "anti-autoritaire" ("misarchique" dit le père Nietzsche, méprisant littéralement toute autorité), montre, dans son domaine, un large problème culturologique. -

Ce que Schotsmans, a.c., exprime comme suit. -- La profonde crise culturelle, dans laquelle nous vivons tous, conduit au fait que les jeunes, aujourd'hui, n'ont plus aucune prise sur les valeurs, qui existent en elles-mêmes et - qui plus est - sont "inviolables" ("sacrées", "taboues").

Il existe une chose telle que "le fait que nos jeunes, à la dérive dans une multiculturalité dite pluraliste, ne sont plus capables de déterminer leur propre valeur". -

À cet égard, Schotsmans signale le mouvement de clarification des valeurs (*L. Rathus/S. Simon, Values and Teaching (Working with : Values in the Classroom)*, Columbus, 1966-1, 1978-2), qui introduit un système de valeurs dans le système éducatif lui-même.

L'éducateur inculque un profond respect de la valeur de la personne, de la personnalité et de son développement basé sur des "valeurs". -

Note.-- De telles notions évoquent ce que *H. Redeker, Existentialisme (Passage par un front philosophique)*, Amsterdam, 1948, 197, a déjà très clairement reconnu : "A travers un Hitler, la pensée nihiliste allemande est arrivée à ses ultimes conséquences".

La pensée allemande sans valeur ou critique à l'égard des valeurs - en d'autres termes - avait déjà préparé le terrain pour le fascisme nazi. Hitler s'est retrouvé dans une sorte de "vide".

Un dix-septième échantillon : l'élément nazi.

Echantillon bibl. - Alfred Grosser, dir., *Dix leçons sur le nazisme*, Paris, 1964 nous donne - sur la base de sept contributeurs - les principales dates : 1923 [le "Putsch" (= prise de pouvoir (kf 157)] à Munich ; 1930 : Les déclarations 1933 (prise effective du pouvoir) ; 1936 (création des Jeunesses hitlériennes), 1937 (règlement des relations entre "das Reich" et le Vatican) ; 1938 (conférence de Munich) ; 1940 (Hitler attaque directement l'Occident) ; 1941 (Hitler attaque l'Union soviétique) ; 1942 (conférence de Wannsee, qui décide de "die Endlösung" (l'extermination des Juifs)) ; 1945 (la défaite). -

Pour tous ceux qui, en raison de leur trop jeune âge, n'ont pas vécu ces journées mouvementées, ces dates apparaissent comme des "sommets sèches". Mais, en fait, ils constituent une tragédie sans pareille. Une tragédie qui laisse encore des séquelles. Par conséquent, un bref mot sur le national-socialisme ou le nazisme.

Le fascisme italien n'est pas le nazisme,...

Loin de là. -- ***Echantillon bibl.*** -: P. Ayçoberry, *La question nazie (Essai sur les interprétations du national-socialisme (1922/1975))*, Paris, Seuil, 1979.

Nous l'avons déjà dit très clairement, kf 56 : le fascisme n'est pas le nazisme. Beaucoup, sous l'influence des marxistes en particulier, utilisent le terme "fascisme" dans un sens historiquement incorrect. -

Puisque nous voulons le justifier, voici ce qui suit. P. Ayçoberry, o.c., 57/59 (*Nazisme et fascisme Italien*), donne la parole aux grandes figures nazies elles-mêmes. -

Les nazis eux-mêmes ne veulent pas connaître l'égalité.

Lorsque, à la fin des années 1920, certains Allemands se sont qualifiés de "fascistes", ils n'appartenaient pas au parti nazi, mais constituaient une aile du parti de l'Union européenne.

Stahlhelmen" de. --

a. 1934 : Après le coup d'État de 1933, le Dr Göbbels (1897/1945 ;
Ministre de la Propagande) un article sur "Les résultats pratiques du fascisme".

Il fait l'éloge des "frères italiens",

Il identifie un "enthousiasme" commun.

Il approuve la "lutte commune" contre le marxisme et le libéralisme (kf 158), -- contre le pacifisme, contre la "démocratie" (c'est-à-dire ses formes dégénérées) et "la Réaction" (ici : contre ce que les hitlériens appellent "die Reaktionären", c'est-à-dire ceux qui veulent restaurer une étape obsolète de la politique ou ainsi de suite). --

On le voit : seul ce qui est opposé aux deux est mentionné.

b. 1935 : Adolf Hitler lui-même adopte le même “style poli” (P. Ayçoberry) que son ministre, dans la préface d’un livre italien.

Il note simplement que “les deux systèmes ont des points de vue similaires” sur l’état et sur le socialisme”. -

Conclusion. -- Comme on le remarque, tant le Dr Göbbels que Hitler dissimulent totalement le racisme, qui est certainement l’une des prémisses de base du nazisme.

Note -- *S. Altink, De myth van de minderheid*, Utrecht/ Antwerpen, 1985, 174vv, parle, plus ou moins, dans la même phrase. -

“D’ailleurs, la gauche elle-même a beaucoup contribué au chaos entourant le concept de “fascisme” dans le passé. Pour de nombreux gauchistes, le “fascisme” faisait partie du capitalisme.

“L’interprétation communiste du fascisme comme une excroissance du capitalisme n’était pas entièrement fautive. Les grandes entreprises étaient des piliers importants de la politique fasciste.

Mais comment exactement l’adage de Horkheimer (*note* : Max Horkheimer était l’une des figures de proue de la Frankfurter Schule, un mouvement néo-marxiste) :

“Ceux qui ne veulent pas parler du capitalisme doivent aussi se taire sur le fascisme”,

La manière dont cette phrase doit être interprétée n’a jamais été clairement établie. Aucun marxiste convaincu n’a jamais été capable d’identifier l’influence capitaliste.

Bien que la politique fasciste ait attiré les grands industriels, il n’est pas facile de la rattacher à une forme de capitalisme. Les fascistes n’ont pas travaillé de manière suffisamment planifiée pour cela. Les partis fascistes ont même parfois travaillé contre les grands entrepreneurs. (...)”. (O.c., 176).

L’“information” guidée chez les enfants et les adolescents.

M. Danthe, Comment fabriquer de bons petits nazis, in : *Le Journal de Genève* (04.02. 1989), dit ce qui suit au sujet du processus d’information sur l’éducation des enfants et des jeunes.

Il se réfère à une source, à savoir *Erika Mann, Dix millions d’enfants nazis*, - - un livre qui est récemment paru en traduction française. -

1938 -- La veille de la 11ème guerre mondiale (1939/1945). Erika Mann est la fille de *Thomas Mann* (1875/1955 ; connu pour *Buddenbrooks (Verfall einer Familie* (1901)). Elle a publié, à New York, un livre sobre mais instructif : *L’école des barbares* (L’éducation sous les nazis).

Elle y décrit ce que deviennent les enfants allemands lorsqu’ils sont pris sous l’emprise du Dritte Reich. Dans ce livre, on voit une dictature (kf 77 : totalitarisme) à l’œuvre dans les moindres détails.

Une dictature nazie, qui

L'orientation religieuse,
la famille, l'école, le mouvement de jeunesse - dans le but de faire de l'enfant, du jeune, un élément de la volonté de "der führer" (le chef).

Dans le livre de 1938, E. Mann déclare : "Aucune partie de la société dans son ensemble n'a été aussi marquée par les réformes auxquelles le national-socialisme a soumis ses sujets que le groupe social des enfants".

Adolf Hitler - et cela est fortement confirmé à la lecture de son *Mein Kampf*, Munich, 1943-17, 30ff. (*Der Mangel aan 'Nationalstolz'* ; *der Leidensweg des Arbeiterkindes* ; *Junge Autoritätsverächter*) - a, semble-t-il, immédiatement saisi l'importance de l'éducation.

Rien - âme, corps, volonté - n'est négligé pour soumettre les enfants et les jeunes au système. -- Cf. concernant le contrôle du processus d'information, kf 158v. ("pour moi, petit écolier") ; kf 61 ("... la précipitation d'une série d'idéologies") ; kf 64 (l'éducation de 32.000.000 d'enfants chinois). Cela montre qu'un Curzio Malaparte, en 1931, où il mettait fortement sur le même plan le totalitarisme de gauche et de droite, ne pensait pas si mal (kf 157).

Trois cercles concentriques. -

Erika Mann divise le groupe nazi en trois cercles.

A.-- Collectivisation de la famille --

Une atmosphère de délation généralisée - les enfants, les jeunes racontent l'attitude de leurs parents et de leurs proches, etc. est systématiquement créée.

Conséquence : le père se méfie de la mère, la mère de ses enfants, les enfants entre eux. Une atmosphère diffuse de peur est créée. -

Mais il y a plus : l'intimité fermée - sûre - de chaque famille est déchirée ; les "autorités", par le biais du système informatif, ont un accès direct (information) aux familles. La famille, dans une telle société, n'est plus une communauté de base, inviolable, fermée au regard de la collectivité : elle est collectivisée. -

Résultat : entre deux pouvoirs, chaque enfant est écartelé :

sa famille et (ii) le "collectif" de la communauté nazie (notamment à travers la direction de la jeunesse, dont nous reparlerons plus tard). Une chose dans laquelle les parents, en particulier, échouent souvent.

B.-- Racialisation et militarisation de l'école.

D'après l'hypothèse nazie (= ensemble de prémisses), tous les programmes

transformé. 1. La catéchèse, l'histoire, la littérature et même les mathématiques sont réécrites sur la base d'hypothèses racistes et militaristes. Ainsi, "les valeurs de la culture aryenne" sont enseignées.

La racialisation. -- Voici un extrait de la lettre d'un lecteur, que la petite Erna a envoyée au *magazine nazi Der Stürmer* (1935). -- "Cher Stürmer. - Le Gauleiter Streicher nous a appris tant de choses sur les Juifs que nous les haïssons comme c'est notre devoir.

Modèle d'application sur le thème de la "littérature". -- La petite Erna, dans sa note de lecture, révèle la méthode. "En classe, nous avons fait un essai sur les Juifs, dont le titre est : " Les Juifs sont notre malheur ". Je vous demande de publier mon texte".

La militarisation. -- L'ensemble du système éducatif est une méthode élaborée pour créer un climat durable d'enthousiasme guerrier. -

Modèle appliqué sur le sujet des mathématiques. -- Dans un manuel de "mathématiques", il est dit que... "Donné : Un avion vole à une vitesse moyenne de 240 km par heure. Il doit libérer son jeu de bombes à une distance de 210 km. Il faut 7 minutes et 30 secondes pour larguer les bombes. -

Demandé. - Quand exactement l'avion va-t-il atterrir à nouveau ?". -

Modèle appliqué - sur le thème du dessin. -- Dans un manuel de dessin "Les masques à gaz se prêtent le mieux à la représentation graphique. Ils simplifient grandement, en effet, le contour de la tête humaine, qui, en soi, est difficile à appréhender".

Note -- L'auteur le fait remarquer à juste titre : l'axiologie nazie ne place le savoir scolaire qu'en quatrième position.

L'héritage génétique (qui est, bien sûr, le racisme à son meilleur),
le personnage,
le corps,
l'enseignement scolaire. -

Remarque : le vitalisme, le culte de "das Leben", dans le sens raciste-biologique, est très clair dans cette échelle de valeurs, J.P. Stern, *A Study of Nietzsche*, Cambridge, 1979, donne une reconstruction critique de ce que le "système" (qu'il n'a jamais voulu) aurait pu être, si Nietzsche avait voulu penser de manière systématique-logique.

C'est une longue lutte contre - ce qu'un Nietzsche appelle - "la pensée qui hait la vie". Il est bien connu que les nazis se sont largement inspirés de la pensée de Nietzsche.

H. Arvon, *la philosophie allemande*, Paris, 1970, 17/67 (*L' irrationalisme*), est également d'accord avec la thèse : Alfred Rosenberg (1893/1946), le penseur du nazisme, avec son *Der Mythos des 20. Jahrhunderts* (1931), identifie la vie comme le fait central, et cette "vie", dans son noyau le plus profond, est le mythe, en agonie avec le "logos" (pensée logiquement stricte).

Seul le passage du "mythe" dans l'homme (aryen) donnera naissance à "un nouveau type d'homme". Cf. o.c., 54. Ici, le "mythe" n'est pas interprété comme la forme archaïque de la pensée, mais comme la forme archaïque-primitiviste de la pensée et comme le pendant radical de la pensée logique.

Nous nous référons au kf 28/30 (*Primitivisme allemand*). -- Un peu plus loin, o.c., 57/59 (*Le national-socialisme*), H. Arvon mentionne Ernst Krieck (1882/1947 ; *Ein Volk im Werden* (1933), -- *Die deutsche Idee des Staates* (1934)).

Ce dernier prétend que le "mythe", au sens nazi du terme, a une priorité absolue sur toutes les sciences, même la biologie. Les idées de "race" et de "sang" découlent de la base primordiale "mythique" de l'homme (aryen).

Le "sang" surmonte "le raisonnement purement formel". Un deuxième penseur nazi est également mentionné, *Carl Schmitt* (1888/1985), connu entre autres pour son ouvrage *Der Begriff des Politischen* (1932), dans lequel il accuse le libéralisme de créer un fossé entre la nation (le peuple) et l'État.

L'"État" comprend, dans sa langue, la religion, l'économie, l'éducation, -- en d'autres termes, toute la culture du peuple, qui est le porteur du mythe. -

Voilà pour une brève explication de l'irrationalisme mythique inhérent au nazisme. L'irrationalisme, qui place l'école comme "éducation cérébrale" en quatrième position dans l'échelle des valeurs.

C.-- Suivi final de l'enfant et de l'adolescent.

E. Mann s'attarde également sur le troisième cercle de la vie, les mouvements de jeunesse, qui amènent le patrimoine génétique, le caractère et le corps à leur plein épanouissement. La famille est encore une sphère trop privée.

L'école vit encore trop sur les traditions pré-nazies.. Les mouvements de jeunesse, cependant, sont entièrement l'œuvre du nazisme d'Hitler. Ce n'est qu'au milieu de cette vie que l'on devient un véritable "nazi". -

Les cibles plus concrètes, dans lesquelles ce nazisme s'exprime, sont (i) le futur soldat et (ii) le futur dirigeant.

Conclusion générale. -- Ce que l'on pourrait appeler "un marché libre de l'information" est, en principe, exclu du fascisme et du nazisme. Car tout est fait pour inhiber les "informations gênantes".

D'où la profonde impression d'"oppression et d'enfermement" que les populations subissent dans ces systèmes. Cf. kf 134 : ni les institutions (par exemple les systèmes fascistes-nazis) ni le marché purement libre, mais les informations factuellement disponibles, décident de la rationalité. L'"information" est traditionnellement appelée "vérité". Cette vérité de l'Antiquité et du Moyen Âge peut être actualisée, mais elle reste la norme.

Information guidée et intelligentsia allemande. -

*Monique Lebedel, trad. Karl Löwith, Ma vie en Allemagne avant et après 1933, Paris, 1988. -- K. Löwith (1897/1973) - connu entre autres pour son ouvrage *Das Individuum in der Rolle des Mitmenschen* (1928) - s'est porté volontaire pour servir dans l'armée du Kaiser lors de la Première Guerre mondiale (1914/1918).*

Il a suivi des cours, entre autres, avec le penseur existentialiste M. Heidegger, dont il a obtenu l'habilitation. Aussi brillant soit-il en tant qu'intellectuel, il devient rapidement un paria après 1933, car il n'est pas un "Aryen", mais un demi-Juif.

Contraint à l'exil, il s'est d'abord rendu en Italie, -- pour finir aux Etats-Unis via le Japon. En 1952, il reprend l'enseignement à Heidelberg. Au Japon, Löwith a entendu dire que l'université de Harvard organisait un concours pour tous ceux qui connaissaient "l'Allemagne avant et après la montée au pouvoir d'Hitler".

En 1940, il a écrit *La vie en Allemagne avant et après 1933*, un livre - qui était tombé dans l'oubli - rempli d'anecdotes et de courtes analyses.

Löwith décrit

Comment les universités sont progressivement devenues nazies,

Comment l'intelligentsia - même les intellectuels les plus avertis - se laissent emporter par le système de pensée nazi. -

Löwith, cependant, retourne dans le passé (kf 145, 149) pour expliquer tout cela. Il décrit le chaos intellectuel et éthico-politique qui règne en Allemagne après la première guerre mondiale (1914/1918) : les intellectuels ont l'impression d'être les témoins du grand déclin, eux qui sont généralement découragés. Pour le dire en termes freudiens : une sorte de Todestrieb (pulsion de mort) conduit l'intelligentsia à ce type de pensées catastrophistes.

Les "compromis". -

Avec beaucoup d'amertume, Löwith démasque la politique de clémence de ses collègues, qui avalent les idées nazies et tentent de "rationaliser" le fait qu'ils adhèrent au national-socialisme. (kf 151). Il y avait des "intellectuels", par exemple, qui acceptaient la divergence politique (*note*: Théorie du racisme), avec ses pourcentages raciaux, comme quelque chose d'évident.

Löwith dénonce également les sophismes logiques de certains théologiens protestants. Les pires sont, pour lui, certains Juifs, qui se sont toujours sentis Allemands et auraient rejoint le nazisme, s'ils n'avaient pas été gênés par leur appartenance à la race juive.

Löwith élabore sur l'aveuglement de Martin Heidegger

Ceci à propos du système nazi, -- à propos de son manque de courtoisie élémentaire envers les Juifs, -- à propos de sa réflexion "philosophique" permanente, -- à propos de son engagement politique. -

Note : La position de Löwith est, entre-temps, confirmée par toute la discussion provoquée par *Victor Farias, Heidegger et le nazisme*, Verdier, 1987. -- Ce travail peut être résumé comme suit :

De 1910 (sur Abraham a Sancta Clara haïssant les juifs) à 1964, Heidegger conserve un certain nombre de convictions fondamentales, dans lesquelles on retrouve une dose d'autoritarisme (cf 162), d'antisémitisme et d'ultra-nationalisme.

L'entrée générale de Heidegger dans le national-socialisme en 1933/1934 est un fait bien connu. V. Farias tente de prouver que cet engagement n'était pas dû à un opportunisme passager (= absence de principes fixes permettant de profiter des circonstances), mais qu'il était l'expression de convictions explicites, qu'il a défendues toute sa vie. -

La "rupture" partielle avec la politique universitaire nazie est due à l'élimination d'un groupe au sein du nazisme, à savoir Rhöm et les S.A., qui, pour Heidegger, représentait "la vérité intérieure et la grandeur" du nazisme. Ils ont fait passer un changement trop radical dans les universités.

Conséquence : ce n'est pas Heidegger, mais Rosenberg et Krieck (KF 168) qui deviennent les "philosophes officiels" du système. -

Note -- Le livre de Pharisee est, à certains égards, contesté. Pourtant, la tendance principale de l'ouvrage semble se maintenir. Parmi les nombreux ouvrages parus depuis lors, nous citerons *J.-Fr.P. Lyotard, Heidegger et "les juifs"*, Paris, 1988 (Heidegger n'a pas oublié l'"être", mais il a oublié les juifs) ; -- plus loin : *L. Ferry/ A. Renaut, Heidegger et les modernes* (Grasset);-- *P. Fédier, Heidegger (Anatomie d'un scandale)* (R. Laffont) ; -- *Ph. Lacoue-Labarthe, La fiction du politique* (Chr. Bourgois).

La position de Jeanne Hersch. -

J. Hersch (1910/2000), Suisse, originaire de Genève, est une disciple du penseur existentialiste Karl Jaspers ; elle est difficile à classer mais c'est une experte. Au début de 1988, elle expose sa position à la Société Genevoise de philosophie.

Elle a salué le travail de Férias comme un livre solide, malgré ses défauts.

Elle s'appuie sur ses vastes lectures, sur ses connaissances personnelles (elle a assisté à la classe de M. Heidegger pendant un trimestre en 1933), sur sa pratique de philosophe "engagé". -

Elle nie catégoriquement toute "grandeur" de l'homme Heidegger. Elle soutient que son nazisme est étroitement lié aux fondements mêmes de sa pensée.

(4). a. Les faits. -- Heidegger n'est pas un grand penseur, mais un penseur d'un niveau ordinaire. -- Les raisons. -

i. Son "hostilité" à la rationalité en tant que telle fait que, dans les écrits de Heidegger, philosophie et poésie se confondent. Ceci est en rapport avec son démantèlement "condamnatoire" (déconstruction) de l'ensemble de la philosophie occidentale, après les Voorsocratiekers (*note* : Heidegger se promène avec les fragments des Voorsocratiekers, -- dans sa propre interprétation, bien sûr). --

ii. Son "hostilité" envers les sciences professionnelles confirme son "irrationalisme".

Note : On lit maintenant le ch. 167 (Irrationalisme vitaliste), où apparaît une aversion analogue pour la pensée logique et scientifique stricte. --

Son rejet de toutes les langues, à l'exception du grec ancien (cf. 26 (Primitivisme classique)) et de l'allemand heideggérien, comme langues valables pour exprimer des problèmes philosophiques profonds, témoigne d'un exclusivisme peu judicieux et non scientifique.

(4).b. L'explication. -- Les "éléments" qui régissent les caractéristiques susmentionnées sont les suivants :

a.1. L'"hypothèse" de Heidegger s'appuie ou non sur le culte de la forêt, son habitat préféré ;

a.2. que l'hypothèse peut être formulée en deux termes "Blut und Boden" ;

b.1. le facteur décisif est l'immense dédain de Heidegger pour ce qui est commun à tous les hommes (en d'autres termes : une sorte d'élitisme) ;

b.2. ce dédain s'appliquait particulièrement à la démocratie (cf. 158 (Fasc.), 154 (Göbbels)).-

- J. Hersch précise :

Certaines des valeurs prônées par le nazisme sont aussi celles de Heidegger ;

En rejoignant le N.S.D.A.P. (le parti nazi), Heidegger espérait atteindre une position sociale qui lui permettrait de faire entendre ses "chants prophétiques" ;

Sa démission de l'université de Freiburg-im-Breisgau n'est pas motivée par un désaccord général avec le parti, dont il reste membre jusqu'en 1945, mais par le fait qu'il n'a pas obtenu la nomination souhaitée. -

Echantill. Bibl. : Charles Widmer, Heidegger, un philosophe quelconque, selon Jeanne

Hersch, dans : Journal de Genève (21.04.1988).

Comment expliquer, alors, l'énorme influence de Heidegger ? -

Le prestige de Heidegger est incroyable - du moins dans certains cercles philosophiques et non philosophiques, principalement européens-continentaux. En outre, le fait que l'accent soit mis sur son nazisme indubitable (et indéniable) met mal à l'aise de nombreux adeptes.

a. Certains prétendent alors que l'on peut être un "grand" penseur, et pourtant commettre des erreurs grossières sur le plan politique (*remarque* : ce n'était certainement pas l'idée maîtresse dans l'Hellas antique, où l'aspect éthico-politique (aujourd'hui remplacé par les "humanités") pesait lourd ; -- pensez à notre cours de deuxième année sur le platonisme).

b. II est vrai qu'il s'est fait un nom en tant que phénoménologue, en même temps que sa Fundamentalontology (recherche fondamentale - à sa manière irrationaliste - de l'ontologie traditionnelle) ; en cela, il n'est nulle part clairement nazi ; au contraire : un point de départ aussi clairement apolitique que possible et situé devant chaque "hypothèse" possible se détache.

Mais dans ses petites œuvres, son "hypothèse" (point de vue) - fortement influencée par Nietzsche, entre autres - apparaît très clairement. Elles sont souvent présentées comme des approches préliminaires, apparemment sans implication de la société. Mais il se crée un climat de quelque chose comme un "verstehen", une "illumination" de la réalité totale, située avant toute activité rationnelle, qui peut aller de pair avec le nazisme, mais de telle sorte que la "raison" y est et y reste soumise.

Le discours “inconscient” du structuralisme. -

Les structuralistes français ont combattu les existentialistes.

Dans l'existentialisme français, l'homme en tant que sujet, c'est-à-dire en tant qu'être indépendant et agissant librement, est central.

Conséquence : Sartre par exemple, son protagoniste, a pu publier une brochure intitulée “*L'existentialisme est un humanisme*”. L’“humanisme” dans le sens de l'épanouissement de ce qui distingue l'homme de l'animal (cf. cf. 110), -- où ce qui distingue l'homme de l'animal se situe avant tout, voire uniquement, dans l'identité qu'il fait valoir de la manière la plus résolue possible, contre tout élément qui est ou est considéré comme étant en conflit avec elle (cf. 119).

Ce sujet de pensée humaniste a une histoire (“Nous sommes jetés dans la vie”) et fait l'histoire (“Nous concevons nos vies”). C'est la fameuse historicité. -

Echantill. Bibl. : J.M. Broekman, *Structuralisme* (Moscou/Prague/Paris), Amsterdam, 1973, 1 ; -- G. Schiwy, *Der französische Strukturalismus* (Mode/ Methode/ Ideologie), Rowohlt, 1969, 210 (*der Begriff 'Subjekt'*) ; -- G. Schiwy, *Neue Aspekte des Strukturalismus*, Kösel, Munich, 1971, 58f. (*Strukturalismus und Existentialismus*).

Or il est frappant, quand on lit un Sartre, par exemple, que “la liberté”, si centrale dans son système de pensée - nous dirions plutôt “hypothèse” - jaillit d'un “choix pré-réflexif”, un “choix” situé avant toute “réflexion”, c'est-à-dire toute pensée consciente. En bref, mais moins savant et clair : un choix inconscient, qui, certes, peut être analysé, testé, par une pensée consciente (“réflexion”) par la suite.

La pensée inconsciente joue également un rôle de premier plan dans le structuralisme (français), mais pas aussi “irrationnel” que chez Heidegger ou Sartre. Comme une pensée réelle, mais pré-réfléchie.

Dit Helga Gallas, *Strukturalismus*, dans : G. Schiwy, *Der fr. Strukt.*, 229, qui suit.

-

Cl. Lévi-Strauss, l'une des figures de proue du structuralisme français, analyse les parentés (par exemple dans les cultures traditionnelles) ou les mythologies comme des systèmes.

Par “système”, on entend ici un ensemble d'éléments contenus dans une structure permanente (où la “structure” (selon Roman Jakobson) est l'ensemble des relations (= relations permanentes) qui font d'un ensemble d'éléments un tout cohérent). D'où le nom de “structuralisme” - précisément parce que la “structure” est, selon Lévi-Strauss, inconsciente.

Selon Hella Gallas, le schéma de pensée qui est une telle structure définit les formes dans lesquelles se déroulent les opérations mentales humaines conscientes.

“Die Struktur der Geistätigkeit wird als Natur aufgefasst und ist dem Individuum unbewusst, obgleich es sie bestendutzt”. La “structure” ou le schéma auquel obéissent toutes les parties de la culture, et pas seulement les parentés ou les mythologies (en ce qui concerne l’“élément” ou la prémisse qui les régit), est conçue comme “nature”, c’est-à-dire comme une base antérieure aux activités (conscientes).

L’individu est, en cela, un “ un “ (c’est-à-dire avec tout autre élément, ici individuel, interchangeable) élément ou partie. Ainsi *C.P. Bertels, Michel Foucault*, in : *C.P. Bertels/ E. Petersma, Filosofen van de 20-ste eeuw*, Assen/ Amsterdam/Bruxelles, 1972, 211, où la définition de la structure, telle que donnée par Roman Jakobson (qui devrait savoir), est citée. - En d’autres termes : au lieu de sujet, on trouve système. Mais tous deux sont quelque part, “inconscients” dans leur essence ou leur racine.

Revenons maintenant à Heidegger. -

Il existe un “Verstehen”, une illumination de la réalité, qu’il appelle “das Sein”, qui précède tous nos actes de réflexion conscients.

C’est clair : Heidegger a développé une ontologie, une théorie de l’être, que l’on peut appeler structuraliste ou existentialiste. Ou nazi. C’est dire à quel point son ontologie est peu engageante.

C’est-à-dire qu’il peut ... une multitude de courants de pensée qui sont proches de l’inconscient en nous. -

Ceci, -- cette attitude non engagée, avec son érudition idiosyncrasique, que personne ne peut, en toute honnêteté, nier, est peut-être la raison pour laquelle, malgré son nazisme, il exerce une telle influence. -

Mais c’est aussi la preuve que le nazisme puise précisément à la même source, une ontologie à la Heidegger, ce qui rend ce nazisme pourtant rejeté par les intellectuels et les artistes (l’intelligentsia), oppressivement proche des courants culturels contemporains.

C’est peut-être la raison pour laquelle tant d’intellectuels et d’artistes allemands “mordent” si facilement dans le “mythe” (comprenez l’idéologie ou l’“hypothèse” mythique) du nazisme, -- au grand dam de Karl Löwith, cf. 169v. Quel facteur ou élément mystérieux du monde (kf 8) contrôle notre intelligentsia ?

Un dix-huitième échantillon : le fusionnisme des jeunes.

Echantill. Bibl. : M. Danthe, *Société : la génération "bleu à l'âme"*, in : *Journal de Genève* (01.07.1939). -

L'auteur, qui est un spécialiste de la culture - comme en témoignent ses articles - a mené une enquête sur le succès inhabituel d'un film récent, *Le Grand Bleu*, de Luc Besson. L'article peut être considéré comme un modèle d'analyse de film.

Les "médiats", dans une société de l'information (kf 94, 127, 129, 137,-- 168), jouent un rôle non négligeable, notamment dans l'éducation des jeunes.

Après *Le Grand Bleu*, dans une première version, voici l'énorme bleu, c'est-à-dire le film de Luc Besson dans une version étendue. Nous sommes là, peut-être, devant une œuvre d'art, qui représente un élément clé de notre culture, -- à tel point que nos jeunes en sont absorbés.

L'année dernière, à Cannes, *Le Grand Bleu* a été "tué" par les critiques de cinéma. Ce qui n'empêche pas quelque sept millions de personnes - des jeunes pour la plupart - de soutenir ce film, -- de manière "rageuse", et d'en faire le film d'une génération. -

M. Danthe a pris la peine d'interroger **(i) des jeunes**, **(ii)** mais aussi des distributeurs de films, des psychologues et des psychiatres à ce sujet.

Le scénario. -

Enzo Molinari et Jacques Mayol ont grandi sur une île grecque. Ensemble, ils partagent la même passion : la plongée en apnée (plonger dans la mer le plus profondément possible en retenant sa respiration le plus longtemps possible). - Ajoutez à cela, pour Mayol, sa grande familiarité - convivialité - avec les dauphins.

Ils sont pratiquement sa seule famille. Il regrette presque de ne pas être lui-même un dauphin. -

La tragédie. -

Enzo et Jacques organisent une véritable confrontation, mais extrêmement amicale : lequel des deux sortira vainqueur - le "champion" ?

Et donc, soudainement, la vie me vient à l'esprit. Jacques, bien que surpris, se laisse entraîner dans une expérience limite : possédé comme il l'est par le monde de l'eau, il choisit délibérément de mourir avec son ami. -

"Das sein zum tode", -- M. Heidegger (KF 170vv.), dans *Sein und Zeit I* (1927), pour caractériser l'"existant" humain (existence effective dans le monde), le décrit comme un "être" qui, par crainte de l'expérience de la nullité, s'abandonne à la mort. C'est "ein Sein zum Tode".

Que Heidegger est plus que ce que J. Hersch, qui l'évalue d'un point de vue plutôt "rationnel-scientifique", voit en lui, pourrait

peut être vu à partir de l'effet du Grand Bleu. Heidegger, avec son "illumination" irrationnelle de l'"être" (la réalité globale), l'"illumine" de telle manière que "tout" semble provenir de la mort, de "das Nichts", qui traverse comme un gouffre l'être dans sa "plénitude".

Le cas de J.-P. Sartre (1905/1980). -

Partisan d'un "humanisme" qui élève l'homme au-dessus de l'animal, par son sens éthique, mais qui ne tolère pas la divinité au-dessus de l'homme ("humanisme athée" ; cf. 122v.), Sartre a publié une œuvre principale intitulée *L' être et le néant* (1943), -- "un chef-d'œuvre" à bien des égards.

Et en effet, en tant que description phénoménologique - y compris "le regard", le regard - le regard plutôt destructeur - de nos semblables - il est parfois brillant. Mais, culturellement parlant, il semble... un peu différemment.

Écoutons l'un de ses élèves les plus célèbres, *Alfred Tomatis* (1920/2001), spécialiste de renommée mondiale dans le domaine des troubles de l'audition. Dans son ouvrage *L'oreille et la vie (Itinéraire d' une recherche sur l' audition, la langue et la communication)*, Paris, 1977, 37ss, Tomatis nous présente un autre Sartre, non générique.

"J'ai rencontré, parmi mes professeurs à Neuilly, des personnalités extrêmement compétentes. Mais l'un d'entre eux, malgré sa notoriété et son talent "charismatique", n'a pas eu la moindre influence sur moi, J.-P. Sartre. (...). Sartre était extraordinairement brillant. Mais son étoile était obscurcie, à l'époque, par la tâche qu'il s'était assignée de "devenir un existentialiste". Ce qu'il n'était pas, au début de sa carrière philosophique.

Il ne cessait, tout au long de ses cours, de nous parler des théories heideggériennes, sans d'ailleurs mentionner ses sources. (...).

Sartre a fait une telle impression que certains de mes camarades de classe ont pris tout ce qu'il disait au pied de la lettre, oui, littéralement, avec pour résultat qu'ils ont sombré dans le désespoir (*note* : le désespoir, au sens sartrien : autonomie radicale, sans Dieu ; cf 118).

Ils sont venus chercher "une solution" ou une issue à l'angoisse (*note* : l'angoisse est un autre thème sartrien, c'est-à-dire le fait que l'être humain radicalement autonome n'a aucune base (idées, idéaux, valeurs) sur laquelle "concevoir" sa vie) dans la drogue ou, dans certains cas, dans le suicide. -- Ainsi, littéralement, Tomatis.

Le “fusionnisme” actuel (expériences imbriquées).

M. Danthe résume une fois de plus le scénario. -

Un seul défi : l’apnée. (2) Deux héros, Enzo et Jacques.

Tous deux sont impliqués dans la même recherche et la même errance, voulant “fusionner”, se fondre, avec les animaux. (4) Avec juste un détail remarquable - pour le rendre plus plausible - : une histoire d’amour éphémère avec un jeune Américain. -- Toute la technique cinématographique est au service de cela.

Le point de vue de la réalité. --

Les côtes grecques, les paysages marins, les étendues bleues de la mer, tout cela arrive au spectateur sous la forme d’images brillantes.

L’accompagnement musical. -

Le cloisonnement artistique d’Eric Serra est similaire au type de musique utilisé pour évoquer des expériences maximales de relaxation et/ou d’expansion de la conscience (*remarque* : ces deux phénomènes sont typiques du New Age ; kf 11). -

Que les images et l’accompagnement musical aient eu leur effet rhétorique est démontré par ce qu’Isabelle Roos (20) a dit à M. Danthe : “Je trouve le scénario un peu idiot. Mais je trouve les images et la musique si exceptionnelles que je suis allé voir le film une deuxième fois”.

Les interprétations. -

Le film est ambigu. -

Les jeunes de 15 à 25 ans la considèrent comme “une œuvre divine”.

Pour les plus âgés, il est “un flop”. -

Robert Palivoda (50 ans), ancien distributeur des films Walt Disney, a déclaré :

“(i) J’ai vu Le Grand Bleu dans une salle comble. Mais je n’ai pas compris un mot de la frénésie du public à ce moment-là. Je pensais que c’était “un film qui dure pour toujours”.

Mais mon fils (23 ans) et ma fille (18 ans) - ma fille est allée le voir trois fois - étaient aux anges. Grâce au plaisir de la musique et des images, un message qui m’avait échappé leur est parvenu quelque part. Un message de désespoir, de défi poussé à l’extrême, un message, aussi, de retour à la nature (kf 26). --

En bref, je suis confronté à un fossé entre les générations”. -- Ce clivage est d’ailleurs confirmé.

Certains des jeunes. -

Grégoire (16 ans), collégien, raconte : “La musique m’a emporté, sur le rythme. J’ai été immédiatement enthousiaste, au-delà de moi-même. -- Sans oublier les images, les acteurs, les effets comiques inattendus d’Enzo, le sourire de Jacques.

Florence Gaillard (18 ans), collègue : “En sortant du cinéma, j’avais presque envie de me jeter dans le lac (Lac Lemman) : se laisser couler comme ça doit être merveilleux”. -

Note : Florence n’a rien d’un “desperado”, avec les tendances au suicide qui l’accompagnent. Ensuite, lorsqu’elle parle du Grand Bleu, elle avance des arguments très précis pour expliquer son jugement de valeur : la férocité de la vie à la dérive, la mer comme toile de fond, l’exceptionnelle richesse de couleur du “bleu”, les paysages, qui seraient presque lunaires, -- et puis : ces fameux dauphins, qui paraissent si sympathiques.

Conclusion : même avec cet étudiant au raisonnement plutôt “rationnel”, le fusionnisme - qui se laisse aller ainsi - apparaît comme extrêmement suggestif.

Un témoignage, encore, de l’ancienne génération. -

Nous avons déjà entendu comment un certain Robert Palivoda voit les choses, -- Pierre Biner (50), producteur à la Télévision Suisse Romande : “Mais qu’est-ce que ce film maladivement décadent ? Il prône une concurrence mutuelle qui est une pure absurdité. D’ailleurs, la seule forme de “communication” que l’on peut qualifier de réussie est le traitement des cétacés par les êtres humains.

Le principal problème : la “suggestivité” du fusionnisme. -

Revenons un instant en arrière : comment une enfant responsable comme Florence, capable d’analyser rationnellement, a-t-elle presque envie de plonger dans les eaux du lac Léman ? Ce doit être cette recherche et cette errance passionnées et, en fin de compte, mortelles. -- M. Danthe a consulté des experts.

1.-- “Quelque chose de tantrique”. -

Elizabeth Dominick-Johnson, psychologue. -- C’est tout à fait caractéristique de l’attitude des enfants et des adolescents, qui ne traitent pas de manière “rationnelle” les œuvres d’art auxquelles ils sont confrontés. -

Ils se laissent conduire par leur intuition, -- absorbant, au passage, ce qui leur dit quelque chose, se débarrassant ou non de ce qui les touche. Eh bien, la musique du Grand Bleu vous entraîne dans la clandestinité, elle est vraiment irrésistible et touche en nous des couches ancestrales, presque tantriques”.

Note : Le tantrisme est un mouvement mystico-magique qui a pris naissance en Inde vers 400 après J.-C., à la fois dans l’hindouisme et le bouddhisme (kf 155). Au centre de ce mouvement se trouve “la déesse”, ou la grande déesse. Elle est appelée à plusieurs reprises “Shakti” (énergie vitale).

Le tantrisme peut être décrit comme une religion à mystères, c'est-à-dire un système d'initiés, de boissons enivrantes, de viande, de poisson, de gestes rituels et surtout de 'maithuna' (= maïthuna) ou union sexuelle rituelle.

Quelque chose dans lequel les déesses - à part la Grande Déesse, bien sûr - les femmes (d'un type particulier) jouent un rôle décisif. Non pas que l'homme ne joue pas un rôle. Mais il est et reste subordonné. -

Eh bien, les initiés, lorsqu'on les interroge à ce sujet, vous diront que, pendant le rituel érotique central, ils fusionnent avec le ou les partenaires, avec la grande déesse et avec le cosmos tout entier. Mais pas comme un "sein zum tode", au contraire : comme un acte qui donne la vie... Ce doit être quelque chose comme ce que Mme Dominick-Johnson a voulu dire.

-- "*Fusion living*" --

Elisabeth Kehrer, psychologue. -- "Mayol périt du désir de ne faire qu'un avec les dauphins. -- Une telle chose est très proche de ce qui caractérise les adolescents : le grand désir de 'fusion', de fusionner. Un "ensemble" tel que, pour se faire comprendre ou pour comprendre les autres, il n'est même pas nécessaire de gaspiller des mots. Une "fusion", aussi, qui les soulage de la tâche, toujours douloureuse pour cet âge, d'interpréter les choses de la vie quotidienne, de leur donner une place.

Si tout se passe "normalement", l'adolescent apprend à se situer par rapport aux autres (parents, ensemble de la société), -- il tente de définir sa propre nature (identité). Cela ne se fait pas sans tension, voire sans crainte. Mais c'est quelque chose de nécessaire à la vie.

Mais que voit-on dans Le Grand Bleu ? Retour au "magma" indifférencié (poussières enchevêtrées). --

Pour les psychologues, il s'agit d'une "régression", c'est-à-dire d'une rechute du psychique à un stade psychosocial antérieur. -

Comme le confirme le psychiatre Jérôme Ottino : "C'est un magma, au sein duquel le héros (in) n'a aucun point fixe à partir duquel lui et la culture qui l'entoure pourraient se situer ou se définir clairement. -

Ici dans le film : la mère, absente ; le père : mort. Personne ne remplace en aucune façon ces deux figures parentales". -- Ceci confirme indirectement l'élément "tantrique".

3... “pulsion de mort euphorique”. -

L’“euphorie” signifie “un sentiment de bien-être immense (non mesurable)”. M. Danthe lui-même définit, sur le plan psychologique, Le Grand Bleu comme “une course euphorique et volontaire vers la mort”. -

Jacques Sans (19 ans), collégien, à qui l’on demande si ce que font les deux “héros” du film peut être qualifié de “suicide”, répond : “Suicide ? Non ! Mais c’en est une : la mort volontaire. Et cela, comme le couronnement exalté de la tentative de s’élever au-dessus du niveau quotidien de la vie et de faire de “son idéal” une réalité. -

Francis Loser, éducateur : “Une telle pulsion de mort ne se retrouve-t-elle pas aussi dans certains sports défiant la mort, -- parapente, saut à l’élastique, -- ce qui attire un nombre croissant de personnes ?”. -

Dr Annie Mino, toxicologue. -- Dans Le Grand Bleu, le flirt avec la mort me fait penser non pas à la toxicomanie en général, mais à un certain nombre de patients dont la principale caractéristique est le surdosage répété. Ce type de consommateur de drogues éprouve le besoin d’une sorte d’“euphorie”, qui se confond avec l’expérience de la mort. Le corps meurt. Mais en même temps, l’âme vit dans un état confortable. Au risque, bien sûr, de succomber à un tel défi. -

De plus, si ces toxicomanes rencontrent d’autres êtres humains qu’ils veulent ramener à la réalité quotidienne, ils refuseront résolument de le faire. Ils préfèrent l’état euphorique vécu subjectivement. -

Note : Avec cette dernière critique, nous entrons dans ce que l’on pourrait appeler le “subjectivisme” de la jeunesse.

4.-- “Un monde idéalisé”. -

Dr J. Ottino, psychiatre. -

Le comportement observable des deux “héros” m’a frappé. En fait, Enzo et Jacques ne sont plus des “adolescents”. Et pourtant, ils se comportent et vivent dans un monde qui est encore celui de l’adolescence. Pensez à la solitude de Mayol. Pensez aux figures emboîtées du groupe, dans lesquelles

Molinari se sent chez lui.

Ajoutez à cela le fait que tout est farouchement idéalisé - tant les paysages que les relations entre les acteurs.

Jacques vit une histoire d’amour “romantique” avec Johanna, qui devient presque une “expérience mystique”.

Jacques et Enzo vivent une solide amitié masculine, mais, contrairement à la vie réelle...

dans lequel il y a toujours un certain degré d'“agressivité” à l'œuvre (cf. 72 : Machiavel nous l'a appris dans le domaine politique), tous deux vivent leur amitié sans le moindre soupçon d'esprit offensif. Ce qui est irréal.

Autre chose : dans le film, l'“agression” est pratiquement inexistante : tout le monde est “gentil” et offre donc une sorte de “sécurité”, même les marécages”. -

Note.-- La “murène” ou “anguille de mer” est **a.** une bosse ou un tacaud (*Zoarces viviparus*), **b.** au pluriel, une famille de poissons principalement tropicaux, en forme de serpent (*Muraenidae*),-- ici au sens ironique-métonymique pour les dauphins ou les animaux aquatiques.

Un autre aspect de l'idéalisation, dont souffre le film, est le fait que les héros refusent radicalement de s'impliquer dans le monde des adultes. En effet, un enfant ou un adolescent vit invariablement impliqué dans le monde des adultes.

L'auto-indulgence (narcissisme).

Selon J. Ottino : “Jacques et Enzo sont tous deux gonflés d'une énorme suffisance. Cette attitude moralisatrice - les psychologues d'aujourd'hui aiment parler de “narcissisme” - domine la majeure partie de leur vie réelle.

En particulier, l'un et l'autre veulent nous faire comprendre : “Nous n'avons besoin de personne” ; -- Mais devenir une véritable “personne” (une personnalité), de manière équilibrée, -- sortir de l'adolescence, -- implique d'être prêt à admettre que l'on a besoin des autres, -- que l'on est prêt et capable d'accepter son prochain, -- que l'on en tient compte.

Conclusion générale.

Les adolescents d'aujourd'hui, pour une partie sensible, vivent comme indiqué ci-dessus, notamment par les psychologues et les psychiatres. C'est en partie normal, dans la mesure où l'adolescence est une phase de croissance.

Les personnages du film vivent dans ce même monde.

Conséquence - C'est pourquoi de nombreux “adolescents/adolescents” se laissent emporter par le film. Ils s'y reconnaissent. Elle est adaptée à leurs besoins. -- A condition d'être analysé correctement, *Le Grand Bleu* contient donc des informations précieuses (connaissance, vérité ; cf 138, 165).

Analyse comparative. -

M. Danthe, Nouveau film culte : Les dauphins avec l'eau du bain, in : *Journal de Genève* (01.07.1989), précise l'analyse ci-dessus. --

Des films comme *La fureur de vivre*, *Easy Rider*, *Harold et Maud*, *The Rocky Horror Picture Show*, -- *Le Grand Bleu*, sont, chacun à leur manière, des films cultes.

Cela signifie qu'ils expriment, à travers un scénario (histoire), enregistré ("codé") dans des images et une musique appropriées, les rêves - désirs, convoitises, pulsions, pensées - de toute une génération. -

2.1. *La fureur de vivre*

Ce film est l'expression des difficultés rencontrées par les jeunes à la fin des années 1950 (1955+) pour s'assimiler à une société qui ne les comprenait pas ou peu (c'est-à-dire leurs croyances culturelles).

2.2. *Easy rider.*

exprime la révolte qui a déferlé sur tous les pays occidentaux au milieu des années soixante (1965+).

2.3. *Harold et Maud.* -

Exprime l'introspection de l'individu, tempérée toutefois par un engagement critique mais convivial (bienveillant) dans la culture environnante (imprégnée du "baba-cool" de l'époque). -

2.4. *Le spectacle de l'horreur du rocher.*

1975 - est, au contraire, un grand feu d'artifice libertaire, - compréhensible dans le contexte de notre culture actuelle, dans laquelle toutes les expériences sont permises, - dans laquelle tous les tabous sont considérés comme pouvant être brisés avec légèreté. -

Le grand bleu.

Ce film semble être une rupture. Tout "dialogue" (rencontre) avec la culture environnante cesse. Ce dialogue, aussi aigre-doux qu'il puisse être parfois, se retrouve dans tous les films précédents. -- En ce sens, *Le Grand Bleu* semble - du moins pour M. Danthe - être caractérisé par quelque chose de suspendu dans l'air.

L'individu, absorbé par sa propre personnalité, ses propres talents, ses propres plaisirs, ne cherche qu'à vivre ses propres passions, sans se soucier de la société : selon la formule, chacun se débrouille comme il l'entend " (cf. 119).

La (i) propre identité, individuellement,
est poussée de manière unilatérale,
Si nécessaire, contre l'ensemble de l'environnement (et son système de valeurs).

L'identité, l'affirmation de l'identité, le déni des autres êtres humains. Telle est - nous semble-t-il - la représentation schématique de ce qu'est M. Danthe tente de faire vrai de manière élaborée et bien documentée (pensez à l'historia d'Hérodote).

Un échantillon du XIXe siècle : la modernité comme liberté.

Comme nous venons de le voir, les héros du Grand Bleu vivent leur “liberté” moderne sous forme de casse-cou et de suicide. -- Après avoir tenté jusqu’à présent de clarifier le concept de “modernité” sous différents angles, nous allons maintenant écouter un certain nombre de penseurs sur ce que pourrait être la liberté au sens contemporain du terme.

Partie I. -- Une liberté positive, mais aussi négative.

M. Danthe, *La liberté et ses collisions*, in : *Journal de Genève* (04.10.1989), est le compte rendu - il était observateur - d’une des conférences prononcées lors des XXXIIes Rencontres internationales de Genève (octobre 1989), dont le thème était “Usages de la liberté”. -

Le deuxième orateur était le penseur italien Salvatore Veca, qui connaît aussi bien I. Kant, le grand Aufklärer, que la philosophie anglo-saxonne. Veca identifie deux types de liberté dans notre culture. Il part d’une dichotomie introduite en 1958 par Isaiah Berlin.

A. La liberté négative. --

Nous - moi, vous, chacun de nous en principe - choisissons, par nous-mêmes, ce que nous désirons. Ce qui compte, c’est ce que nous ressentons comme valable. Avec une restriction : ne pas faire de mal à son prochain. Ce dernier est un devoir. -

En d’autres termes, ce point de vue suppose que seule la personne elle-même est réellement informée de la “valeur”.

Par conséquent, d’un point de vue éthique et politique, le “bien” est tout ce qui favorise notre survie, sous réserve de la nécessité de ne pas nuire à notre prochain. Les institutions - économiques, sociales, politiques - sont “bonnes” dans la mesure où elles permettent ce type de liberté. -- Veca ajoute : cette liberté est caractéristique du libéralisme traditionnel.

B. La liberté positive. --

Nous - moi, vous, nous tous - ne sommes vraiment libres que dans la mesure où nous pouvons choisir ce que nous devons, en conscience, désirer -- en d’autres termes, dans la mesure où nous pouvons accomplir un destin, un but. -

Cette interprétation présuppose que nous agissons “rationnellement” - selon Veca. mettre les idéaux au premier plan.

Ce faisant, nous ne nous contentons pas de répondre à nos désirs individuels : nous les évaluons d’un point de vue supérieur, d’un point de vue “rationnel”. Ce que l’on peut appeler l’interprétation “anagogique” (orientée vers le haut) de la liberté.

Cela rappelle ce que nous avons vu en deuxième année (Platonisme) : les idées platoniciennes, opérant comme des modèles dans les phénomènes de la nature, se manifestent dans l'esprit humain ("nous", intellectus) comme des idéaux (supérieurs). -

Ici, l'individu ou le groupe n'est vraiment informé que s'il a saisi la véritable destination (le but de la vie) et s'efforce de la réaliser comme un idéal. -

Par conséquent, ces institutions - économiques, sociales, politiques - sont "bonnes" dans la mesure où elles créent les conditions nécessaires et suffisantes pour la réalisation d'individus en accord avec un idéal supérieur.

Partie II. - L'histoire de l'idée de liberté aux États-Unis.

Ant. Maurice, La plus noble conquête du libéral, in : *Le Journal de Genève* (05.10.1985), nous rapporte le témoignage de l'oratrice suivante, Judith Shklar, professeur à l'Université de Harvard, libérale convaincue.

Il nous offre une petite "dialectique", une dialectique historique (kf 149 (144)) :

Le concept américain de liberté est dominé par deux faits historiques,
l'esclavage en tant qu'institution et

Le pouvoir des tribunaux, qui doit être mis en avant si l'on veut comprendre cette idée.

II.A. L'esclavage en tant qu'institution. -

Kf 34 nous a déjà mis en contact avec l'esclavage (Tituba), aux USA entre autres.

Dans les États du Sud, cette idée était tellement ancrée qu'il a fallu une guerre de sécession (1861/1865) pour la supprimer.

Sous Jackson (1829/1837), donc deux fois président, le parti démocrate émerge : il défend l'esclavage. En 1856, le parti républicain prend une position radicale contre l'esclavage.

Eh bien, "l'esclavage", en tant qu'institution, a pour prémisse

(i) "liberté" pour les maîtres ("gentlemen"), une minorité,

(ii) "non-liberté" pour les esclaves/femmes esclaves, une majorité. -

En d'autres termes, ici, la "liberté" n'est que privée, valable pour un sous-ensemble de...

la population totale.

Son abolition est fondée sur le droit naturel : tous les êtres de nature humaine - y compris les esclaves - ont les mêmes droits.

Ce n'est que de cette manière que la "liberté" devient universelle, valable pour toute la population. -- Shklar note que, même après l'abolition en 1865+, l'idée d'"esclavage" continue de résonner - consciemment ou inconsciemment. Aujourd'hui encore

Les libéraux américains sont dominés par elle et ne pas finir en esclavage - on pense aux cruautés inimaginables qui y sont associées - est une "valeur" fixe aux États-Unis.

Commentaire. -- Basil Davidson est connu pour sa série télévisée en huit épisodes intitulée "Africa". Le premier épisode sur BRT 1 date du 15.06.1984, avec le titre "Différents mais égaux" (qui contient une interprétation plutôt postmoderne). -

Pendant plus de quatre siècles, l'Afrique a été ravagée par l'esclavage et la traite des esclaves (les deux !). Davidson analyse ses prémisses et montre que David Hume (1711/1776), figure de proue du mouvement anglais des Lumières - cf. cf. 44 - et d'autres penseurs du grand mouvement des Lumières ont supposé à tort que l'"Afrique" ne produisait ni artisanat, ni œuvres d'art, ni sciences. -

Note -- En 1921 encore, l'anthropologue A. Lefèvre écrivait - dans son ouvrage *La religion*, Paris, 1921, 82 - "La race des nègres d'Afrique est susceptible d'être civilisée. Mais à lui seul, il ne parvient pas à dépasser les performances intellectuelles d'un enfant de huit à dix ans". -

Note -- Il ne faut pas faire de trop grandes suppositions sur l'"intelligentsia" : cf. 169ff.

II.B. Le rôle juridictionnel du pouvoir judiciaire.

Nous les connaissons : la séparation des pouvoirs, -- le législatif (le parlement par exemple), l'exécutif (le gouvernement par exemple), le judiciaire. -

La guerre d'indépendance dure de 1776 à 1783 : treize colonies anglaises vainquent la mère patrie. En 1787, la Constitution entre en vigueur en 1789. -

Dès le début - dit Shklar - le peuple approuve le rôle des tribunaux. - Ils doivent veiller à ce que les droits des individus soient respectés dans l'application des lois. Cela s'appelle le légalisme américain.

Comme le disait A. Ch. de Tocqueville (1805/1859 ; *La démocratie en Amérique* (1836/1839)) : "Aux États-Unis, toute affaire politique devient une affaire juridique". -

La raison : le pouvoir législatif (et plus encore, le pouvoir exécutif) se limite à faire passer la volonté d'une majorité (cf. cf102 : M. et R. Friedman) et parfois la volonté d'une tyrannie. Une majorité, a fortiori une tyrannie, ne représente qu'une liberté privée et non universelle.

Note -- Nous voyons une application analogue de la tyrannie de la majorité à l'œuvre dans le cours même de la Révolution française.

Le 27.08.1789, l'Assemblée nationale, dotée du pouvoir constituant, publie *la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen*.

De mai 1793 à juillet 1794, avec une telle constitution, un règne de la terreur, la Terreur (kf 100), fut instauré, -- comme l'explique *M. Gauchet, La révolution des droits de l'homme*, Gallimard, Paris, 1989 (qui prétend que cela était, pour ainsi dire, nécessaire).

La conclusion. -- Shklar dit : "La liberté" aux États-Unis dépend des droits, principalement des droits de l'individu (droits de l'homme), qui peuvent être défendus par les tribunaux.

Le libéralisme américain. -

Shklar soutient I. Berlin (kf 183) :

il existe une liberté négative ("je fais ce que je veux, tant que je ne fais pas de mal à mon concitoyen"),

Il existe également - de plus en plus selon elle - une liberté positive ("Je contrôle mes pulsions inférieures, en traitant les autres êtres humains comme des "êtres inférieurs"").

Le système de passage. -

Pourtant, ce libéral n'est pas aussi enthousiaste. Pourquoi pas ? Parce qu'il prône la liberté universelle. Eh bien, aux États-Unis, l'individu ne peut pas se contenter - du moins pas tout le temps - de la jouissance passive de la liberté. Il doit le faire activement et en temps utile : avec la plus grande énergie, dit-elle, l'individu doit faire valoir ses droits devant les tribunaux (cf. 108 et suivants).

Qu'advient-il des citoyens qui n'ont même pas les ressources intellectuelles pour faire intervenir les tribunaux ?

En tant que libéral, Shklar n'est donc pas satisfait des conditions actuelles, qui ne génèrent que la liberté privée.

Modèle appliqué. -- Echantill. Bibl.: *P. Sigaud, Washington : la révolte des sans-abri*, in : *Journal de Genève* (10.10.1989). -

Le président R. Reagan, républicain, a conduit son " administration " à réduire le budget du logement de 26 à 8 millions de dollars (70 %).

Debra Haley, de Californie : "Je suis républicaine, mais je suis gênée dans mon parti. George Bush, le nouveau président, a promis "une nation fraternelle". Eh bien, les faits sont "l'inverse".

La protestation des sans-abri. -- En octobre 1989, ils

à Washington. Il y en avait entre 150 000 et 200 000. Pendant des heures, la parade est allée de l'obélisque au Capitole. Ils venaient de New York, Miami, Chicago, Los Angeles. Certains à pied. D'autres en bus ou en train. Contre la politique de logement de l'"administration" : "Tout citoyen a droit à un toit pour vivre". En tant que compagnons, ils avaient des associations caritatives et syndicales (cf. kf 133 : en situation).

i. Beaucoup conduisaient un "caddy" devant eux, dans lequel ils exposaient leurs possessions générales - vêtements, bois de cerf.

ii. D'autres brandissaient des pancartes : "Assez de scandales ! Réformes !". "Trouvez-nous des logements, pas des bombes !". -- "Le logement est un droit de l'homme". -

Barry Zigas, l'un des organisateurs : "Nous exigeons que le gouvernement ("exécutif") arrête ses coupes obscures dans le budget du logement social, -- qu'il mette à jour la part fédérale (*note* : nationale) des programmes de construction pour les économiquement faibles".

Explication historico-culturelle. -

Nous parlions au Kf 185 des esclaves africains/des femmes esclaves. Nous faisons ici référence à un roman : *Barbara Chase-Riboud, La virginienne*, A. Michel, Paris, 1983. -

Thomas Jefferson (1743/1836) a été deux fois président des États-Unis. Un soir, à Paris, Sally Hemings (°Monticello, Virginie) lui a embrassé la main. Elle avait 15 ans, il en avait 38.

Amoureuse de lui, elle veut devenir l'amante de Jefferson. Cela fonctionne - Jefferson avait perdu sa femme en accouchant mais cela devient, pour elle, une embuscade. Sally était "quadron" (quarterone), c'est-à-dire l'enfant d'un Blanc et d'un Tercone ou vice versa.

(**Remarque** : le terme "tricentenaire" désigne tout enfant issu de mulâtres (blancs x nègres) et de métis (blancs x indiens)).

L'embuscade : Jefferson a toujours vécu dans la crainte qu'elle le quitte, si elle agissait "librement". Sally reste avec lui, en dépit de tout. Lui, sur son lit de mort : "M'as-tu aimé ?

Lorsque ce roman a été connu à New York, les critiques ont refusé de le prendre au sérieux : "Ce saint politicien, ce libéral, cet érudit, cet amateur d'art, etc., qui était plein des droits de l'homme, aurait freiné l'abolition de l'esclavage en étant ... amoureux d'une personne noire, -- par peur de les perdre. Pourtant, le roman est basé sur des faits historiques (par exemple, les descendants sont toujours en vie). -- L'Alledagsgeschichte ("histoire de tous les jours") jette parfois une lumière étrange sur l'histoire !

Un échantillon du vingtième -- Le rationalisme moderne.

Nous avons vu, après les cultures traditionnelles (y compris la plus ancienne, la primitive ou archaïque), à l'œuvre - ce qu'on appelle - la culture moderne.

C'est là - nous ne l'avons pas caché - que prévaut le rationalisme éclairé ou, en bref, l'illumination (enlightenment, lumieres, aufklärung). -- donc maintenant une brève définition de celui-ci.

Rationalisme général.

Kf 24 nous a montré qu'une attitude initiale à l'égard de la vie, élaborée ou non en un ensemble d'affirmations ("preuves", arguments), peut être qualifiée de sceptique.

Le sceptique ne doute pas de tout :

Il prend pour acquis tout ce qui est immédiatement donné ;

En revanche, il s'interroge sur tout ce qui n'est pas immédiatement donné (le transphénoménal, c'est-à-dire ce qui dépasse tout ce qui est immédiatement manifeste et qui, par conséquent, doit être en quelque sorte être "prouvé").

Toutes les attitudes non sceptiques à l'égard de la vie étaient appelées dans l'Antiquité des "dogmatismes", c'est-à-dire des attitudes à l'égard de la vie qui, en dehors des faits immédiats ou "évidents" (ici les "dogmatistes" sont d'accord avec les sceptiques), acceptent d'autres "réalités" comme certaines ou au moins probables.

Ces réalités non immédiatement données sont présupposées dans des affirmations de base, des "dogma-ta", des "dogmes". D'où le nom de "dogmatisme". Un terme plus récent pourrait être "foundation(al)isms", c'est-à-dire des systèmes d'assertions, qui présupposent des "phrases ou énoncés fondateurs", des "fundamentals" (bases). Sans compter, bien sûr, les réalités immédiatement données, que le sceptique accepte également.

Modèle appliqué. : -- Le rationalisme moderne, qu'il soit moderne ou non, est, en ce sens, un dogmatisme ou un fondamentalisme. Elle met en avant plus que les pures évidences. -

En langage platonicien, même le rationalisme moderne, qu'il soit ou non moderne, n'est qu'une hypothèse parmi d'autres possibles (cf. 4), qui fonctionne soit de manière "synthétique", c'est-à-dire déductive (elle tire des conclusions des propositions), soit de manière "analytique" (lemmatique-analytique), c'est-à-dire réductive (à partir de réalités données, elle cherche les propositions ou hypothèses qui rendent ces réalités compréhensibles). -

Ainsi, ce qu'on appelle le rationalisme (moderne) est logiquement bien situé : c'est une des nombreuses "hypothèses" que l'homme terrestre peut avancer. Rien de plus.

Encore une fois, le rationalisme général. -

Nous venons d'exposer les grandes lignes du Rationalisme contre le Scepticisme. Nous allons maintenant essayer de définir par quoi elle se distingue. -- Nous prenons comme point de départ *M. Müner/A. Halder, Herders Kleines philosophisches Wörterbuch*, Bâle, 1959-2, 141/143, qui distingue un rationalisme général et un rationalisme spécial.

Rationalisme général. -

Pour introduire...

Aristote de Stageira (le "Stagirite", -384/-322 ; ll. de Platon) définit l'homme comme "zo.on logon echon" un être vivant, possédant le logos, l'esprit.

Thomas d'Aquin (1225/1274 ; figure de proue de la scolastique médiévale ; aristotélicien) définit l'homme comme un "animal rationnel", un être vivant doué de "rationalité" (on remarque la tradition aristotélicienne, qui se perpétue dans le Moyen Âge chrétien). -- Le "rationalisme" est ici une définition humaine.

G. Fr. W. Hegel (1770/1831 ; figure de proue de ce qu'on appelle l'Absolu ou l'Allemand.

L'idéalisme) dit entre autres choses : "Alles menschliche ist menschlich dadurch und dadurdg allein dasz es durch das Denken bewirkt ist" (Tout ce qui est humain n'est humain que parce qu'il a été travaillé par la "pensée"). --

Encore une fois : une définition de l'homme moderne. Mais cette fois, il se rattache à René Descartes (1596/1650 ; fondateur de la philosophie moderne), avec son "Cogito ; ergo sum" (je pense ; donc je suis), ainsi qu'à Emmanuel Kant (1724/1604 : figure de proue du rationalisme allemand), pour qui le "Ich denke" (je pense) est aussi le point de départ de la philosophie.

Conclusion.

Logos", esprit, ou "je pense" sont les deux termes clés. L'Occident a apparemment une solide tradition rationaliste. Cela ne signifie pas du tout qu'en dehors de l'esprit ou de la raison pensante, on ne reconnaît pas le mental, la perception sensorielle ou tout ce qui se trouve dans l'être humain. Non.

Mais l'esprit ou la raison pensante sont déterminants pour l'humain, pour ce que l'homme en tant qu'homme contraste avec l'inhumain (cf. kf 110 (Hésiode), 117 (Prophilosophie, 173 (Irrationalisme)).

Conceptualisme, Essentialisme. -

Le conceptus, la compréhension, est au cœur du rationalisme antique, médiéval et moderne. Tout d'abord, sauf pour Hegel (pour qui le singulier-concret - selon le modèle romantique - est prioritaire), le concept universel-abstrait, qui détache, des spécimens singuliers, la forme générale de l'être ("being(heid) ").

--

Le monde des concepts, pour le rationaliste, est aussi un monde préconçu (“un ciel intelligible”, un monde de contenu de pensée, -- comme le dit J.-P. dirait Sartre), qui représente l’“essence”, la forme valable de l’ensemble de la réalité. C’est ce que l’on appelle depuis quelques années l’“essentialisme”. Elle régule, “oriente”, la pensée et l’action.

La vision rationaliste du monde. -

Le rationalisme est, en fait, une ontologie ou une théorie de la réalité : **(i)** l’homme

Rationalisme : **(ii)** étendu à

a. Rationalisme cosmologique (tout le cosmos ou la nature qui nous entoure présente les traces d’un “ordre rationnel”) et

b. le rationalisme théologique (Dieu est aussi un être “rationnel”). --

Note - Comme le soulignent Müller/Halder, le rationalisme reste la force principale même dans les contre-objections - résumées dans le terme “irrationalisme” - à l’argument.

Le rationnel en l’homme et autour de lui est indéniable. Il est toutefois possible d’affirmer, par exemple, que cette “rationalité”, lorsqu’on y regarde de plus près, découle d’une irrationalité plus profonde et n’est donc qu’une “fausse réalité”. On veut “prouver” qu’en tant qu’Irrationaliste, on a raison... avec des arguments “rationnels” (ce qui est encore du rationalisme appliqué).

Le rationalisme moderne. -

Le monde de Platon, d’Aristote, de Thomas d’Aquin - le monde antique-médiéval - se distingue du monde moderne, -- entre autres, par l’absence d’individualisme moderne. Mais nous nous attardons sur les principales caractéristiques du rationalisme moderne.

1.-- Les approches du milieu du siècle.

E. Coreth, Einführung in die Philosophie der Neuzeit, I (Rationalismus /Empirismus : Aufklärung), Freiburg, 1972, 11, dit que, pour le rationalisme moderne, une longue période de transition s’annonce, dont les “écoulements remontent profondément au Moyen Âge”. - Après ce que nous avons vu - kf 79, 135;-- 80 (environ 1350), 84 (1367) - notamment dans le domaine économique, cette affirmation ne nous surprend pas du tout. - Nous ne nous y attarderons pas maintenant, mais la scolastique tardive (1300/1500) caractérisée par le nominalisme (kf nominalisme conceptuel) est le prélude direct à une partie de la pensée moderne (qui s’apparente au protosophisme).

2.-- L’essentiel.

Echantill. Bibl.: *G. und I. Schweikle, Metzler Literaturlexikon, Stuttgart, 1984, 29/31 (Aufklärung) .*

a. Le nom de “rationalisme” est donné au siècle des Lumières par le fait qu’il est soutenu par

l'optimisme de la raison. Comme nous l'avons vu à maintes reprises, l'être humain typiquement moderne raisonne - soit à partir de données prédéfinies purement logiques (axiomes, faits), soit à partir de données à expliquer (afin de les rendre compréhensibles à partir de données prédéfinies).

Tous les problèmes possibles sont abordés selon ce schéma logique et rationnel : "problem solving", comme disent les Anglo-Saxons. Le donné et le demandé, comme dans un problème mathématique, sont abordés de cette manière.

b. La sécularisation. Nous avons vu, à ce sujet, un exemple grec antique (kf 112/123 surtout kf 115vv,--en particulier kf 120 (autonome, car sans religion)).

A l'instar de la franc-maçonnerie française, évoquée au ch. 47 et suivants, un modèle typique est de nature moderne (cf. ch. 123 (Alliance Humaniste)).

L'esprit éclairé radicalement moderne pense de manière tellement "autonome" (sans autorité ni tradition) que même toute religion, aussi exaltée soit-elle, est "mise entre parenthèses" (c'est-à-dire qu'elle ne participe pas à la solution d'un problème).

c.1. L'idée de "progrès". -- cf 78, 84, 83, -- surtout cf 87 (croissance économique), -- cf 135 (147 : Japon), -- aussi cf 115 (Protosofistique), -- tous ces passages nous ont donné

Nous nous sommes déjà familiarisés avec les concepts moderno-rationalistes du progrès, de sorte que nous estimons ne pas avoir besoin d'explications supplémentaires.

c.2. L'illumination. -- Le nom "Lumières" (Aufklärung, Enlightenment, Lumières) est un terme qui utilise la métaphore de la lumière. Il provient du domaine de l'éducation à la fin du 18ème siècle. A partir de maintenant, "éducation" signifie :

Examen critique de la tradition, notamment de ce que l'on appelle "l'âge des ténèbres" (ou "l'obscurantisme"). Normalement, l'esprit éclairé regarde avec dédain les âges antérieurs ; ils sont "primitifs" (KF 12v) ou "traditionnels" (KF 19), c'est-à-dire pré-rationnels.

La grâce fait partie de l'Antiquité, de sorte que le Moyen Âge et son "obscurantisme" clérical ne représentent qu'une période intermédiaire. La culture antique est surtout appréciée comme un modèle d'éducation rationnelle.

d. Révolution culturelle. -- Le rationalisme éclairé moderne veut "révolutionner" systématiquement toutes les sphères de la vie -- économie, société, art, science, philosophie, droit, religion -- surtout à partir du XVIIe siècle, plus encore depuis l'agressif XVIIIe siècle. Le concept de "culture occidentale" remonte à cette époque.

Concept de base : l'autonomisation, comme I. Kant l'a si bien exprimé.

Un échantillon du XXIe siècle : le rationalisme cartésien.

Echantill. Bibl.: E. Coreth, *Einführung in die Philosophie der Neuzeit*, I (Rationalismus / Empirismus : Aufklärung), Freiburg, 1972.

René Descartes (nom latin : Cartesius ; 1596/1650) est, au milieu d'un chaudron bouillant de la pensée moderne, l'homme qui, d'un seul coup, a fondé la philosophie moderne. Nous allons maintenant décrire comment il a procédé, car cela fait autorité pour une grande partie de notre culture.

A. -- Autonomisme et critique de la tradition.

1. Le Moyen Âge tardif

Ils montrent l'effondrement de la culture, qui était établie sous la direction du clergé. Cela allait de pair avec un climat général de doute. Descartes partage lui aussi ce doute : il considère tous les savoirs traditionnels (théologie, philosophie et sciences professionnelles, -- sans parler de la rhétorique) comme des ruines. -

Nous avons vu, régulièrement, plus haut que la critique de la tradition est et reste une des valeurs fixes des Modernes. On veut invariablement quelque chose de moderne, c'est-à-dire quelque chose de nouveau (néologisme).

La période de la Renaissance (+/- 1450/1640),

Elle voit la montée de l'individualisme moderne. I. Kant, le grand Aufklärer allemand, l'a un jour magnifiquement résumé :

“L'illumination est le travail de l'homme pour sortir de sa propre privation, dont il est responsable.

L'“incompétence” est l'incapacité d'utiliser son esprit sans l'aide d'un autre être humain”. (Kant, dans : *Berliner Monatsschrift* (1783)).

Cette tendance “éclairée” apparaît dans la période de transition entre le Moyen Âge et le siècle des Lumières proprement dit, au XVIIIe siècle. C'est ce qu'on appelle l'“autonomisme”, c'est-à-dire la tendance persistante à penser par soi-même, sans aucune notification” (tradition, autorité). Cogito', Ich denke, je pense. Coreth précise : “La nouveauté qui se dessine se situe dans la tentative d'établir la philosophie comme une science stricte.

Les sciences naturelles - en particulier la physique et l'astronomie - avaient à l'époque, grâce à Copernic (1473/1543 : héliocentrisme), Johannes Kepler, (1571/1630 ; lois de Kepler sur les planètes autour du soleil) et Galileo Galilei (1564/1642 ; science naturelle exacte, c'est-à-dire expérimentale-mathématique), fait des progrès sans précédent. -

C'est parce qu'ils avaient découvert, développé et appliqué la méthode appropriée à leur forme d'être. Ainsi, ils avaient atteint le statut de connaissance stricte, méthodiquement sûre.

En revanche, la philosophie de cette époque présentait des perspectives diverses et confuses ; (O.c.,33). -

Coreth souligne qu'à l'époque, il y avait deux attitudes principales :

le scepticisme (cf. 188), qui a souvent pris la forme du nominalisme ;

La science, c'est-à-dire l'opinion scientifique spécialisée. C'est le chemin

Descartes : "Quatre ans après la condamnation de Galilée (1633) - parce que, sans preuve suffisante, il défendait l'héliocentrisme de Copernic d'une manière que même le pape a dû considérer comme une insulte - *Descartes* publie son *Discours de la méthode*. (1637).

On ne peut comprendre le succès de cette œuvre, qui est à la base de toute la philosophie et de toute la science des temps modernes, que si l'on constate qu'elle a finalement posé une base fiable pour la nouvelle "rationalité scientifique". (*E. Vanden Berghe, "Hevigorously Suspected of Heresy", in : Collationes (Vlaams Tijdschrift v. Theologie en Past.)*, 13 (1983) : 3 (octobre), 328). -- Nous avons déjà souligné l'aspect méthodique au cf 80.

B.-- La raison cartésienne .

Nous allons maintenant énoncer les points principaux.

B.1.-- Le discours mathématique de Descartes. -

Descartes était avant tout un mathématicien, intéressé par l'algèbre et la géométrie. Il nous raconte donc qu'un matin, il a découvert l'intuition centrale de la géométrie analytique.

Dans son *Discours de la méthode*, il dit s'être intéressé aux mathématiques principalement en raison de la certitude et de l'évidence du raisonnement mathématique.

A partir d'un petit nombre de définitions (notions de base) et d'axiomes (propositions) - c'est l'hypothèse initiale des mathématiques - elle déduit un solide ensemble de conséquentialistes (théorèmes). -

Nous avons vu brièvement dans la Méthodologie de la première année l'essence de la méthode axiomatico-déductive. (cf 3).

B.I. bis. -- Le discours mécaniste de Descartes. -

Descartes était plus qu'un mathématicien. Il dit lui-même, dans son *Discours*, que la méthode mathématique s'appliquait aux "arts mécaniques", aux données mécaniques. -

En effet, dans la lignée de Galilée (exact = expérimental + mathématique), Descartes voit la nature, la matière, comme une machine ("mécanicisme"). Plus tard, I. Newton dira de Descartes qu'il est, avec Galilei notamment, l'un des géants sur les épaules desquels il s'est hissé. --

Comme le dit E. Coreth, o.c.,34 : “D’une part, il y a l’observation, menée méthodiquement dans l’observation et l’expérimentation ; d’autre part, il y a l’application de la pensée mathématique exacte, qui saisit les processus physiques et en formule les lois.” -

Avec Descartes, on trouve donc des activités liées à la biologie (anatomie et physiologie), -- mais dans le style, largement dépassé, du XVII -ème siècle.

Le mouvement, principal attrait des processus mécaniques, a attiré l’attention de Descartes. -

Note-- A. Weber, *Histoire de la philosophie européenne*, Paris, 1914-3, dit : “Descartes, intéressé par l’anatomie et la physiologie (...), met l’expérience au premier plan comme élément principal : avec amour, il étudie “le livre de la nature” (*Discours I:15*) ; seule l’ignorance de ce point peut faire de lui, sous ce point de vue, l’antithèse de Francis Bacon ou Verulam (1551/1626 ; partisan de la méthode réductrice)”.

Et Weber ajoute : “Même le positivisme français n’a pas tort de classer Descartes parmi ses précurseurs dans la mesure où il a voulu faire de la philosophie elle-même une science exacte”. En d’autres termes, le véritable scientisme est une pensée cartésienne.

B. II. Le discours harmologique de Descartes. --

Comme le dit kf 1/2 : “l’harmologie” est une théorie de l’ordre. -- À un certain moment de sa vie, Descartes se rend compte que quelque chose comme une mathématique généralisée - *mathesis universalis* - comprise comme une théorie générale de l’ordre, doit être possible et, peut-être, la base d’une ontologie (métaphysique) aussi exacte que possible. Tous les domaines de la réalité doivent, quelque part, être mathématiquement imbriqués.

Il veut ainsi élaborer la philosophie ‘*more geometrico*’ (selon la méthode géométrique ; ce que B. de Spinoza (1632/1677 ; *Ethica more geometrico demonstrata*) tentera d’appliquer à l’éthique, dans l’esprit cartésien).

Note -- E.W. Beth, *De wijsbegeerte der wiskunde (Van Parmenides tot Bolzano)*, Antw./ Nijmegen 1944, 141, dit : “L’idée d’une ‘*mathesis universalis*’, d’une ‘*scientia generalis*’ (une science générale),

par I, Kant a été farouchement contesté, (ii) par Fichte, Schelling et Hegel (**note**: les trois grands idéalistes) repris”.

Conclusion - Là encore, les mathématiques restent paradigmatiques, méthodologiques, -- mais élargies, comme le souligne M. Foucault, pour un autre (in *Les mots et les choses*, Paris, 1966).

B.II.bis. -- *Le discours de réflexion de Descartes.* -

Une méthode est dite “réflexive” dans la mesure où elle effectue un retour en boucle (“réflexif”) sur sa propre réflexion. -- Le terme “introspection” est également courant. -

En effet : Descartes est connu pour son introspection psychologique-introspective. -

Remarque : il est quelque peu à la mode dans certains milieux de rejeter l’introspection comme non scientifique, voire de la ridiculiser.

Pourtant, il y a par exemple P. Ricœur et, encore plus rigoureusement scientifique, Paul Diel (1893/1972), un Autrichien, qui défendent avec raison la méthode réflexive.

Dans son ouvrage *Psychologie de la motivation*, Paris, 1947-1, 1969-3, Diel défend un point de vue que partageait Albert Einstein (1879/1955 ; l’homme de la théorie de la relativité) :

“Je ne peux que souscrire à ce que vous exposez concernant votre méthode (auto-observation). En tant que maladie à la mode, au sens propre, je déplore la tendance à supprimer l’introspection comme principale source de connaissance psychologique”. Ainsi Einstein. -

Chez Diel, qui s’est retrouvé en France, il y a une condition principale, à savoir que ce qui se perçoit lui-même, bannit toute vanité, -- sous toutes ses formes claires et surtout rusées.

L’“hypothèse” philosophique. -

Après tout, quelle raison Descartes avait-il de faire preuve d’une telle introspection ?

Les mathématiques - nous l’avons vu - partent d’un ensemble d’axiomes (les mathématiques

hypo-thèse), dont il déduit ensuite, avec certitude”.

L’ontologie a également besoin de sa propre hypothèse, d’un ensemble de vérités fondamentales, sur lesquelles elle peut se construire de manière constructive, avec une grande certitude.

Eh bien, Descartes pense pouvoir trouver ces conceptions de base dans “le sens intime” du sujet pensant, sur lesquelles on peut construire une métaphysique, analogue à la géométrie par exemple.

Les trois “substances”.

L’âme, l’être intérieur, la conscience, est une substance qui “ pense “ : je ne saisis pas les choses du monde extérieur aussi directement (médiatisme) que ce qui se passe dans ma vie d’âme (immédiatisme). Ils ont des doutes.

Mais le fait que je doute est la preuve apodictique du fait que j’existe, car je pense (Cogito ; ergo sum). Je le saisis immédiatement (immédiateté). Ma conscience de soi est irréfutable.

Je saisis le concept d’“être infini” (Dieu) immédiatement (immédiateté).

Cette pensée est telle que je saisis directement le fait que Dieu existe

Il y a quelque chose de mystique dans un tel point de départ : Dieu comme présent dans l'âme et, dans l'âme, susceptible d'exister pointé vers une expérience religieuse. On se trouve ici face à un morceau d'augustinisme (Augustin de Tagaste (354/430 ; le plus grand Père de l'Eglise d'Occident ; il a mis l'accent sur le contact immédiat ou direct de l'âme avec Dieu en son sein).

Celle-ci a vécu, entre autres, dans la Congrégation des Oratoriens (fondée en 1564 par Filippus Neri ; introduite en France en 1611 par de Bérulle). -- Cela révèle immédiatement le fervent catholique que Descartes a toujours été. -

Dieu - l'infini - est la substance qui est infinie. -- Avec l'âme et, en elle, Dieu, nous sommes dans l'immédiatisme, c'est-à-dire le domaine directement (immédiatement) accessible à notre raisonnement réfléchi.

Le fait que le monde extérieur existe est, selon le médiatisme de Descartes sur les choses non-internes, incertain : je peux me tromper moi-même dans mes impressions sensorielles externes. Cependant, j'ai "une tendance naturelle" à y croire. -

La seule véritable garantie et donc certitude est que Dieu, qui est vrai et tout-puissant, ne me laissera pas être trompé sur le monde extérieur. -- En particulier, le corps est une sorte de "Fremdkörper" (corps étranger) pour l'âme.

Il s'agit du fameux dualisme cartésien (âme/corps-unité), que l'on confond, à tort, avec le platonisme.

Le corps humain, la nature matérielle tout entière, qui est une grande machine (mécanicisme), est une substance expansive.

Jacques Maritain a dit un jour à juste titre que la philosophie de Descartes pouvait se résumer à "un ange dans une machine" (l'homme est un ange dans une machine). -

Note - La "substance", en langage cartésien, est quelque chose qui, pour exister, n'a pas besoin d'autre chose. Quelque chose d'autonome.

Conclusion. -- *Richard Rorty*, un néo-pragmatiste, dans son ouvrage *Philosophy and the Mirror of Nature*, fait commencer la philosophie "moderne" typique avec Descartes et la caractérise comme une sorte d'épistémologie, dont l'objectif principal est de créer des "fondements", des bases radicalement indiscutables permettant de distinguer les jugements absolument vrais des jugements absolument faux. En d'autres termes : le foundation(al)isme (cf. 168). -- Cela semble très vrai.

Il n'en reste pas moins que, par exemple, le concept de Dieu de Descartes est très ouvert au doute : l'athée, par exemple, ne peut s'en accommoder.

Un vingt-deuxième échantillon : le rationalisme empirique de John Locke (1632/1704), le fondateur des Lumières anglo-saxonnes.

Echantill. Bibl.: sauf pour les ouvrages mentionnés ci-dessus : A. Weber, *Hist. d. l. Phil. Européenne*, Paris, 1914-8, 336vv. (*Âge de la critique*).

A.-- Le prélude empirique. -

L'empirisme" signifie la préférence pour (ce que les Grecs anciens appellent) "empeiria", l'expérience, avec la subordination de (ce que les Grecs anciens appellent) "logismos", le raisonnement.

Kf 144v, nous a appris ce qu'est la "dialectique historique", à savoir apprendre à comprendre quelque chose à partir de faits historiques. Eh bien, Locke devient vraiment plus compréhensible, si on le situe dans la tradition empiriste anglaise. --

Le nominaliste Guillaume d'Ockham (= Occam) (1290/1350). --

Il est l'une des figures majeures de la scolastique tardive (1300/1500). -- Des concepts qu'il appelle "termini" (termes, c'est-à-dire des sons de mots, qui représentent nos idées). C'est pourquoi son nominalisme (cf. 118) est appelé "terminisme". Bien que franciscain, il a suivi sa propre voie très autonome.

2.1. Roger Bacon (1210/1292). -

R. Bacon voulait "libérer" les mathématiques et les autres sciences professionnelles de ce qu'il appelait la méthode théologique. Ce qui revient à une forme de scientisme (kf 193) en pleine Haute Scolastique (1200/1300). --

2.2. Francis Bacon of Verulam (1561/1626 ; kf 194)

Il est le réformateur des sciences de la matière. -- Nous expliquons cela plus en détail. Travail principal : *Novum organum scientiarum* (1620), qui fait l'éloge de la méthode réductrice (kf 3 ; 4 ("méthode analytique")).

Ch. Lahr, S.I., Logique, Paris, 1933-27, 601/604 (*L'idée et les faits dans les sciences de la nature*), expose clairement l'expérimentalisme de Bacon. -- Voici les principales caractéristiques.

A.1. Les faits (phénomènes, données). -

La "raison empirique" insiste sur les faits. Bacon compare les empiristes à des fourmis : ils accumulent des matériaux factuels, sans grande cohérence ! -- En ce sens, I. Newton (1642/1727 ; célèbre pour sa théorie de la gravité), qui s'inscrivait dans la tradition empiriste, disait : "Hypotheses non fingo" (je ne me contente pas d'inventer des "hypothèses") mais je m'appuie avant tout sur les faits.

A.2. Les "hypothèses" (explications a-priori). -

La raison "apriori" ou spéculative martèle l'esprit avec ses explications provisoires. Le père Bacon, cependant, réduit l'hypothèse à une "prudens interrogatio", une

questionnement prudent, de la “nature” (dans les faits que l’on observe). Il appelle cette hypothèse “dimidium scientiae”, la moitié de la science. -- Bacon compare les a-prioristes (spéculateurs), avec leurs hypothèses, à des araignées : de même qu’une araignée construit de son abdomen une belle toile, fine et symétrique, de même le spéculateur construit une hypothèse parfois belle.

B. -- *L’essai ou le test expérimental.*

La “raison expérimentale” commet le “con.nubium mentis et rei”, le mariage de l’esprit et du fait. Elle procède de manière empirique, car elle part des faits. Mais il travaille aussi de manière hypothétique, car il élabore des propositions, les hypothèses, qui tentent de rendre les faits compréhensibles.

Surtout, il travaille par tâtonnements : il teste, sur la base de nouveaux faits qu’il conçoit, en fonction de l’explication provisoire, l’hypothèse issue des premiers faits. -

Bacon assimile les expérimentateurs aux abeilles :

Ces petites créatures tirent leurs matériaux (// fourmis) de la nature environnante.

mais ils les transforment en produit final, le nectar, à partir de leur propre nature (// filage). La synthèse, la fusion des deux, c’est ce qui compte.

B.-- *Le rationalisme empiriciste lockien.* -

Locke est un correctif à Descartes : il est, dans une certaine mesure, un vrai cartésien, mais il est un critique féroce de Descartes.

B.1.-- *Descartes oui, Descartes non.* -

Dans le *livre iv* de son *Essai sur l’entendement humain* (1590), *Locke* est clairement cartésien. La “connaissance”, le savoir (information réelle), est une perception.

Mais pas du tout une perception sensorielle, mais une perception intellectuelle ou l’intuition”.

Note -- Cet aspect de la vie de la connaissance est ce que les anciens appelaient “nous” (intellectus) ou raison (par opposition à “dianoia”, ratio, raison). -

Or *Locke* distingue deux types d’intuition :

a. l’intuition directe, qui procède sans aucun raisonnement ni preuve ;

b. intuition indirecte : lorsque nous construisons une preuve, nous percevons chaque partie de manière intuitive. -

Locke est indubitablement cartésien lorsqu’il met en avant les certitudes indiscutables de la raison mathématique (cf 193) comme idéal de connaissance.

Dans les *livres i, ii, iii*, *Locke* est beaucoup moins directement cartésien (sauf si l’on considère l’empirisme de Descartes (cf. 193 : Raison mécaniste)).

B.II. -- La raison empirique. --

Nous donnons, maintenant, l'essentiel.

B.II.A. -- Critique de l'autonomie et de la tradition.

Bien que le "je pense" soit moins visible dans les œuvres de Locke, il est clair : sa critique, féroce, des modes de pensée antiques-médiévaux (les empiristes exceptés), -- sa critique de Descartes le prouvent. Locke pense de manière autonome, "en gueule", et enseigne la pensée en gueule.

La raison prioritaire. -- La spéculation a-priori (typique du platonisme, de l'aristotélisme, - de la scolastique), la méditation (par exemple chez Descartes), -- tout raisonnement pur est, pour le spéculateur, source d'information. Descartes parle même d'innéisme : selon lui, j'ai des informations innées, des idées. Ainsi, le moi, le sujet, est une sorte de capacité à conjurer l'information.

2. La raison empirique. -- Grâce à ses études médicales en particulier, dans lesquelles la perception vraie/expérimentation et l'induction (kf 3,-- 18, 30, 55, 71, 72, 87,145) jouaient déjà le rôle principal, Locke découvre une autre source d'information, la perception extérieure et la perception intérieure. "Sens-expérience et réflexion",

Modèle appliqué. -- Les enfants nouveau-nés, la grande masse des gens actuels, les idiots, tous ne montrent aucun signe de connaissance "innée" dans leur âme.

Note - Cette "preuve" sera certainement remise en question, au moins par certains penseurs (cf. 173vv : la "raison inconsciente"), même s'ils rejettent l'innatisme de Descartes.

La "contradiction" chez Descartes. -

Locke admire Descartes, mais il l'accuse d'"incohérence".

Il le trouve cohérent avec lui-même, où il "ferme les yeux, bouche les oreilles" pour négliger les sens, l'intérieur et surtout l'extérieur.

Il le trouve incohérent lorsqu'il veut se plonger dans les sciences expérimentelles comme l'anatomie et la physiologie (cf. 154).

Note : Locke néglige le fait que Descartes n'est en aucun cas un a-priori unilatéral.

B.II.B. Origine et, immédiatement, limitation de nos informations. -

Weber fait commencer la philosophie critique avec Locke. En effet, la critique du savoir est à l'ordre du jour pour Locke et pour tous les esprits éclairés. L'*Essai sur l'entendement humain* souligne les limites de la raison.

Le processus de devenir de la raison empirique. -

Locke observe - ou croit observer - que l'âme passe par un processus de prise de conscience.

1.-- *Modèle d'application.* -- L'enfant nouveau-né, par exemple, commence par une perception (externe). Ce n'est qu'ainsi qu'il acquiert - de manière non innée - les premières idées, que Locke appelle "idée". -

Note -- Dans le platonisme, les termes "eidos", forme d'être, et "idée" font référence à une information objective, qui agit comme un (modèle) dans les phénomènes de la nature.

Si, par exemple, un constructeur veut faire un bon travail, il doit diriger le regard de son nez, de son intellect, de son esprit, vers l'idée qu'il doit réaliser dans un cas unique. Il ne crée pas cette idée, elle est déjà là avant qu'il puisse penser à construire une structure. -

Entre 1500 et 1600, cependant, le terme "idée" a commencé à être utilisé dans le sens d'une information subjective - par exemple un idéal, - ou simplement un concept (idée). Cela n'a jamais été fait dans l'antiquité. -

Pour revenir au développement de l'enfant, ce n'est que plus tard que l'enfant commence à développer une perception "réfléchie" - nous dirions maintenant introspective (kf 195) -.

Note -- La conscience lockéenne. -- Locke raisonne ainsi : d'une part, selon les cartésiens, l'enfant aurait des informations inconscientes ; d'autre part, il n'en aurait absolument aucune conscience (conscience). Soit la connaissance consciente (et alors elle est vraiment là), soit la connaissance inconsciente (et alors elle n'est pas là du tout) : c'est la contradiction de l'innatisme. -

Là encore, les psychologues des profondeurs, qui posent l'inconscient comme une (parfois grande) puissance, remettront en cause les affirmations de Locke à cet égard.

2.-- *Modèle appliqué.* -- Dans le *livre iii*, où il parle du langage, Locke pense trouver une confirmation. -

a. Le "langage" est, pour lui, un ensemble de signes, qui sont convenus (conventionnels). De plus, la "référence" (comme on l'appelle maintenant), c'est-à-dire la valeur signifiante, ne se réfère pas aux choses elles-mêmes, mais seulement aux signes, aux "idées" - nos conceptions des choses.

Encore une fois : une sorte de "Conscientialisme", dans le sens d'une croyance intérieure. Pensez au "médiatisme" de Descartes. Le moi typiquement moderne se vit comme enfermé dans son monde intérieur.

b. Le premier sens (référence) de tous nos mots est celui qui se réfère aux données perçues. -- Il y a, bien sûr, aussi